

A. GERMOND DE LAVIGNE

AUTOUR

DE BIARRITZ

PROMENADES A BAYONNE

A LA FRONTIÈRE

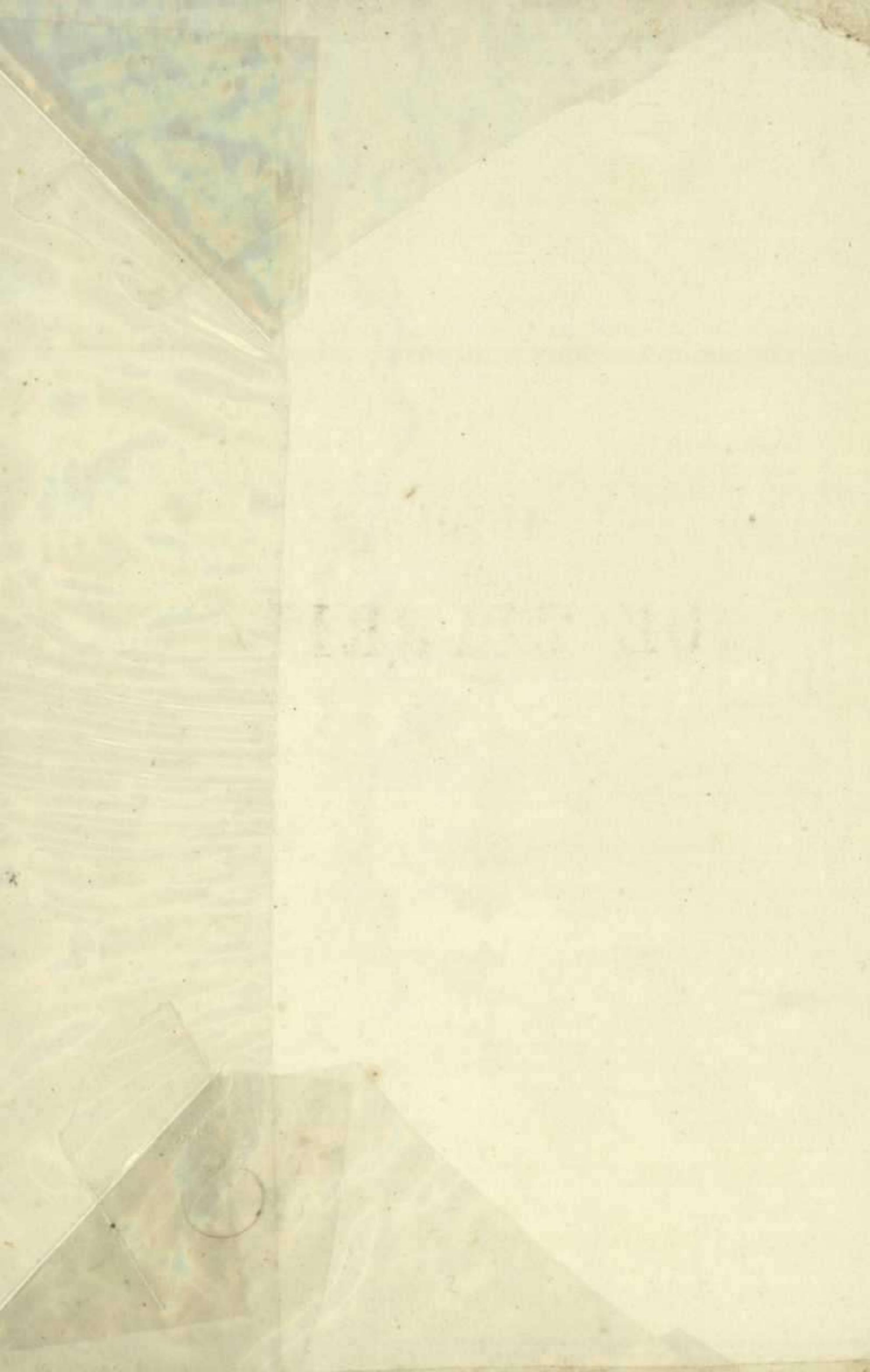
ET DANS LE PAYS BASQUE

PARIS

L. MAISON, LIBRAIRE

ÉDITEUR DES GUIDES RICHARD ET AD. JOANNE,

Rue de Tournon, 17.



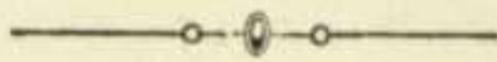
29

60E

AUTOUR
DE BIARRITZ

van Burbe h. 131

DE BAYREUTH



PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSEIS
55, QUAI DES AUGUSTINS.



M-81469
F-86432

As
39255

AUTOUR
DE BIARRITZ

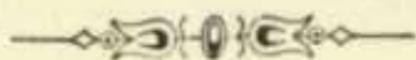
PROMENADES A BAYONNE

A LA FRONTIÈRE

ET DANS LE PAYS BASQUE

PAR

A. GERMOND DE LAVIGNE



PARIS

L. MAISON, LIBRAIRE

ÉDITEUR DES GUIDES RICHARD ET AD. JOANNE

RUE DE TOURNON, 17

—
1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction

AUTOR

DE BIARRITZ

PROVENANCE A L'ATOME

ET DE LA

ET DE LA

A L'ATOME

JULY

L. BARRIS

PROVENANCE A L'ATOME

ET DE LA

ET DE LA

PROVENANCE A L'ATOME

CE VOLUME CONTIENT :

| | Pages. |
|---------------------------|--------|
| AVANT-PROPOS..... | IX |
| INTRODUCTION..... | 1 |
| I.—LES LANDES..... | 1 |
| II.—LE CHEMIN DE FER..... | 8 |

CHAPITRE I.—Bayonne.

| | |
|--|----|
| Le pont de Saint-Esprit.—Les Juifs.—Le sssssst! et le hep!—L'Adour.—Les chan- tiers.—La Nive.—La porte de France.— Le petit Bayonne.—Les <i>arceaux</i> .—Les <i>cinq cantons</i> .—La cathédrale..... | 23 |
|--|----|

CHAPITRE II.—De Bayonne à Biarritz.

| | |
|---|----|
| L'histoire sur le grand chemin de l'Espagne. Les maréïeuses de Saint-Jean-de-Luz.— La pêche à l'anchois.—Les jeunes Bas- ques. — <i>Aspaldian</i> . — Margalidet. — Le cacolet..... | 36 |
|---|----|

CHAPITRE III.—**Biarritz.**

Les voitures.—Biarritz autrefois.—Aujourd'hui.—Le Port-Vieux.—La Corde.—La côte du Moulin.—La villa Eugénie.—La côte des Basques.—Les Basques.—Le *laga*.—L'*Atalaye*.—Le port aux Pêcheurs.—La *Chinaougue*.—La place.—Le départ. 47

CHAPITRE IV.—**Le Phare et l'Adour.**

Le Phare.—Laorens et Saubade.—La *Chambre d'amour*.—Les Repenties.—La barre de l'Adour.—Sortie des navires.—La *Comète*.—Robinson.—L'âne de Saint-Bernard.—Le cimetière anglais.—L'embuscade de *Blanc Pignon*.—La Porte marine..... 62

CHAPITRE V.—**Saint-Jean-de-Luz, Béhobie.**

La baleine, la morue et l'anchois.—Le progrès social par le bain de mer.—Le mariage de Louis XIV.—*Egyptocouac*.—Socoa.—Les heures d'Urugne.—Urtubi.—Le pont de la Bidassoa.—Hendaye et Fontarabie.—Feu l'île des Faisans..... 88

CHAPITRE VI.—**Cambo.**

La vallée.—L'église.—Les cagots.—Les Basques aux sources.—La contrebande.—L'émigration.—L'église d'Itsatsou.—Le *Pas de Roland*.—Course en *nasses*.—Le pont de Proudines.—Marrac.—La fontaine de Saint-Léon..... 101

CHAPITRE VII.—**Saint-Jean-Pied-de-Port.**

La voiture à bœufs.—Le langage des bœufs.
—Deux monstres.—Saint-Jean-Pied-de-
Porc.—La paume.—Le combat et la dé-
faite.—L'hospitalité basque.—La chasse
aux palombes.—*Zinka*.—*Capusaila*..... 118

CHAPITRE VIII.—**Les Salines.**

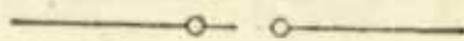
Briscons.—Les sources.—Salins.—Les ap-
pareils évaporatoires de Creutznach.—
Salies 137

CHAPITRE IX.—**Les Basques.**

L'histoire.—L'origine.—La langue.—La
littérature.—Oyenhart.—*Refraiiac*..... 144

VOCABULAIRE français, gascon, espagnol et
basque..... 151

AVANT-PROPOS



Où va ce petit livre ?

Il n'est pas un guide ; il n'est pas de l'histoire ; il n'a exigé ni labeur ni science. Il n'est qu'un souvenir.

J'ai visité deux fois dans ma vie le beau pays dont je parle ; je l'ai habité quatre ans. Et chaque fois que je demande à ma pensée de riantes images, une riche nature, un soleil ardent, un heureux peuple, de beaux rivages et de vastes horizons, ma pensée s'en va vers le sol basque. Chaque fois qu'au milieu de travaux plus sérieux j'ai demandé à la plume un délassement pour l'esprit, la plume a trouvé dans la terre basque une histoire à redire, un site à décrire, une promenade à raconter.

Ce qu'on va lire — si on ouvre ce livre — c'est la réunion de quelques feuillets confiés çà et là à un

Il va pas à pas, étudiant avec bonheur chaque brin d'herbe, chaque fétu de bruyère; ramassant le moindre caillou; recueillant, comme une trouvaille, le plus petit insecte; regrettant de n'être ni botaniste, ni géologue, ni naturaliste, de ne pouvoir rassembler des éléments pour une histoire, sans doute absente, des plantes, des minéraux et des bêtes de ce pays.

Il passe ainsi, dans les joies de l'inventeur, perdant son temps comme le lièvre de la fable, la moitié d'une belle journée; et, quand le soir approche, il est encore loin de sa première étape.

Il s'aperçoit alors que la route est longue, que la marche est pénible sur ces chemins à peine frayés, au milieu de ces bruyères éternelles qui végètent dans le sable, sur ce terrain mouvant qu'une armée foulerait sans y laisser sa trace. La diligence, attelée de huit ou dix chevaux vigoureux, y passe lourdement, tanguant, roulant et craquant comme un navire en souffrance; traçant un profond sillage aussitôt refermé; broyant la litière de branches de pins qui consolide un instant le sol dans la traversée des forêts; invitant souvent ses voyageurs à descendre et à pousser à la roue.

Et la seconde journée ressemble à la première; la fatigue va succéder à la curiosité désormais sans aliments; l'ennui escorte cette marche monotone. La parole est un don inutile sur cette terre maudite, où paraît, de lieue en lieue, un être à demi sauvage, vêtu de peaux de bêtes, chaussé de longues échasses, assis sur une perche que couronne un champignon

de bois, et qui répond d'un air abruti, dans une langue inconnue, à des questions qu'il ne comprend pas.

Le berger est, dans tous les pays, l'homme de la vie contemplative. Roi constitutionnel de la plaine, il laisse ses chiens veiller pour lui à la sûreté du troupeau et le rallier chaque fois qu'il se disperse ; et lui, assis sur la berge d'un fossé, ou paresseusement étendu sur le sol ; ne sachant que faire de ses dix doigts, il regarde le ciel, suit la course des nuages, et, quand vient le soir, compte les astres et rêve en étudiant leurs révolutions. Le pâtre est poète et penseur ; les pâtres chaldéens furent les premiers astronomes du monde. Les pâtres des montagnes sont poètes comme Despourrins et Oyenhart ; ceux du Berry et de la Sologne sont la vivante tradition des rêveries et des superstitions locales ; Henri Mondeux et Vito Mangiamele furent d'étonnants calculateurs. Seuls, les pâtres landais, dominant du haut de leurs perchoirs leurs pauvres troupeaux de brebis chétives et d'agneaux engraisés à plusieurs mères, ne méditent pas, ne contemplent jamais, et tricotent.

Chaque chose a sa raison d'être. La vie méditative, la contemplation du ciel sont la conséquence de l'isolement qui provoque à la paresse, et surtout de la vie horizontale qui porte les regards vers l'espace et vers les champs infinis de l'imagination. Quand le corps est reposé, l'esprit est libre. Le berger des Landes, placé sur le sommet d'un compas à trois branches, sans cesse ébranlé par le vent de son

désert, ne peut considérer les nuages qui lui donneraient le vertige, et, pour conserver l'équilibre, il occupe ses doigts à un travail régulier, et retient son regard sur les mailles de son tricot.

Après les landes, après les steppes, notre voyageur rencontre la forêt de sapins. A la voix mélancolique de la bise qui siffle dans les bruyères, succède le mugissement sinistre et sans fin, le murmure de colère du vent dans les cimes. A travers ces grandes tiges dénudées, innombrables colonnes alignées qui supportent un velum d'un vert sombre, le jour se perd et disparaît au loin. Une seule trace apprend au voyageur qu'il est venu là des êtres humains, c'est une longue saignée faite aux troncs des arbres et par laquelle pleure la résine; un seul bruit interrompt le concert des gémissements de ces arbres égorgés, c'est le bruit étrange, vibrant, métallique que rend le sapin sous la hachette du résinier. Cet homme est là, animal parasite, qui vit, six mois de l'an, huché sur sa perche à échelons, accroché à ces tiges; être moins intelligent encore que le pivert, qui, lorsqu'il creuse son nid dans l'écorce du chêne, s'en va voir de l'autre côté, si l'arbre n'a pas été transpercé. Et, cependant, la rencontre de cet être apporte à l'âme quelque consolation. En lui du moins le voyageur retrouve un agent de l'industrie, quelque chose de la grande famille; et, si infime que soit l'échelon qu'il représente, on peut, quand on l'a rencontré au milieu des solitudes, ne plus perdre le chemin qui ramène vers les hommes.

Rude épreuve, néanmoins! curiosité fatale! voyage

maudit!.... Au troisième jour, harassé de corps, fatigué d'esprit, aveuglé par les sables qui tourbillonnent au moindre vent, devenu muet par la nécessité du silence, notre touriste achève ces pénibles étapes, qui ont eu pour gîtes des hameaux misérables, les villes des Landes : La Bouheyre, Sabres, La Harie. Il marche avec l'ivresse de l'ennui, il marche comme le maudit qui fuit un inévitable anathème; il ne veut plus ni écouter, ni entendre, ni voir, ni regarder; il va, l'œil machinalement fixé sur la place que va fouler chacun de ses pas.

En vain le sol se modifie, en vain le pays change, en vain la prairie succède aux bruyères, les maisons aux cabanes, les chênes liéges et les haies vives aux écorces rousses des sapins, le malheureux croit à un piège et ne veut plus se laisser prendre. Il passe, sans curiosité, à peu de distance d'une petite ville où toutes les femmes sont jolies, spirituelles et séduisantes; où l'eau chaude coule à flots pour tous les ménages; où les médecins engloutissent leurs malades tout vifs dans une boue noire et infecte qui leur rend la santé. Il pourrait voir de loin la cime d'un chêne colossal, religieusement entretenu, nommé dans le pays, *l'arbre qui guérit les douleurs*, et à l'ombre duquel naquit un autre pâtre qui fut saint Vincent de Paul. Enfin, plus avant dans les terres, et sur les bords d'un joli fleuve que les poètes ont chanté, il pourrait rire, danser et gasconner, dans l'abondance, sous un climat béni par les dieux, avec un peuple qui se nourrit d'ortolans et se donne, à l'instar des

peuples de Castille, le plaisir de combats d'animaux de l'espèce bovine, dont les taureaux et les bœufs sont éloignés par prudence. Mais rien ne le retient, rien ne l'attire, et il court devant lui, tête basse, jusqu'à ce qu'enfin le pavé d'une voie publique, les murailles de pierre d'une métairie, le bruit de quelque industrie humaine lui annoncent que le charme a cessé.

Il sent alors, au détour du chemin, à travers ses paupières baissées, le rayonnement d'une vive lumière, il sent les chaudes atteintes du soleil; il redresse la tête et regarde! Un spectacle magique chasse bien loin jusqu'au souvenir de ses mauvais rêves, il s'écrie, comme l'exilé, qui, gravissant l'un après l'autre les côteaux de la route, arrive au sommet du dernier, et découvre en bas, dans le vallon, son village bien-aimé : *Patriam!*

Là-bas, au loin, sur la droite, s'étend un vaste horizon de dunes plantées de sapins clair-semés; au-dessus de leurs dentelures, la mer, la mer du golfe, et le soleil qui s'y couche en projetant sur les flots une longue traînée de lumière. Au pied de ces dunes, un fleuve, que des jetées enserrant et conduisent vers la mer, et sur ce fleuve des navires, des mâts, des voiles, des pavillons de toutes les couleurs. Plus près et de ce côté, dominant le fleuve, une citadelle puissante, dont les ouvrages avancés s'étendent jusqu'à nos pieds.

Au centre, et devant nous, une route qui descend en pente rapide; dans le bas une petite ville, chétive et pauvre : c'est une cité juive; on la nomme Saint-

Esprit. Au delà, le fleuve que traverse un beau pont de pierre ; au delà encore, une grande ville, Bayonne, avec sa vieille cathédrale, ses vieux remparts, ses toits pressés, et l'entrée monumentale, la porte de France, avec réduit, fossés et pont-levis, qui se présente au débouché du pont.

Dans le fond enfin, et sur la gauche, des masses de verdure, des campagnes riches et fertiles, et au loin, tout au loin, partout où n'est pas la mer, cet arrière-plan bleuâtre et vague qui se confond avec les nuages, les montagnes, les derniers contre-forts de la ligne des Pyrénées, et au-dessus d'eux les deux pointes aiguës de la Rhune, le roi de la chaîne occidentale.

Et tout ce riche tableau est animé et bruyant. On entend, à cette heure du soir où les moindres bruits se perçoivent, toutes les voix des deux villes, le son des cloches, les cris des marchands, le hennissement des chevaux. Des troupes s'exercent sur les glacis de la citadelle, des marins chargent leurs navires en s'accompagnant de chants monotones ; le sapin et le chêne retentissent sous la cognée du constructeur ; et la mer gronde au loin en roulant les sables de la côte.

LE CHEMIN DE FER

C'est à *Lamothe* (626 kil. de Paris), septième station du chemin de Bordeaux à La Teste, que s'embranche la ligne qui traverse les grandes Landes, touche à Dax et s'arrête à Bayonne. La voie, entre Bordeaux et *Pessac*, passe auprès des vignobles du Haut-Brion, appartenant à M. Larcieu. *Pessac* (590 kil.), *Gazinet* (597 kil.), *Toctoucau* (601 kil.), *Mios* (608 kil.), *Marcheprime*, (612 kil.), où s'élèvent aujourd'hui de nombreuses habitations, où tout porte la preuve d'une prospérité naissante, étaient il y a quinze ans, au moment de l'ouverture du chemin de La Teste, à l'état de grande lande. Le voisinage de Bordeaux, la facilité nouvelle d'y transporter les produits forestiers, qui sont importants dans toute cette partie du sol, y donnent à l'industrie, à la culture, au commerce un essor inattendu.

Facture (623 kil.) est à peu de distance du bassin d'Arcachon. Près de là, à *Audenge*, sont les étangs où M. Boissière se livre avec un grand succès à la culture du poisson de mer. Tout le fretin recueilli par les pêcheurs de La Teste et du littoral est déposé et parqué dans ces étangs, où il se développe pour servir ensuite à la consommation de Bordeaux et d'une grande partie des villes du midi. Au delà de Facture, et en approchant de Lamothe, on traverse la rivière *la Craste*.

Lamothe (626 kil.) est sur la rivière *la Leyre*, qui se jette dans le bassin d'Arcachon et descend des hauteurs de *Belin*. Ce dernier point est l'un des centres métallurgiques assez nombreux du département des Landes. A Lamothe, la voie nouvelle, rattachée à celle de La Teste par une courbe largement développée, passe du sud-ouest au sud et descend, par un alignement de 46 kil., le plus considérable que présentent les chemins de fer d'Europe, jusqu'à Labouheyre, en passant à

Sanguinet (634 kil.) dont le nom, par un honnête scrupule, a été changé en celui de Caudos. Ici commence la grande lande.

Salles (646 kil.).

Ichoux (659 kil.), isolé au milieu des vastes solitudes de la lande, offre un peu de verdure et de fraîcheur, grâce aux rivières le Basque et la Moulasse qu'on traverse sur des ponts assez importants. On rencontre, aux alentours, des groupes industriels, des forges, des hauts fourneaux et notamment ceux de Pissos.

La Bouheyre (672 kil.) forme une oasis au milieu du Sahara landais. On y voit un tumulus romain d'où le village a tiré son nom. Deux fois l'an, en juin et septembre, il s'y tient une foire considérable qui dure huit jours et à laquelle se rencontrent près de cinq mille personnes venues de toute la contrée.

La foire de La Bouheyre offre une particularité curieuse : c'est le marché aux vieux uniformes. Le paysan landais, non pas que ce soit l'amour de la gloire, se vêt de préférence du pantalon rouge, de la tunique et de la veste ronde réformés dans les régiments ; les brocanteurs des villes de garnison trouvent dans les Landes un débouché facile pour leurs étalages.

Les gens arrivés à pied à La Bouheyre sont en petit nombre, parce qu'il n'y a, à bien dire, pas de chemins viables dans les Landes. On y rencontre quelques cavaliers, quelques échassiers, et parmi eux les facteurs de la poste rurale, dont le service se fait sur beaucoup de points à l'aide de ce moyen de locomotion. Le plus grand nombre vient à la foire sur des *bros*, espèce de charrette traînée par des bœufs à raison d'environ deux kilomètres à l'heure. Le *bros* est chargé de provisions pour les bêtes et les gens, attendu qu'un voyage de 25 à 30 kilomètres, à si petite vitesse, dans le désert, ne saurait se faire sans quelques haltes et sans une nuit passée à la belle étoile ; il porte en outre un matelas, un oreiller et des draps si les voyageurs sont des gens aisés. L'aisance, d'ailleurs, ne se traduit pas ici par beaucoup de fois cent livres de revenu ; mais le Landais est

généralement à l'abri du besoin, il vit de peu, et *quelque chose* représente pour lui une fortune.

Cependant la présence d'une voie de fer, le succès de quelques tentatives de défrichement, l'extension que prennent les plantations de pins, malgré la sourde résistance des bergers qui se voient repoussés peu à peu des terrains où s'exerçait le droit de vaine pâture, ont augmenté la valeur de la propriété dans une proportion considérable. L'hectare de terre qui se vendait jadis cinq francs, valait, il y a quatre ans, vingt-cinq francs, et quarante francs dans les terrains les meilleurs, c'est-à-dire les moins humides. Aujourd'hui cette valeur a sur certains points dépassé trois cents francs.

La transformation de la lande en sol exploité aura bientôt fait disparaître l'une des particularités pittoresques du pays landais, les échasses, parce qu'elle aura affermi le terrain, créé des moyens de communication, et surtout parce qu'en assainissant le pays, elle aura détruit la cause première de cet étrange instrument. Le sol sablonneux des Landes, évidemment formé par les invasions de l'Océan et par les efforts séculaires des vents de l'ouest, n'a pas une profondeur de plus de 0^m,50^c à 1^m,00^c. Au-dessous règne, sur toute l'étendue du pays, un banc épais d'argile ferrugineuse, l'aliment des établissements métallurgiques que nous avons signalés. Ce sous-sol, qu'on nomme *alios*, est tout à fait imperméable. Il n'a pas une pente régulière qui permette l'écoulement instantané des eaux, il est ondulé et présente des dépressions où la pluie séjourne tant

que dure la mauvaise saison. L'usage des échasses est ainsi nécessité par les embarras qui naissent de cloaques et de fondrières rencontrées à chaque pas.

Ces cloaques exercent sur la santé des habitants une pernicieuse influence et leurs émanations, pendant la saison chaude, occasionnent des fièvres nombreuses.

L'immense étendue de ces surfaces de sable, le bas prix des terrains, la possibilité de s'appuyer à un mètre ou à un demi-mètre de profondeur sur un fond solide et résistant, l'absence des cours d'eau, des routes, des centres habités, des obstacles matériels ou de convenance, devaient, à première vue, faciliter l'œuvre de construction d'une voie ferrée à travers les grandes Landes; cette magnifique ligne droite de 46 kilomètres qui rattache Lamothe à La Bouheyre en est la meilleure preuve. Mais l'entreprise avait compté sans des difficultés d'un autre ordre. Les gîtes, les ressources de toute espèce, les denrées, la viande, les légumes, le pain, l'eau, tout a manqué aux travailleurs, et il en est résulté des embarras énormes. A mesure que ces nouveaux pionniers avançaient dans le désert, il fallait les faire suivre de convois de provisions qui retournaient se ravitailler à Bordeaux, à trente ou quarante lieues de distance. Couchant sous la tente, et, vers les derniers temps, dans des villages roulants, les ouvriers réparaient difficilement leurs forces, et la fièvre, l'un des fléaux des Landes, a fait parmi eux de grands ravages. En présence de conditions aussi pénibles, beaucoup d'ouvriers se sont retirés, l'embauchage est devenu

presque impossible, et les entrepreneurs n'ont plus trouvé que des hommes du pays, peu au fait des travaux de cette nature, et d'ailleurs, en nombre insuffisant. Il en est résulté de grands mécomptes, et la voie nouvelle, après les efforts qui l'avaient conduite à Labouheyre, a péniblement pénétré au delà, et a exigé de grands sacrifices avant d'atteindre Dax, où elle a enfin trouvé un meilleur terrain et des conditions plus ordinaires.

Nous signalons en passant les travaux qui ont été faits pour la consolidation des sables sur les talus des remblais et des déblais. Ces talus ont été couverts de branchages sous lesquels croissent des genêts et quelques arbustes. Les sables dont la mobilité est extrême sont ainsi à l'abri de l'action des vents. On a employé un autre moyen préservatif, qui pourrait paraître superflu dans ce désert : la voie est close dans toute sa longueur par des barrières formées de lisses horizontales. Les bergers landais ont paru très-étonnés de cette précaution, qui ne permet plus à leurs moutons de circuler librement.

Nous devons aussi signaler à l'attention du voyageur les stations, construites toutes en châteaux et d'un effet gracieux. Les plus importantes sont : *Lamothe*, *Morcens* et *Dax*. On rencontre de kilomètre en kilomètre, sur la droite du chemin, des maisons de garde établies pour deux familles, et dont le style assez pittoresque jette quelque animation au milieu des tristesses des steppes.

Sabres, qu'on rencontre au delà de La Bouheyre est entouré de forêts de sapins.—Brigade de gendar-

merie — Ancien relais des diligences des grandes Landes.

Morcens (692 kil.) ou La Harie. Ici doit se rattacher l'embranchement qui conduira à Mont-de-Marsan, et de là, à Tarbes, par Rabastens. A Rabastens se reliera une autre voie qui, passant à Auch, rejoindra à Agen le chemin de Bordeaux à Toulouse et à Cette.

Rion (705 kil.) A quelque distance de Rion, on commence à apercevoir les Pyrénées.—Plus loin, la traversée de la rivière de La Luque a donné lieu à des travaux importants.

A La Luque est un gisement de lignites. On y trouve des fabriques de poteries et de briques, des scieries. La ville de Tartas est à peu de distance. — Saint-Vincent qui est à 5 kilomètres en avant de Dax, sur la route de cette ville à Mont-de-Marsan, a reçu son nom du saint homme que vénère tout le pays. Du chemin de fer, qui passe à 800 mètres à l'O. de cette commune, on aperçoit la cime du chêne de Saint-Vincent. La voie traverse le hameau de

Buglose, lieu de pèlerinage très-fréquenté. La légende rapporte qu'un pâtre, qui conduisait ses vaches sur ce point, remarqua que l'une d'elles venait, avec un empressement marqué, boire à une petite mare dans laquelle elle descendait avec une singulière persistance et où elle retournait sans cesse, malgré tous les moyens employés pour l'en éloigner. C'est ainsi que de l'autre côté de l'Adour, et sur un point dont nous parlerons, la préférence donnée par quelques chèvres à une source à laquelle

elles buvaient plus que de raison, fit découvrir un gisement de sel qui est devenu le centre d'une importante exploitation. Telle ne fut pas toutefois la découverte faite dans la mare de Buglose. Le pâtre, dont l'attention avait été appelée à la longue par l'étrange entêtement de sa vache, pénétra lui-même dans la mare, la sonda de tous côtés et y sentit, enfin, un corps résistant qui, amené au bord et dégagé du limon qui le couvrait, fut reconnu être une statue de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus, habilement modelée et parfaitement conservée. On transporta religieusement cette statue sur une éminence voisine; mais le lendemain la statue avait disparu et la vache recommençait ses visites autour de la mare. On se consulta et l'intention de la Vierge paraissant démontrée, on se mit à dessécher la mare et on éleva sur l'emplacement même une chapelle dans laquelle la Vierge est demeurée. L'affluence des pèlerins, les dons nombreux de ceux qui venaient implorer l'image miraculeuse, ont apporté d'importantes richesses à la chapelle de Buglose, autour de laquelle s'élève en ce moment une église magnifique. Tout auprès, existe depuis longtemps un couvent de prêtres missionnaires, placé sous la direction de l'évêque d'Aire.

Entre Buglose et Dax la voie coupe de biais la route de Mont-de-Marsan au sortir de la tranchée importante de Gourbera. On se rapproche de l'Adour, et un embranchement met le fleuve en communication avec le chemin de fer.

Dax (731 kil.). La gare est placée dans le faubourg

du Sablar, à 1 kilomètre de la ville. Au N. est Saint-Paul-lès-Dax, petite ville de 2,500 habitants, qui possède une église remarquable, construite au xv^e siècle, et dont le chœur est digne d'attention. Au S. et de l'autre côté de l'Adour, qu'on traverse sur un vieux pont de pierre, est Dax. Des omnibus y conduisent. — (Hôtels : *Figaro*, *de France*, *de la Couronne*. Voitures pour Pau et Tarbes. Bateau à vapeur pour Bayonne le lundi. Marchés considérables les vendredis et samedis, régulateurs pour le commerce de la résine.) — On cultive le maïs autour de Dax sur une grande échelle; on exploite dans les forêts d'alentour une grande quantité de bois de construction pour la marine; ces bois descendent l'Adour jusqu'à Bayonne, dont les constructeurs ont une renommée justement acquise. On amène sur le marché de Dax ces charmants petits chevaux qui vivent à l'état sauvage dans les Landes et dont la vigueur et l'ardeur sont très-appréciées. Le vin du pays est mauvais, à l'exception toutefois du vin dit de Sable qui est assez capiteux. Les fruits, les légumes sont magnifiques; les primeurs y paraissent un mois plus tôt que dans la vallée de la Garonne. Le type féminin est remarquable, il a conservé le caractère romain; les jeunes filles, comme celles de Bordeaux et de Bayonne, se coiffent avec une charmante coquetterie. On visite dans la ville le vieux château, des murailles de construction romaine, un cabinet de minéralogie, la cathédrale et une galerie de tableaux appartenant à M. de La Neuville. On y remarque surtout :

Une sainte Famille, de *Raphaël Urbino*. — Un Paysage, de *David Teniers*.—Deux tableaux de l'histoire sainte, un Passage de la mer Rouge, de.... —Un magnifique portrait, du *Titien*.—Deux *Van Dyck*.—Plusieurs *Jules Romain*.

Dax, son nom l'indique, est entouré de sources minérales nombreuses et efficaces. Au milieu même de la ville est une fontaine qui répand une vapeur abondante et dont la chaleur considérable se ressent à dix pas de distance.—A 300 mètres de la ville sont les *Bagnots*, établissement thermal très-fréquenté et qui offre une installation confortable et élégante. C'est là que se prennent ces célèbres bains de boue, que leur efficacité certaine sauve du dégoût qu'inspire un traitement aussi étrange.—A 6 kilomètres S.-O., dans un groupe de rochers qui s'élèvent sur l'Adour, sont les *Bains de Terciis*. On dit ces eaux très-salutaires pour les douleurs rhumatismales. Les malades y affluent; le site y est charmant, l'air excellent, la vie facile et simple.—A 12 kilomètres E.-N.-E., Prechacq, autre établissement d'eaux et de boues en réputation.—A 14 kilomètres E., à Camarde, une source salino-sulfureuse.—A 22 kilomètres N.-O., à Castets, une source ferrugineuse. Après Dax, la voie longe d'assez près la rive droite de l'Adour, en traversant quelques petits cours d'eau. Les rochers de *Terciis* s'aperçoivent de l'autre côté du fleuve au moment où le chemin approche le plus de la rive et à 1,200 mètres avant la station de

Rivière (740 kil.). La ligne s'éloigne de l'Adour pour le rejoindre à

Saubusse (746 kil.). Le chemin parcourt, entre Dax et Saubusse, une vallée charmante; il serpente au milieu des vignes, des jardins, des plantations de magnolias. La vue est ravissante, elle domine l'Adour, parcourt les riches cultures de la rive gauche, et s'étend au-dessus des territoires de Peyrehorade, d'Orthez, de La Bastide, en Béarn, de Sauveterre, en Navarre, jusqu'aux cimes neigeuses de presque toute la chaîne des Pyrénées. A Saubusse se rattachera le chemin de fer qui conduira à Pau. Il traversera l'Adour, en avant de la station, et descendra vers le S.-E., dans la direction de Peyrehorade. On passe sur les *Barthes*, sorte de prairies marécageuses, au milieu desquels a été élevé un remblai considérable. La mobilité du sol et le peu de fermeté du fond ont obligé à de longs travaux, qui ont complètement modifié la nature du terrain. Les constructeurs de la voie ont triomphé avec bonheur de difficultés immenses qu'on s'accordait à considérer comme insurmontables.

Ici est venu pour nous le moment de nommer les ingénieurs des ponts et chaussées par qui ont été dirigés les travaux de cette ligne utile. La section de Bordeaux à Dax à travers la grande lande a été exécutée par M. l'ingénieur Sciamma, celle de Dax à Bayonne par M. l'ingénieur Chauvisé, tous deux placés sous les ordres de M. l'ingénieur en chef Petit, qui a bien voulu, nous le constatons une seconde fois, nous fournir avec une rare complaisance les éléments des présentes notes.

Saint-Geours (750 kil.), on retrouve les landes un

instant abandonnées. Tout ce pays au N., nommé le Maransin, abonde en produits résineux et métallurgiques qui aboutissent à Saint-Geours. Cette station est un des points où se ressentiront le plus les bienfaits de la nouvelle voie. Elle y apportera, comme dans les divers centres métallurgiques que nous avons rencontrés, les minerais d'Espagne et du Périgord, indispensables pour améliorer celui du sol landais, et qui ne parviennent aujourd'hui aux hauts-fourneaux qu'au prix de sacrifices considérables. Le transport des produits fabriqués, qui coûte aujourd'hui 30 francs par tonne, va se trouver en même temps réduit à 8 ou 10 francs. C'est évidemment, pour l'avenir, une source de prospérité. On traverse la lande de Commère et on arrive à

Saint-Vincent-de-Tyrosse (755 kil.). Le chemin cotoie en remblai, et en traversant, sur un beau viaduc, la rivière de *Lespitau* (l'Hôpital), la grande route de Dax à Bayonne. Sur la droite, au delà de la route, est *Benesse*. C'est là que commence à apparaître le chêne liége, autrement dit *surier*, dont les produits jouent un rôle important sur le marché de Bayonne. Le spectacle de ces pauvres arbres, à la sombre verdure, dépouillés de leur écorce qui se reproduit lentement, est au moins aussi triste que celui des pins de la grande lande, saignés du bas en haut et d'où coule la résine. On aperçoit fréquemment sur la route des *bros* chargés de liége et traînés à petits pas par des bœufs caparaçonnés de toile blanche. Le chemin quitte la route et se rapproche, à gauche, de l'étang d'Ors, avant d'atteindre la station de

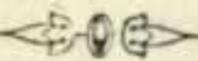
Labenne (768 kil.). La voie traverse à la fois la rivière du Boudigau et la route de Dax à Bayonne. Une double courbe la rapproche de la mer qu'elle suit parallèlement, à 3 kilomètres de distance, en cotoyant les dunes et l'ancien lit abandonné par l'Adour. Elle forme, sur un alignement constant de 10 kilomètres, une superbe avenue à travers la forêt domaniale des *dunes du Sud*. A gauche sont les territoires des communes d'Ondres et de Tarnos. A l'extrémité de cette ligne de 10 kilomètres, la voie rencontre à angle droit l'Adour près de son embouchure. Elle décrit alors, afin de remonter la rive droite du fleuve, une courbe qui laisse découvrir peu à peu l'embouchure, les jetées en charpentes qui contiennent les sables, la tour des signaux et les belles jetées en pierre qui enserrant le fleuve, depuis le Boucau, dans un parcours de 3 kilomètres. Sur la rive gauche sont les bâtiments inhabités du Lazaret, des dunes plantées de pins (les *pignadas*) dont la principale, que surmonte une vigie, est nommée le Blanc Pignon et fait face au

Boucau (777 kil.). Ce charmant village est un but de promenade pour la population bayonnaise ; il est surtout habité par des pilotes et des lamaneurs chargés de la périlleuse mission de faire entrer en rivière ou de conduire hors la barre les navires du commerce bayonnais. L'Adour, devant le Boucau, forme une rade, où les navires qui ont complété leur chargement à Bayonne viennent attendre que l'état de la mer et de la barre leur permette de prendre le large. Le petit hâvre du Boucau, qui reçoit les

chaloupes du pilotage, quelques bateaux de pêche et un remorqueur à vapeur, a été entièrement reconstruit par la compagnie du chemin de fer et paraît destiné à acquérir de l'importance. Le chemin traverse le village, passe sur le port même et devant la maison de Gras, le restaurateur à la mode, coupe de jolis jardins, et longe, en vue des *Allées marines* qui bordent la rive gauche, le chemin qui conduit du Boucau à Saint-Esprit. Il prend une partie des terrains de l'ancien arsenal de marine, et arrive entre le fleuve et la citadelle dont il coupe les derniers talus. Enfin il s'arrête aux allées de Cicre, en face des *chais* de la manutention militaire, et sur l'emplacement de l'ancien hôpital de Sainte-Ursule où s'élève la gare de

Saint-Esprit (781 kil.). Chef-lieu de canton dépendant aujourd'hui de l'arrondissement de Bayonne. Population israélite. La synagogue, bâtiment d'assez mauvais goût, construit il y a quinze ans, au fond d'une cour, se trouve adossée au bâtiment de la gare. Cette gare n'est que provisoire, et elle ne s'achèvera que lorsque sera résolue la continuation du chemin de fer jusqu'à la frontière d'Espagne. La voie continuerait alors à travers la ville de Saint-Esprit, traverserait l'Adour et la Nive en avant de Bayonne et gagnerait Saint-Jean-de-Luz par les campagnes du pays basque. Bayonne est à 1 kilomètre de Saint-Esprit, au delà de l'Adour. Les deux villes sont reliées par un beau pont de pierre.—Service d'omnibus correspondant avec l'arrivée et le départ des trains et conduisant à Bayonne et aussi, directement, à Biarritz.

AUTOUR DE BIARRITZ



CHAPITRE I

BAYONNE

Le pont de Saint-Esprit.—Les Juifs.—Le ssssst! et le hep!—L'Adour.
Les chantiers.—La Nive.—La porte de France.—Le petit Bayonne.
—Les *arceaux*.—Les *cinq cantons*.—La cathédrale.

A mesure que l'homme avance en âge, combien il reconnaît que les vieilles choses sont précieuses et que leur disparition est regrettable ! Le pont de pierre qui conduit de Saint-Esprit à Bayonne, est une belle œuvre assurément ; les gens du métier l'admirent ; et les corps de garde crénelés qui en défendent les deux entrées complètent habilement, sans nul doute, les travaux militaires de la place. Mais combien il était pittoresque ce vieux pont de bateaux qui flottait jadis à la même place, et qui ondulait, balançait et sautait, comme un serpent de bois, lorsque la mer était houleuse, ou lorsque le fleuve, devenu torrent, poussait et roulait tout sur son passage ! Il y avait sur la longueur de cette vieille machine, qui craquait et gémissait sans cesse, trois lignes de solives, les trottoirs des piétons : l'une au côté d'amont, l'autre au côté d'aval, la troisième au milieu. Celle-ci partageait le pont en deux

voies égales ; à droite, les voitures allaient vers la ville ; à gauche, elles en revenaient ; le piéton se rangeait sur la solive et s'effaçait. Sur cette voie étroite et malaisée, la grand'rue de la ville, la foule accourait et se pressait sans cesse.

Avant qu'il fût en pierre, car maintenant le pittoresque a disparu, le mouvement qui régnait sur le pont de Saint-Esprit formait le plus heureux contraste avec ce silence et ce calme désolé des grandes Landes, c'était le plus piquant échantillon de cette vie exubérante, animée, affairée de la terre basque. C'est la galerie du Bayonnais qui, après l'heure du travail, après la bourse, après le courrier, vient y fumer sa cigarette et y perdre, sans le vouloir, ses plus doux loisirs. Les porteurs d'eau, comme les *aguadores* d'Espagne, s'en vont à la file s'approvisionner à Saint-Esprit, à la fontaine préférée ; des bandes de juifs, reconnaissables à leur accent outré, à leur profil aigu, s'élancent vers la ville, d'un air affamé, pour faire la place et courir les comptoirs ; le réfugié espagnol, enroulé dans son manteau de drap brun, d'où sortent seulement, à hauteur de la barbe, deux doigts de la main droite, passe gravement, oubliant sa cigarette éteinte. Droit et fier, vient aussi le Basque : sa longue chevelure flotte en arrière, son front est découvert, son corps est ceint d'une large ceinture rouge, son pied chaussé d'espartilles. Il porte un bâton de néflier et marche au milieu de la voie, ne déviant d'un pouce pour personne, s'indignant d'être coudoyé, s'offensant même d'avoir à céder la place aux voitures. De jeunes garçons, bien bâtis, portant le berret bleu sur l'oreille, la veste ronde, le pantalon bien ajusté, courent au jeu de paume, et cédant à l'avance à ce besoin de mouvement et de bruit qui est le caractère de la jeunesse basque, poussent sans motif ces cris sans pareils qui ressemblent au glapissement du

chacal ou aux clameurs du paon. Un essaim de jeunes filles, grisettes, servantes, *artisanses*, riant, criant, raillant, court vêtues, bien chaussées, coiffées le plus coquettement du monde d'un madras noué au sommet de la tête, montrant les dents les plus blanches, laissant voir la jambe la mieux faite et un bas blanc bien tendu, se jettent au travers de toutes les causeries, répondent à tout propos et lancent aux indifférents leurs fines œillades et leurs charmants sourires.

En quelques heures, sur ce vieux pont, défilent tous les types de cette population variée, vivace, heureuse, de la frontière, de la terre basque et de la terre landaise, Basques, Souletins, Navarrais, Couziots et Maranzins; et, de loin en loin, parmi eux, quelques échantillons des races espagnoles, des Biscayens, des Aragonais aux culottes courtes et au large sombrero, des soldats délabrés que les *pronouncements* jettent tour à tour sur notre sol, et ces *pasié-gas* qui, conduisant de longues bandes d'ânes chétifs, importent et débitent sur leur chemin, dans des outres de cuir, les vins du nord de l'Espagne.

La colonie israélite de Saint-Esprit est d'origine espagnole. Expulsés d'Espagne en 1495 par un édit de Ferdinand et d'Isabelle, les juifs s'étaient réfugiés en Portugal, d'où ils furent bientôt contraints de s'éloigner. Leur émigration de ce côté des Pyrénées date de 1500. Les édits royaux les ont longtemps tenus écartés de Bayonne et ne leur permettaient pas d'y paraître après le coucher du soleil. Comme l'avait voulu le concile d'Arles, ils ont longtemps porté la roue de drap jaune sur leur habit de dessus et la corne au bonnet. Il ne leur était pas permis d'établir des comptoirs dans la ville; ils étaient maltraités et pourchassés à coups de pierres; on leur imposa même une distinction puérile qui subsiste encore aujourd'hui et qui prouve la puissance

et la ténacité des riens en ce monde. On ne voulut pas, — voici le fait : — qu'un honnête homme — cela signifiait un chrétien, — fût exposé à tourner la tête à l'appel d'un enfant d'Israël. Or, comme pour appeler un Bayonnais dans la rue on employait ce sifflement si connu : *sssst!* on imposa aux juifs un signal différent, ce fut le *hep!*

L'émancipation sociale a mis l'israélite sur le même niveau que le Bayonnais; il se vêt de même, si ce n'est mieux; il a élevé dans la ville autel contre autel, comptoir contre comptoir; on l'y rencontre la nuit comme le jour. N'étaient un accent affreux, un nez de dimensions peu orthodoxes et des noms dont la désinence dénote une origine péninsulaire, le juif et le Bayonnais seraient aujourd'hui même chose, sauf encore cette différence discrète qui... que..., tranchons le mot, qui fait que le juif est juif. Mais le *sssst!* et le *hep!* ont survécu à la fusion des deux races, ils se partagent encore l'empire de la voie publique; et lorsque les siècles auront fait disparaître tous les caractères physiques qui distinguent les uns des autres, peut-être ces deux signes, seuls, diront-ils qui fut juif et qui fut Bayonnais.

Au moral, le juif de Bayonne est mortellement ennuyeux : il ne sait parler que de lui, de ses succès à table, en amours, en affaires, en toutes choses, avec une emphase étourdissante. Cela porte tort aux mérites d'une intelligence réellement supérieure.

Au spectacle toujours nouveau, toujours animé, dont jouit le promeneur sur le pont de Saint-Esprit, sert de cadre ce paysage admirable dont tout à l'heure nous avons vu l'ensemble. Ce fleuve qui coule sous nos pieds, c'est l'Adour. Il descend des vallées de Bastan, de Baréges et de Bagnères, turbulent et agité, roulant les rochers et les galets au milieu de flots d'écume. Depuis les montagnes jusqu'à Bayonne,

il a dirigé au hasard sa course incertaine, promenant au milieu des contrées du midi, sous les murs des blanches villes aux toits rouges, ses méandres d'argent. Recrutant sur sa route ces innombrables cours d'eau qui sillonnent le Béarn, les torrents et les *gaves* bruyants, le Luy de Béarn et le Luy de France, le gave de Pau et celui d'Oloron, il arrive sous les remparts de Bayonne, tumultueux et grondeur.

Aux approches de la ville, il baigne les *chais* de Mousserolles, vastes magasins où s'entrepone une partie des produits des vignobles du midi; puis, en deçà des remparts, il salue les bâtiments de l'hôpital militaire et longe les allées de Boufflers, promenade abandonnée qui occupe tout le rivage, en avant des vieux fossés du Bourg neuf, sur l'emplacement desquels va s'élever un quartier nouveau.

C'est là que s'étendent les cales et les chantiers de construction du commerce; ceux de la marine, maintenant délaissés, sont au pied de la citadelle et le long du chemin qui va au Boucau. Bayonne, placée à portée de forêts considérables, riches en bois de construction, a mis à la mer, de tout temps, des navires fort estimés des armateurs, de Bordeaux jusqu'à Brest. L'Adour et ses affluents amènent à peu de frais les beaux sapins des Landes, les chênes de la Chalosse, ceux de la forêt de Mixe au sud de Bidache, ceux des bois d'Ustaritz et de Mauléon, produits qui représentent une valeur annuelle de près d'un million. Construits sous l'habile direction de MM. Laugat, Descandes et autres ingénieurs en renom, des bricks, des trois mâts, des goëlettes, fins voiliers, jaugeant de 300 à 350 tonneaux au maximum, — les difficultés de l'embouchure ne permettant pas la sortie de bâtiments d'un fort tirant d'eau, — franchissent la barre et vont s'armer à Bordeaux, à Nantes, dans les ports de la Bretagne, pour Monte-

video, Terre-Neuve et le commerce d'outre-mer ¹

A cent mètres en aval du pont de Saint-Esprit l'Adour, après avoir dépassé le *réduit* qui protège l'entrée principale de la ville, rencontre la Nive, une jolie rivière pure, douce et souriante, descendue des montagnes du pays basque. Elle est venue en sautilant, courant sur les rochers en bruyantes cascades ; puis, arrivée à Ustaritz, à quelques lieues en avant de Bayonne qu'elle traverse, elle s'est creusé une couche large et profonde, se cachant à l'ombre des collines et coulant sans bruit, comme si elle était honteuse d'être vue. La pauvre enfant regrette d'être venue si vite ; car elle aperçoit au-devant d'elle, au détour des murailles, ce fiancé à qui elle est fatalement destinée. L'Adour, le fils perdu du Bigorre, fait horreur à la vierge basque ; elle a la fierté de ses frères, elle partage leurs inimitiés, et, malgré la pente qui l'entraîne, elle se refuse à confondre ses eaux avec celles du fleuve vagabond. En vain le vieil Océan intervient dans cette lutte pudique, en vain, deux fois le jour, il visite la rebelle ; celle-ci recule devant le médiateur, remonte vers ses chères montagnes, et ne reprend son libre cours que lorsque l'Océan s'est retiré. Malgré elle contrainte à une apparente union, elle reste encore fidèle au sol basque ; ses eaux, limpides le jour, phosphorescentes le soir, caressent doucement la rive gauche du lit conjugal, abandonnant aux flots agités de l'Adour l'autre rive et la terre désolée des Landes.

¹ En 1853, il est sorti des chantiers de Bayonne 29 navires, jaugeant ensemble 3,483 tonneaux ; en 1854, il en a été mis en chantier 37, représentant 6,852 tonneaux, et dont le plus fort est un trois-mâts de 276 tonneaux. Le commerce bayonnais compte, à lui appartenant, 148 navires de toutes dimensions, construits sur les cales de l'Adour et dont le doyen est un lougre de 76 tonneaux, datant de 1826 et nommé le *Saint-Jean*. Sur ce nombre, 20 navires, de moindre force il est vrai, appartiennent à la seule maison Lagelouze. Le mouvement du port de Bayonne a présenté, en 1854, 1750 entrées et sorties.

Le fleuve et la rivière s'avancent ainsi côte à côte jusqu'au pied de ces dunes de sable qui font face au Boucau et qui nous dérobent d'ici la vue de la mer. Là, leurs eaux s'étendent et forment cette anse profonde où mouillent les navires en partance; puis s'élèvent les deux lignes de jetées qui contiennent les sables, encaissent l'Adour, en précipitent le cours et le conduisent vers l'Océan. Alors, adieu le fleuve, adieu la douce rivière! la goutte d'eau qu'ils apportent est confondue dans l'immensité!

La porte de France, principale entrée de Bayonne, s'élève au débouché du pont de Saint-Esprit. C'est une construction presque monumentale, présentant un fronton triangulaire soutenu par quatre colonnes accouplées, dont la base, par suite de l'exhaussement successif du quai, a disparu au-dessous du sol.

J'aimerais à voir chaque ville présenter au front sa devise avec le mot le plus saillant de son histoire, comme un livre porte une épigraphe; ainsi je voudrais que Bayonne écrivît ici ces mots célèbres d'Adiram d'Aspremont, vicomte d'Orthe, adressés à Charles IX :

« Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison, et je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. »

Cela ferait bon effet à côté de la devise *nunquam polluta*; car Bayonne, aussi bien que Péronne la Pucelle, se fait gloire de n'avoir jamais été foulée par un soldat ennemi: mais il s'est trouvé de ces malheureux qui proscrivent la poésie de l'histoire, qui se font un plaisir de mettre en doute tous les mots célèbres; de ces gens qui ne veulent pas qu'Henri IV ait jamais parlé de la poule au pot, qui nient que Louis XIV ait été un grand roi, qui vulgarisent la réponse de Cambronne aux vainqueurs de

Waterloo ; et ces malheureux prétendent avoir lu, dans je ne sais quelles archives, la minute de la réponse du vicomte d'Orthe, et n'y avoir rien trouvé de ce que répètent ses historiens, depuis 1572. Avouons que l'histoire est bien difficile à écrire et qu'elle aurait peu d'intérêt si les romanciers n'y prenaient une si grande part.

La porte de France franchie, le réduit dépassé, le voyageur laisse à gauche la rue Bourg-neuf, la plus froide et la plus humide de la ville, et rencontre la Nive que traversait hier encore un vieux petit pont de bois fièrement nommé le *pont Mayou*. Tout est relatif en ce monde ; un pont de 20 mètres est plus grand qu'une passerelle, et maintenant que celui-ci va être reconstruit en belles pierres, il aura peut-être le droit de reprendre, avec quelque à-propos, le titre qu'il a si mal porté jusqu'à présent. Du pont Mayou la vue rencontre le cours de la Nive, encaissée dans Bayonne par des quais hideux formant des galeries couvertes, des *arceaux*, comme on dit ici, des *suportales*, comme on dit en Espagne. On les nomme, à droite, les arceaux du *Pont traversant*, habités par le petit commerce fréquenté des marins ; à gauche, les arceaux de la *Galuperie*, ainsi nommés des *galupes*, grands bateaux plats portant à l'arrière un aviron long de plusieurs mètres, et qui font le service de roulage par eau de Mont-de-Marsan à Bayonne. Le bassin de la Nive sert de port pour la navigation fluviale, et on y voit séjourner, à côté des galupes, les *couralins*, qui promènent les curieux ; les *chalands*, qui descendent la Nive chargés de kaolin ou de farines des moulins d'Ustaritz ; la *tillole*, qui fait le service du port, bateau essentiellement bayonnais, formant l'éventail à l'avant et à l'arrière, et conduit par un seul homme debout, armé de deux avirons qui se croisent ; les gros bateaux pontés qui transportent régulièrement et pêle-mêle à Dax, à

Came, à Peyrehorade les hommes, les femmes, les enfants, les bestiaux et la volaille. D'un quai à l'autre, traverse un autre pont de bois, le pont *Panecau*, bordé sur toute la longueur de ses parapets, de bancs sur lesquels reposent tout le jour des commissionnaires, les portefaix et les débardeurs du quartier; au delà est l'estacade qui relie l'arsenal militaire aux remparts de Saint-Léon; plus loin sont les hauteurs de Saint-Pierre-d'Irube.

Toute la rive droite de la Nive, partie de la ville resserrée entre les deux rivières, s'appelle le *petit Bayonne*, c'est le côté triste, sale et enfumé. Il renferme l'arsenal, la caserne du Château-Neuf, dont la construction remonte au xv^e siècle, l'hôpital militaire, l'église Saint-André, aujourd'hui démolie et qu'on reconstruit sur la place des Capucins. Cette place est le point central des auberges basques et des moyens de transport à destination de la Soule et de la Basse-Navarre. Tout auprès, rue Maubec, est l'une des curiosités locales, le théâtre des exercices préférés des basques, le jeu de paume, dit *trinquet*. La porte de Mousserolles, la seule issue de la ville de ce côté, ouvre sur la route qui conduit à Saint-Jean-Pied-de-Port, à Mauléon, à Saint-Palais et aux salines de Briscous.

A droite du pont Mayou est le confluent de la Nive et de l'Adour, le port où sont amarrés, sur trois ou quatre de front, les lougres, les bisquines, les polacres, les flambarts, les chasse-marée, les bricks, les goëlettes et les trois-mâts du commerce bayonnais. Cette longue file de navires s'étend le long du quai de la Douane, le long de la grille de la place d'armes, le long du quai planté d'arbres, où s'élèvent les chais de la tonnellerie et qui précèdent les *Allées marines*.

De ce côté du pont se déroule le côté officiel de la ville : un monument carré, entouré d'arcades comme

l'Odéon, ou d'*arceaux*, — le mot persiste, — dans lequel les Bayonnais ont réuni, pour les devoirs du citoyen, pour les plaisirs du mélomane, pour les intérêts du commerçant, et pour les besoins de l'administré, la sous-préfecture, la mairie, l'hôtel des douanes et le théâtre; union déraisonnable et imprudente, qui expose trois établissements importants aux chances quotidiennes d'incendie du quatrième.

Plus près est la place Grammont, qui joue, concurremment avec la place d'armes, un certain rôle dans les mœurs bayonnaises; c'est la promenade de prédilection des gens qui ont peu de temps à perdre, comme de ceux qui en ont beaucoup : des négociants, des courtiers de commerce, des officiers, des Basques, des Espagnols et des petits enfants. C'est le quartier des cafés et des cercles.

A gauche de la place d'armes, et derrière le théâtre, monte la rue du Gouvernement; c'est là que sont les hôtels en renom; les bureaux des voitures publiques pour le midi de la France et pour l'Espagne, les bureaux des omnibus de Biarritz, la plupart des consulats, le temple protestant, la recette particulière, l'hôtel de la division militaire, celui de l'intendance, la poste et le Château-Vieux, construction du XII^e siècle. La cathédrale et l'évêché sont au delà.

La rue Port-Neuf, qui débouche à l'angle de la place, est la rue des arceaux par excellence. Ces arceaux sont formés par les rez-de-chaussée des maisons, plafonnés, surbaissés, soutenus vers la rue par des piliers massifs, carrés, de hauteurs et de dimensions diverses, au gré des constructeurs. L'arceau, c'était d'abord sans nul doute la boutique, et celle-ci, débusquée sur toute la ligne par le promeneur, s'est réfugiée dans l'arrière-boutique, qui n'offre que peu d'air et de jour. L'arceau du Port-

Neuf est la galerie d'hiver et des jours de pluie, le rendez-vous général après la bourse, après la messe, après le spectacle ou avant le dîner.

Au débouché du pont Mayou s'étend la rue qui en porte le nom. Une maison en pierre, ornée de jolis balcons, en occupe l'angle de gauche; c'est l'hôtel de M. Labat. Des tableaux choisis et quelques autres, en ornent les appartements. — Une *Lucrecia* de *Guido Reni*; un jardin d'Amours de *Rubens*; *Mercur* et *Hersée* de *Paul Veronèse*; un saint Bruno de *Juan Pereda*; une *Extase* de saint François de *Mateo Ceroso*. La plupart de ces tableaux décoraient en 1854, la propriété de Grammont, habitation de l'Impératrice à Biarritz.) 82

La rue du Pont-Mayou est la rue Vivienne de Bayonne. M. Laroche représente Susse, M. Pourquoié remplace Meunier le chapelier, M. Goesmann est le tailleur en renom, M^{me} Serres la modiste préférée, MM. Lebreton et Casenave, les marchands de nouveautés; les costumes de bain s'achètent chez M. Aubert. La rue Pont-Mayou, droite, alignée, bien pavée, ornée de balcons, décorée d'enseignes qui indiquent des maisons importantes et de riches comptoirs, conduit aux *cinq-cantons*, le centre, l'âme et le cœur de la ville.

Les *cinq-cantons*, sont un carrefour étroit, incommodé, irrégulier, formé par cinq rues. La rue du Pont-Mayou d'abord, la rue Orbe à droite, la rue Port-de-Castets à gauche, la rue Salie en face, la rue Argenterie qui monte vers l'église. Ici, se tient en plein vent la bourse bayonnaise; ici, se débitent les nouvelles du jour et les bruits de ville; ici, se concluent les gros marchés, se déterminent les grosses pertes. Les bonnets importants de la place y posent majestueusement, les courtiers y quêtent des commissions, les juifs marrons y flairent une bonne affaire et souvent un bon dîner.

La cathédrale est un vaste et beau monument gothique du XII^e siècle, récemment dotée, par le testament d'un riche Bayonnais, d'une rente de 40,000 fr., qui n'a encore servi jusqu'à présent qu'à un petit nombre de réparations indispensables, et principalement à l'enlèvement de ce badigeon jauneverdâtre ou ventre de biche dont parle Théophile Gautier dans son voyage en Espagne. Le cloître, qui est remarquable, l'un des plus vastes qui soient en France, formant sur un quadrilatère régulier une suite de belles galeries ogivales, fermées de croisées à trèfles, est dans un état de triste délabrement.

Au milieu du préau s'élève une croix de mission, dont la base disparaît sous des hautes herbes plus que centenaires. Le clocher, resté inachevé, est lourd et trapu. De la galerie qui le couronne, la vue est admirable.

Quand nous aurons guidé le promeneur dans les principales rues du grand Bayonne, quand nous l'aurons préparé contre l'affreuse odeur de morue salée qu'exhalent tous les magasins de la rue des Basques; quand nous l'aurons averti des pièges qui attendent l'homme égaré vers la rue Saubiolo, ou vers le rempart de Lachepaillet; quand il aura visité avec nous, sur les glacis, les corderies importantes de MM. Lanne et Molinier, les charmants bals publics de Janin et du petit Versailles, le champ de manœuvre de Saint-Léon; quand il aura parcouru l'admirable promenade des *Allées marines*, rien ne retardera plus sa course vers la mer.

Hôtels : Saint-Étienne, du Commerce, du Grand d'Espagne, de l'Europe.—*Posadas espagnoles*. *Tables d'hôte*, dans les hôtels : déjeûners, 2 fr., diners, 3 fr.—*Cafés* : (place Grammont et rue Bernède) Farnié, Américain, Wagram,

Italien. — *Cercles* : de l'Union (admet les étrangers et les membres adjoints, au mois), du Commerce, Bayonnais, des Délassements. — *Libraires* : Andreossy (rue Pont (Mayou); Larroulet (près le théâtre). — *Tabac* : M^{me} Adam, (arceaux du théâtre). — *Tailleur* : Goesmann ; *confections* : la Ville de Paris, la Ville de Bayonne. — *Théâtre* : Les mardis, jeudis et dimanches. Prix : 3 fr. 50 c., 2 fr. 50 c., 1 fr. 25 c. 0 fr. 75 c.

Courriers et voitures : Courriers de Paris, par les chemins de fer, le soir. — Briska de poste pour Pau et Toulouse, tous les matins. — Malle-poste pour l'Espagne, tous les matins. — Chemin de fer de Bordeaux, deux trains de voyageurs, un train de marchandises par jour. — Diligence pour Pau et Toulouse, tous les soirs. — Voiture spéciale pour Pau, tous les deux jours, partant le matin à 7 heures. Trajet : 10 heures. Prix : 8 à 10 fr. — Diligences pour l'Espagne (rue du Gouvernement). *Diligencias del Norte* : Madrid, tous les jours; Bilbao, par Saint-Sébastien et Tolosa, tous les jours; Pampelune et Saragosse par Tolosa, tous les jours. *Diligencias postas peninsulares* : Madrid et l'Espagne, tous les jours. *Diligencias de los maestros de postas* : Saint-Sébastien, tous les jours. *Diligencias de la Nueva union* : Pampelune, tous les jours. *Diligencias de la Victoria* : Toute l'Espagne, tous les jours.

— *Compagnie internationale de navigation à vapeur*. Navires à hélice le *Siméon* et la *Bidassoa*, pour Saint-Sébastien, Bilbao et Santander, les 1^{ers}, 5, 10, 15, 20 et 25 de chaque mois.

— Bateau à vapeur, *la Ville de Dax*. Trois fois la semaine pour Peyrehorade, une fois la semaine pour Dax. — Bateaux couverts à rames, arrivant à Bayonne, avec la marée descendante, les lundis et jeudis matin, partant avec la marée montante les mêmes jours, pour Dax, Peyrehorade, Bidache, Guiche, Came et Urt; ces derniers communiquant avec Mauléon, Navarrenx, Oloron, Salies, Sauveterre, La Bastide.

CHAPITRE II

DE BAYONNE A BIARRITZ

L'histoire sur le grand chemin de l'Espagne. — Les marçieuses de Saint-Jean de Luz. — La pêche à l'anchois. — Les jeunes Basques. — *Aspaldian*. — Margalidet. — Le cacolet.

Nous avons vu sur le pont de l'Adour le défilé des races, un tableau de mœurs, le mouvement des affaires; de l'autre côté de Bayonne, sur le grand chemin de l'Espagne, s'est fait le défilé de l'histoire; et, du haut de ses montagnes, le vieux peuple basque a assisté, calme et impassible, à cent cortéges divers.

Il a vu passer les rois et les ambassadeurs, les grands capitaines et les bandes guerrières, les reines et les royales fiancées.

Louis XI venait là, au château d'Urtubi, livrer aux sarcasmes des brillants seigneurs de Castille ses grossiers vêtements et ses images de plomb; François I^{er} rentrait de sa captivité, bientôt suivi de la sœur de Charles-Quint, la reine Éléonore de Portugal, dont il fit la reine de France; Charles IX et sa mère y méditaient avec la reine Elisabeth d'Espagne, au milieu de fêtes galantes, les horreurs de la Saint

Barthélemy; Henri IV y quêtait les faveurs de la belle Corysandre, la femme du comte de Grammont; Louis XIV donnait à Saint-Jean-de-Luz le spectacle de ses royales épousailles; Philippe V allait recueillir l'héritage du débile Charles III, et Napoléon recevait à Marrac celui du vieux Charles IV, pour le transmettre à Joseph.

C'est là, sur cette route, que les ambassadeurs de Dagobert se virent enlever, dans une embuscade, le fameux bassin d'or que les Visigoths envoyaient à leur roi; c'est là que passèrent le connétable Anne de Montmorency avec la rançon de François I^{er}, et Mazarin portant le traité de paix et la convention matrimoniale conclue avec don Louis de Haro.

Les grands capitaines, ce furent les pairs de Charlemagne; le preux Roland, dont la légende remplit tous les souvenirs du pays; du Guesclin et les compagnies blanches; le prince Noir et les bandes anglaises; Dunois et les lances de Charles VII; puis Bassompierre; puis encore Murat, Junot, Soult, Moncey et les bataillons de l'empire.

Les royales fiancées, ce fut d'abord Rigunthe, fille de Frédégonde, qui allait régner sur les Visigoths; Blanche de Castille, qui fut mère de Saint Louis; Blanche de France, que Pierre le Cruel fit étouffer entre deux matelas; Anne d'Autriche, qui épousa Louis XIII; Marie-Thérèse, reine de France sur le trône de Louis XIV.

Peu soucieux des souvenirs de l'histoire, le voyageur, assis sur une pierre au bord du grand chemin, considère un autre spectacle: il voit venir au milieu de nuages de poussière une cohue de véhicules de toute espèce qui, laissant la route et prenant à droite, courent en tumulte, à travers les sables, vers un groupe de rochers, au bord de la mer. Cet autre cortège est celui des promeneurs qui vont à Biarritz.

C'est jour de fête : coucous, pataches; omnibus, diligences, carrosses de toutes formes, vieilles calèches démantibulées, le petit char à bancs attelé du tout petit cheval des Landes, qui court la crinière haute avec la fougue du cheval de bataille, et le *ca-colet*, qui va lentement, *pede claudo*, en balançant sa charge, tout cela est mis en réquisition; tout cela marche, ou trotte, ou roule, ou galope sur le grand chemin, au milieu des rires, des cris de joie, des chants, des provocations de toute la jeunesse indigène, chez laquelle le rire est l'état normal.

Cependant, et en sens contraire, sur le chemin de Saint-Jean-de-Luz, le voyageur entend de bien loin des cris perçants, des éclats de voix; cela ressemblerait à une querelle, si des rires ne dominaient le tumulte.

Le bruit approche : voici venir un essaim de femmes assez mal vêtues, courant à la file sur les sentiers qui bordent les deux côtés du chemin. Elles vont pieds nus, leurs jupes, retroussées jusqu'au genou, laissent voir une jambe nerveuse, une vraie jambe de Basquaise. Elles sont toutes robustes, élancées, bien faites; le bras gauche s'appuie sur la hanche, le bras droit maintient une large corbeille posée sur la tête, et dans laquelle sautillent encore les poissons pêchés le matin à Bidart et à Saint-Jean-de-Luz : la louvine, le rousseau, la sardine et ces délicieux petits anchois qui font la friture favorite du bon Bayonnais.

Cet escadron volant de maréieuses a fait quatre lieues, de Saint-Jean-de-Luz à Bayonne : à peine les bateaux de pêche étaient-ils rentrés au port, qu'elles prenaient leur vol, et elles courent jusqu'à la ville sans prendre haleine. Arrivées à la première enceinte, elles songent bien, vraiment, à essuyer la sueur de leurs fronts, à laver leurs jambes, noircies par la poussière du chemin! elles s'inquiètent bien

de laisser retomber leurs jupes, du genou plus bas!... Elles s'élancent et se divisent, s'éparpillent, se répandent dans toutes les rues, criant, hurlant, glapissant sur les notes les plus aiguës de la gamme :

« *Croumpa la loubine!—Croumpa maquereou!—Croumpa crabes!*

—*A l'anchois! A l'anchois! Adare arribat, fresc et delicat!*

—*Asi lous bets anchois touts bibots, a u so le douzène!*

Puis, après la vente, et sans s'arrêter davantage, sans prendre à peine du repos, nos Basquaises se rejoignent à la porte d'Espagne et repartent à la file sur le chemin de Saint-Jean-de-Luz.

—A un sou la douzaine les anchois!

Et c'est dans la nouveauté; car il est des moments où on les donne pour rien, des jours où à Biarritz, à Bidart, à Guétary, quand les bancs de ces jolis poissons d'argent viennent à la côte, les filets manquent pour les pêcher, les récipients pour les recueillir. L'alerte est donnée et tout le monde accourt. Dans l'eau jusqu'à mi-jambe, chacun puise, recueille, celui-ci, dans un plat, celle-là dans une marmite; d'autres plus généreux et plus prodigues s'arment de pelles et lancent les anchois à pelletées, comme ils feraient du sable du rivage; ramasse qui veut; la pêche se foule aux pieds, et les chats du village sont appelés à faire ample curée. Un sou la douzaine! Ces jours-là on en aurait cent pour un sou; les chemins en sont semés, et ce n'est pas toujours, hélas! pour le plus grand agrément du promeneur qui passe là sur le soir, quand la chaleur du jour a décomposé tous ces pauvres abandonnés.

Maintenant voyez, sur l'un des sentiers qui rejoignent la route, ce jeune homme et cette jeune fille, les bras enlacés, la tête inclinée vers le sol, causant

à voix basse et ne s'occupant de rien de ce qui se passe autour d'eux. C'est le promis et la promise, le *senargheï* et l'*emastegheï*, comme disent les Basques ¹.

Le jeune homme est beau, comme le sont tous les fils de ce beau peuple; il est de taille moyenne, mais élancé et musculeux; il porte la longue chevelure, comme l'ont portée ses ancêtres, fiers de cet attribut de la noblesse et des races antiques; la ceinture de soie rouge serre sa taille au-dessous d'un gilet couvert de boutons; à son cou est négligemment attachée une cravate dont les bouts flottent sur sa poitrine; le col de sa chemise est ample et rabattu sur le collet droit d'une veste de drap bleu; sa tête est coiffée d'un berret bleu penché sur l'oreille, et ses pieds nus portent, sans liens étroits, de légères sandales garnies de grelots.

La jeune fille marche nu-pieds; mais, en arrivant au village, elle secouera la poussière du chemin et chaussera de petits souliers de velours noir qu'elle porte à sa ceinture. Sa taille est mince, sa figure jolie, son regard spirituel; sur sa tête est attaché un madras aux vives couleurs, ou mieux, un mouchoir de blanche mousseline, qui laisse voir deux bandeaux bien lisses de cheveux noirs; la pointe flotte sur les épaules, et les bouts se réunissent au-dessus du front par un nœud d'une élégance inimitable.

La jeune Basquaise rit toujours, non pour faire voir de jolies dents bien rangées, mais parce qu'elle est gaie et que tout l'amuse. Elle se moque volontiers de tout le monde, et surtout du citadin qui lui décoche au passage quelque lourde galanterie.

Le jeune Basque, au contraire, est sérieux et grave. Son idiome, riche autant qu'il est original, se

¹ *Senargheï*, mari futur; *emastégheï*, femme future.

prête parfaitement au langage poétique et imagé, mais difficilement aux subtilités de l'esprit. En cela, comme en bien d'autres choses, les Basques diffèrent des Gascons, cette descendance abâtardie de nos montagnards. Les Gascons sautillent, folâtrent et plaisantent sans cesse, têtes folles et esprits légers; et les Basques ont l'esprit ferme, droit, apte aux grandes conceptions; et ne dansent, ne crient, ne sautent que parce qu'il est en eux une force, une vigueur qu'il faut dépenser à tout prix.

Dans les œuvres d'imagination l'opposition des caractères est plus grande encore. Chez les uns domine la passion, la rêverie, la langueur; chez les autres, le madrigal et les pointes. Nous citerons ici, pour exemple, une romance en dialecte labourdin, et une historiette écrite dans l'un des idiomes gascons :

ROMANCE BASQUE.

Aspaldian noula zuria nizan
Maïtia zuk zihaurek dakizu.
Erran deizut ez hehin baï milatan
Bethikoz nik maïte zutudalazu
Aspaldian, aspaldian.

Aspaldian, zur'oundoun nabilazu
Herraturik nigarra beghian.
Erradazu, othoï maïtenaï zunez
Bihotzetik, hala noula nik zu
Aspaldian, aspaldian.

Aspaldian, nik zure botz eztia
Estit ensun, oï ene maïtia
Mintza zakist, eta erran eghia
Utzu nuzu, zor zeneïket arghia
Aspaldian, aspaldian.

« Depuis longtemps vous savez comme, — ma bien-aimée, je suis à vous.—Je vous ai dit, non pas une fois,

mais mille,—que pour toujours je vous aimais,—depuis longtemps, longtemps.»

« Depuis longtemps je cours après vous,—errant et les pleurs aux yeux.—Dites-moi, je vous prie, si vous m'aimez —du cœur, comme je vous aime,—depuis longtemps, longtemps.»

« Depuis longtemps votre douce voix—n'est pas venue à moi, ma bien-aimée.—Parlez-moi, et dites-moi la vérité; —je suis aveugle, vous me donnez la lumière—depuis longtemps, longtemps.»

HISTORIETTE BÉARNAISE.

Margalidet poumpouse et bère
 Que s'aplegabe deü marcat,
 Quouan la saüme boun gré, maü grat,
 Eü s'escape per la carrère;
 Margot de courre. U moussuret
 Que l'estanga peü capulet
 Et queü digou : bé courret hère?
 Hey, gouyattote, èt de Bidère?
 —Obio, moussu, per be serby.
 —Be counchet dounques Jannette,
 Hille de Jean de Poupeby;
 Qu'eü me harat sus la bouquette,
 Tan gayhasente et tan resquette,
 Crouchi per you quoate poutous
 Coum lous quib baü you hab à bous.
 —Excusat-me per la begage,
 (Se dits la drolle et qué houegou);
 Moussu, que soy ben drin pressade,
 Qu'eb en demandi bien perdou;
 Mes ta pla hà courret detire,
 Haüs à la saüme quis retire
 Qu'arribera permé que you.

« Marguerite, pimpante et belle, se disposait à quitter le marché, quand son ânesse, bon gré, mal gré, s'échappe sur le chemin, et Margot de courir. Un petit monsieur l'arrête par le capulet.—Hé! lui dit-il, où courez-vous si vite? Hé! petite, n'êtes-vous pas de Bidère?—Oui certes,

monsieur, pour vous servir.—Alors vous connaissez Jeannette, la fille de Jean Poupeby. Vous lui ferez pour moi, sur sa petite bouche si agaçante et si fraîche, claquer quatre baisers comme ceux que je vais vous donner.—Excusez-moi pour le moment, lui dit la rusée en fuyant, monsieur, je suis un peu pressée et vous en demande bien pardon. Mais pour mieux faire, courez bien vite les donner à l'ânesse qui se sauve, elle arrivera avant moi. »

Nous avons quitté Bayonne par la porte d'Espagne. A gauche, est la route qui conduit à Cambo ; au delà et des deux côtés, sont de charmantes propriétés, de beaux jardins. Devant nous, la route, un instant accidentée, domine la riante vallée de l'Adour et les métairies du village d'Anglet. Plus loin, elle s'étend en ligne droite, entre deux belles lignes de hauts peupliers. Vers la moitié de notre voyage, à 4 kilomètres de Bayonne, nous quittons à droite la route d'Espagne ; ceci est le chemin de Biarritz.

Il y a trente ans la route que nous allons suivre n'était qu'un sentier à peine frayé dans les sables. Nulle voiture ne s'y serait hasardée, et le *bros* à bœufs des grandes landes ne serait pas arrivé au terme de sa course avant la fin de la journée. On ne croyait pas alors aux mérites des flots ; mais il y avait à Biarritz une roche percée, d'une forme curieuse ; il y avait des cavités dans lesquelles la lame faisait grand bruit ; il y avait, près de ce but modeste de la curiosité bayonnaise, une baraque en bois et un brave homme qui vendait de la bière. C'étaient là le Biarritz d'autrefois, et avant qu'une route solide se fût ouverte depuis Bayonne, le *cacolet*, aujourd'hui chassé de son empire par tant d'appareils roulants, conduisait seul à la mer les curieux et les rares baigneurs.

Un cheval hors d'âge, d'une naissance inconnue, ferré peu ou point, les genoux couronnés, bronchant souvent, s'abattant quelquefois ; sur son échine un bât

mal attaché, tournant au gré de la charge ; aux deux côtés de ce bât deux objets innommés, cages à poulets, paniers de bois, deux sièges, puisqu'il faut tout avouer, bourrés de paille, drapés d'une toile à carreaux : c'était là le cacolet.

A côté de cette bête si pauvrement équipée courrait une femme. Elle était autrefois jeune, fraîche et agaçante ; elle avait un joli nom : Gracieuse, ou Marianotte, ou Saubade ; elle est vieille aujourd'hui et son nom jure ; le cacolet se meurt et la cacolète ne se renouvelle pas ! Elle portait d'une main un fouet pour réveiller les ardeurs endormies de sa bête, de l'autre main une branche garnie de feuilles pour défendre Brillant ou Glorieux (c'était son nom jadis) des piqûres des taons.

Ainsi dressé, monté, conduit, le cacolet servait, il y a des années, à tous les transports dans la montagne et sur les sables.

A la porte d'Espagne, Gracieuse appuyée sur la croupe sèche de son cheval, vous criait : *U cacoulet, moussu !* Vous acceptiez de la tête ; l'animal était conduit entre deux bornes ; vous vous hissiez sur un panier, Gracieuse s'élançait sur le second, prenant avec elle un pavé ou deux pour compléter son poids inférieur au vôtre. Puis : *Anem, partim, Brillant, per ana proumenat aou cousta de le ma !* et Brillant s'en allait pas à pas, balançant sur son dos cette étrange machine ; portant, les jambes pendantes, le dos sans appui, le promeneur et la jolie fille d'Anglet¹.

¹ « Gracieuse est pure Basquaise, de Guétary, à trois lieues de Bayonne, une lieue et demie de Saint-Jean de Luz, et, d'après ses habitudes, elle ne doit avoir rien contracté de la corruption de la cité. Elle parle assez bien le français, elle a une conversation intarissable et enjouée qui fait passer le temps et abrège la route. Elle vous raconte ses voyages, car elle ne se borne pas toujours à faire de petites journées aux environs de Bayonne. Il est arrivé que des voyageurs l'ont engagée pour aller en Galice ou en Navarre, elle et son Glorieux. Elle les a bravement conduits partout, et vous jugez ce que ces excu-

Pendant la moitié du trajet on suit la grand'route : le chemin est fréquenté, les uns vont, les autres viennent, le paysan labourdin salue d'un *agour*, en souriant. Le promeneur, fort préoccupé de l'instabilité du véhicule et de la monture, ne questionne pas, répond à mots rompus aux rires et aux caquets de Gracieuse, songe à peine à regarder ce fin minois, cette jolie taille, ce sourire agaçant, cette tête si bien posée, et surtout si élégamment entourée du madras aux vives couleurs. Mais peu à peu ses reins s'assouplissent, ses jambes balancent sans chercher un appui. Brillant a pris à droite ; il suit, dans les sables, un chemin bien doux où son pied pénètre et ne choppe plus. Notre voyageur lève plus aisément la tête : il regarde, il écoute, il admire, il s'anime, il s'agite même et il provoque. De grandes haies de mûres sauvages bordent la route solitaire ; Gracieuse rit si bien et ses dents sont si blanches ! Si près de l'étape, d'ailleurs, faut-il laisser fuir cette séduisante occasion ?

Malheureux ! tout cela est un piège ; et vienne un propos trop hardi, une tentative audacieuse, Mariannotte ou Saubade glisse doucement en bas de son siège, laissant tourner l'édifice sans contre-poids, et rouler dans la poussière l'entrepreneur voyageur.

C'était-là le cacolet, c'était-là le voyage à la mer. Mais aujourd'hui le village a grandi, les chaumières sont devenues des maisons, la baraque en bois s'est transformée en villa, le sentier s'est fait route ; chacune des vingt-cinq années qui viennent de s'écouler a apporté sa pierre au monument ; c'est une

sions lointaines lui ont donné d'expérience et d'intrépidité. Elle vous parcourt les Pyrénées de jour et de nuit, aussi tranquillement que nous revenons de Neuilly ou de Vincennes. Elle n'est pas plus effrayée des coups de feu des contrebandiers que nous ne le sommes des coups de pistolet du tir de Lepage ou de Renette. »

(M. Prosper DE LAGARDE, *Voyage à Biarritz*.)

petite ville qui règne maintenant au milieu de ce joli groupe de rochers, c'est l'heureuse rivale de Dieppe, de Trouville, de Tréport et de Boulogne, c'est Biarritz.

CHAPITRE III

BIARRITZ

Les voitures. — Biarritz autrefois. — Aujourd'hui. — Le Port-Vieux. — La Corde. — La côte du Moulin. — La villa Eugénie. — La côte des Basques. — Les Basques. — Le *Laga*. — L'*Atalaye*. — Le port aux Pêcheurs. — La *Chinaougue*. — La place. — Le départ.

Biarritz est le lieu le plus aimé, le plus vanté de tout le pays. Pour Bayonne, pour la terre basque, pour les départements voisins, à quarante lieues à la ronde, Biarritz est l'expression du repos le plus doux, du plaisir par excellence. Je ne connais nulle part, en effet, un site plus pittoresque, de plus beaux rochers, si ce n'est sans doute dans l'heureuse Bretagne; nulle part une mer plus belle, plus fougueuse, nulle part assurément plus de mouvement, plus de gaieté, plus d'entrain, plus de folie.

Depuis qu'une route s'est faite à travers les sables et que les voitures peuvent aborder un pays jusque-là inabordable, depuis que le cacolet, jadis le véhicule unique, a disparu ou à peu près, de la surface du sol, on ne saurait croire quelle incroyable quantité de voitures de toute sorte se sont mises à rouler de Bayonne à Biarritz, à toute heure, à toute minute, par tous les temps.

Hélas ! que deviendrait Gracieuse aujourd'hui, au milieu du bruit infernal qui se fait à la porte d'Espagne !

Des coucous, des pataches, des omnibus, des diligences, des cabriolets, des chars à bancs, des carrosses de toutes les formes, de vieilles calèches sans nom, tout cela attelé de vieux chevaux, de vieux ânes, de vieilles mules ; puis les cochers, les palefreniers, les *mayorales*, les *zagales*, criant, jurant, appelant, se démenant, se querellant, vous prenant au collet, vous entassant malgré vous dans leurs voitures, pour dix sous, pour cinq sous, pour rien !

Et tout cela s'élançe sur la route, fouettant, piquant, accrochant, versant, au milieu des éclats de rire et des cris de joie.

Oh ! la joyeuse vie et quand on en a goûté pendant quelques années, comme tout semble monotone !

Lorsque cette caravane arrive à l'entrée du bourg, lorsque de ces équipages s'élançe cette vivante cargaison, *bone Deus !* comme tout cela court, comme tout cela se précipite à travers les rues, comme sont envahies en un instant ces baraques de planches qui s'élèvent sur les sables du Port-Vieux ! Le changement de costume n'est pas plus prompt dans nos pièces féeries, en un clin d'œil l'habit de ville disparaît pour faire place à l'habit de bain, et tous se ruent pêle-mêle, hommes et femmes, comme autant de canards échappés de leurs coquilles, dans l'onde bienfaisante et sous le flot de l'Océan.

Biarritz est un vieux village à sa seconde édition ; sa première apparition, dans l'histoire, date du XI^e siècle, du temps où les premières baleines furent poursuivies dans le golfe de Gascogne par les premiers harponneurs basques. En ce temps-là s'élevaient autour du Port-Vieux de vastes magasins desquels il ne reste plus de vestiges aujourd'hui, et

où s'entassaient les tonnes d'huile, les fanons, tous les produits de la grande pêche¹. Biarritz était riche, et la dime de ses conquêtes formait l'un des revenus importants de l'évêché et du chapitre de Bayonne. Puis les baleines, trop vivement poursuivies, émigrèrent vers le Nord, la pêche devint pénible et peu productive. Bientôt les Basques eurent pour concurrents les navigateurs du Nord : la fortune abandonna Biarritz.

Un vieux château du XIII^e siècle, flanqué de tours, qui, du sommet de l'*Atalaye*², défendait le port et le pays, désormais inutile, croula, et sema ses débris sur les pentes du promontoire.

Enfin la mer qui, à cette extrémité du golfe, est fougueuse et terrible, détruisit ce port abandonné, renversa les rochers, combla les passages, puis, fière de cette triste victoire, se retira pour aller semer ailleurs d'autres désordres.

Biarritz ne fut plus alors qu'un pauvre hameau, où restèrent un petit nombre de familles réduites à de faibles ressources. Au lieu de ses nombreuses galères couvertes de rameurs, on n'y vit plus bientôt que six ou sept pauvres barques réduites à la petite pêche. C'était la décadence, et sur ce village naguère si célèbre tomba le voile de l'oubli.

Puis, et cela date au plus d'un demi-siècle, vint la mode des bains de mer.

Le vieux hameau se rajeunit, les vieilles maisons se redressèrent, des constructions nouvelles s'élevèrent de toutes parts ; de riche et puissant, Biarritz devint joyeux et coquet, et sa royauté d'aujourd'hui vaut bien celle qu'il avait alors.

Des hôtels, des habitations confortables y ont

¹ « On estime fort, disait, en 1655, le voyageur Van Aarsens, les matelots qu'on tire de tout ce pays, pour la pêche de la morue et de la baleine. »

² D'un mot arabe, qui signifie lieu élevé, vigie, promontoire.

surgi de tous côtés, chaque famille, chaque réunion d'amis y a sa petite maison où l'on banquette une fois la semaine. Les parties fines y sont nombreuses, les aventures piquantes s'y multiplient, et il n'est pas une grisette de la ville qui ne mette en gage son avant-dernière chemise, pas un commis négociant qui ne s'endette, pour venir y passer le dimanche à barbotter, à rire, et surtout à danser.

On compte à Biarritz trois endroits adoptés par les baigneurs.

Le Port-Vieux appartient aux gens paisibles, la *côte du Moulin* ou *des Fous*, aux nageurs intrépides; la *côte des Basques* est inabordable à tous autres qu'aux Basques.

Le Port-Vieux, c'est-à-dire ce qui reste aujourd'hui de cet ancien port si animé, n'est plus qu'un petit espace étroit, encaissé de rochers verticaux. A droite, il est dominé par l'Atalaye, sur les pentes de laquelle ont été pratiqués, autour des ruines indestructibles du vieux château, quelques sentiers qui serpentent et d'où les curieux, tolérés ici, pourchassés sur les plages de la Manche, jouissent du spectacle du bain. A gauche est un autre promontoire dont la base est formée de rochers d'un aspect particulier, affectant toutes les formes, divisés en nombreuses aiguilles, semblables à une réunion de clochetons ou de gargouilles gothiques et composés de sable très-fin, fortement agglutiné, friable sous le choc, et mêlé d'une grande quantité de petites coquilles nummulaires. Le sommet de ce promontoire forme une croupe arrondie, couverte d'un tapis de gazon. Là s'élève une petite tour découronnée qui présente une seule ouverture, du côté de terre, au niveau du sol et très-basse. Les vieilles cartes la nomment le fanal du *port Hart*. Ce n'était en effet qu'un feu ou plutôt une vaste cheminée dans laquelle, lorsque venait le mauvais temps,

lorsque s'élevait le vent de terre, on faisait bon feu et force fumée pour rappeler les pêcheurs du large. Du pied de cette ruine le regard plonge sur la côte des Basques, semée d'aiguilles rocheuses et que domine une belle ligne de falaises qui descend en diminuant de hauteur jusqu'à Guétary, non loin de Saint-Jean-de-Luz.

Ce qui donne un caractère tout particulier aux bains du Port-Vieux, c'est qu'en raison de l'exiguité de l'espace, les sexes y sont à peu près confondus. Rien de plus ample, du reste, et de moins indiscret que le costume de ces dames; en même temps que ces messieurs y mettent en général toute la pudeur possible, et préfèrent à ce caleçon dérisoire, dont l'inconvenance est souvent extrême, un costume complet qui va de la tête aux pieds.

Cela se passe avec une bonhomie charmante : les gens placides restent au bord du rivage, le flot y vient mourir doucement, et ce n'est que dans les grands jours de colère, que rompant toute retenue, franchissant dédaigneusement les bancs de roche qui élèvent en avant du port une digue à ses caprices quotidiens, il arrive en grandissant et déferle avec bruit, en roulant sur le sable les nageurs imprudents. Le mari fait baigner sa femme en la tenant par les mains et en sautant avec elle chaque fois que la vague arrive; le baigneur promène sur le dos en long et en large la victime qu'il vient de plonger la tête la première; la Basquaise s'avance à l'eau tout habillée, laissant ses chaussures à dix pas sur le sable, préservée de l'insolation par un vaste chapeau de paille, retroussant discrètement ses jupes au-dessus du genou et bornant son immersion à un long bain de jambes. Le nageur habile s'en va jusqu'aux rochers; l'apprenti nageur prend une paire de gourdes réunies par une lisière, les jette en avant, barbotte jusqu'à ce qu'il les rejoigne, et soutenu par elles, soit sur le

dos, soit sur la poitrine, s'en va soufflant, pataugeant et buvant jusqu'à *la corde*.

(La corde ! c'est le grand mot du petit baigneur ; c'est la curiosité du Port-Vieux. « J'ai touché la corde ! J'ai nagé jusqu'à la corde ! » C'est la phrase la plus répétée, le mot le plus à la mode. La cible, la poupée ou le carton du tir, le poteau du champ de course, le clocher du *steeple chase*, le but du jeu de barres, la montre ou le foulard du mât de cocagne ou du jeu de bague, tout cela ne vaut pas la corde ! La corde ! c'est un câble tendu en travers, à vingt ou vingt-cinq brasses du rivage, de l'une des rampes de l'Atalaye à une rampe correspondante du promontoire de gauche ; à ce câble est suspendu tout un chapelet de gourdes. Quand la corde baigne, les gourdes surnagent ; quand elle est plus élevée, chacune pend à sa ficelle, à portée de la main du nageur. La gourde vient, la corde fléchit, et le nageur s'y suspend.

SEUX
La corde sert aux ébats d'une bande de jeunes acrobates qui semblent enfilés comme une brochette de marionnettes. Ils se hissent hors de l'eau, se perchent, se balancent, cherchent l'équilibre, ne le trouvent pas, et plongent, plus souvent qu'ils ne veulent, en poussant tous les cris d'usage. C'est pour cela qu'on ne revient pas toujours de la corde aussi facilement qu'on y est allé, et qu'entre deux gourdes y est amarré un bachot de sauvetage toujours prêt à porter secours.

Il y a vingt ans au plus qu'il n'existait sur la plage qu'une tente pour le déshabillé des dames, et que les hommes s'en allaient derrière les rochers troquer un vêtement contre un autre. Ce charmant et commode usage a peu à peu disparu, et maintenant la toilette de bain se fait dans de grandes baraques en planches, couvertes de tuiles rouges, partagées en petites cellules, et qui, au nombre de vingt ou trente, sont

rangées en arc de cercle hors la portée de la plus haute mer.

Une rampe double, pratiquée sur la pente d'un petit ravin qui précède le port, conduit aux baraques. Quelques bancs y sont échelonnés pour la plus grande commodité des curieux et surtout des curieuses qui, dans des toilettes d'une élégance exagérée, viennent s'amuser des ébats des baigneurs.

La côte du Moulin forme une plage découverte, dominée par des pentes gazonnées qui décrivent une belle courbe, allant de l'Atalaye à la pointe Saint-Martin. A ces deux points opposés s'élèvent, à la gauche, une vieille croix de bois, à la droite un phare, deux symboles. Ici l'avertissement et le secours de l'homme, là-bas la prière et la consolation de Dieu. C'est à la côte du Moulin que vont les nageurs plus intrépides, ceux qui dédaignent les trop douces émotions de la baignoire du Port-Vieux, ceux à qui convient le bain de lame et qui se plaisent à être roulés sur le sable.

C'est au sommet des talus qui dominant la côte du Moulin et à l'extrémité du bassin formé par cette côte que s'élève la résidence impériale. Elle est construite sur deux rochers dont la base est baignée par la haute mer et dont le sommet forme un plateau à une élévation de 12 à 14 mètres. Le château fait face à la mer, à une trentaine de mètres en arrière des rochers. Une belle terrasse circulaire s'étend en avant des salons qui occupent le rez-de-chaussée; des balcons règnent sur toute la façade à l'étage supérieur, où sont placées les chambres. L'édifice se compose de trois corps de bâtiments : l'un regarde la mer sur un développement de près de 40 mètres; les deux autres sont en retour. Il est construit en briques rouges avec chaînes en pierre blanche, dans le style du vieux château de Versailles. Une grille ferme,

du côté opposé à la mer, la cour d'honneur formée par les trois corps de bâtiment.

Des terrains de quelque étendue entourent le château; l'œuvre difficile, assurément, est d'y introduire des plantations. On sait combien l'air de la mer est fatal à toute tentative de culture, et des arbres plantés sur l'Atalaye, dans le but d'y entretenir un peu de verdure, ont disparu rapidement, desséchés par les émanations marines. Il ne croît rien à cette courte distance de l'Océan, si ce n'est le tamarisque et le pin des dunes. La résistance de ces deux arbres au mauvais temps et à l'air salé, donne l'idée d'une tentative, faite ailleurs avec fruit, et qui pourrait être renouvelée dans l'intérêt des jardins de la villa Eugénie. Ce serait de prendre des sujets déjà venus et acclimatés, d'en former, en les transplantant avec soin, des rideaux sur toute la partie exposée aux vents du large, et qui, recevant les vapeurs salines, en préserveraient les plantations des jardins. L'heureux résultat de cet essai, fait sur une grande échelle à Belle-Ile en mer, par M. T....., doit encourager à le tenter partout où croît le pin des dunes.

La route qui conduit à Biarritz est rectifiée à partir du lieu dit Bel-Air, à 500 mètres en avant du village, de manière à passer devant la résidence impériale; elle débouche sur la place à côté de l'ancienne route.

Revenons à *la côte des Basques*. Elle présente un caractère tout particulier. Elle est comme reléguée hors Biarritz, derrière le petit promontoire du Port-Hart et au pied de falaises verticales. Du Port-Vieux, il faut faire un assez long détour pour l'atteindre. On y descend par un étroit sentier en pente rapide, pratiqué dans la falaise, et protégé par quelques rampes en bois. Elle est réservée aux Basques seuls, qui dédaignent la placidité du Port-Vieux, et qui ne trouvent à la côte du Moulin ni assez de plaisirs, ni

assez de dangers. Ici c'est la grosse lame du large que rien n'amortit, et qui rencontre, au contraire, dans les basses roches semées sur la grève, des obstacles qui l'irritent et la rendent furieuse, même en temps de calme.

Les Basques n'y viennent du reste qu'une fois l'an, au mois d'août, le dimanche qui suit l'Assomption, et descendent par bandes, de tous leurs villages du Labourd, de la Soule et même de la basse Navarre. Ils portent presque tous un costume de circonstance : un pantalon blanc, une veste blanche, et, en place du berret, une coiffure étrange composée de fleurs et d'une profusion de rubans.

Chaque bande est précédée des instruments nationaux, un fifre aigu, un tambourin et un instrument inconnu ayant quelque ressemblance, quant à la forme, avec la lyre ancienne, et garni de trois cordes sur lesquelles frappe l'exécutant.

De la montagne à la mer le chemin se fait lentement, bien que jamais on ne s'arrête; mais dès que la troupe voyageuse rencontre un terrain favorable, elle se met en danse.

Enfin de tous les points de Biarritz on entend le bruit des instruments, des chants, des cris sauvages; les Basques arrivent par tous les chemins; l'irruption commence. En un instant tout le village est envahi; sur les places, dans les carrefours, et partout où les rues s'élargissent, les groupes se forment. Le *mouchico*, ou saut basque, commence.

Les femmes occupent le centre et, sans quitter leurs places, chantent sur le rythme monotone des instruments, en pirouettant sur leurs talons. Autour d'elles les hommes dansent en décrivant un cercle et en improvisant les pas les plus étranges. Par intervalles ils bondissent en poussant leurs cris étourdissants et en brandissant leurs bâtons, qui se croisent et se heurtent; puis à un signal donné, ils

se retournent et recommencent dans le sens opposé.

Lorsqu'ils sont, non pas fatigués—ils danseraient jusqu'au surlendemain—mais satisfaits, ils s'acheminent vers la falaise, descendent sur la grève à la file, se déshabillent, se placent sur une seule ligne, hommes et femmes, et, se tenant par la main, ils s'avancent en chantant, en criant, en hurlant, au milieu des roches, des galets et des plantes marines dont est semée leur côte favorite. Un énorme flot arrive du large en grossissant; toute la ligne l'attend de pied ferme, courbe la tête, tend les épaules; le flot passe et s'abat aux cris de triomphe des baigneurs, dont pas un n'a bronché.

Le bain n'est pas de longue durée, mais il se renouvelle à tout instant. Chaque fois qu'ils ont soutenu le choc de quelques vagues, nos baigneurs courent s'étendre sur la grève, se sèchent au soleil et recommencent tant que dure la haute mer.

Les plaisirs du promeneur à Biarritz sont circonscrits entre la côte des Basques et le Phare, qui borne la côte du Moulin; mais dans ce petit espace il y a des joies et des découvertes pour tout le monde. Le rêveur s'assied au pied du vieux feu, respirant à pleins poumons l'air de la mer, et cherchant du regard, sans penser à rien, ce point vague où l'Océan se confond avec les nuages. Le naturaliste parcourt à basse mer les roches qui avoisinent le Port-Vieux, s'aventure au pied des deux promontoires et dans les cavités que la mer y pratique, cherchant des coquillages et des nummulites à la suite du pêcheur qui, armé d'une perche garnie d'un chiffon rouge, leurre et attire le *laga*¹. L'oisif s'en va le long des sentiers tracés sur l'Atalaye, jusqu'à ce groupe de roches sur

¹ Le *laga* ou *poulpe* est un affreux mollusque très-commun sur toutes les côtes du golfe de Gascogne. C'est une hideuse rosace dont une masse charnue occupe le centre, et de laquelle divergent huit membranes semblables à des lanières couvertes d'une peau verdâtre,

lesquelles, dans ses jours de colère, la mer s'abat avec un bruit immense, en couvrant les curieux d'un nuage d'écume. L'une de ces roches forme une voûte élancée ouverte sur l'espace, et du seuil de laquelle

épaisses comme le pouce au point de départ et diminuant insensiblement jusqu'aux extrémités. Deux yeux ronds, exubérants et visqueux comme ceux du crapaud, animent cette masse informe, au-dessus de laquelle s'élève une espèce de sac ovoïde, servant de vessie natatoire et renfermant les intestins. Des membranes semblables à celles des oiseaux aquatiques réunissent entre elles les huit pattes invertébrées qui s'agitent au gré des flots comme les rameaux des polypes sous-marins.

En dessous, la peau du monstre est blanchâtre; au point où se réunissent les huit rayons est une ouverture osseuse pareille au bec d'un perroquet, c'est sa bouche: sur toute l'étendue des rameaux que j'appelle les pattes, est répandu un grand nombre de cloches charnues qui s'attachent, par une contraction musculaire, comme la queue de la sangsue; c'est à l'aide de ces ventouses vivantes que le laga s'attache avec une force de cohésion qu'il est difficile de vaincre; une partie de ses pattes s'accroche aux rochers, l'autre entoure la proie.

Aucun nom ne lui convient mieux que celui que lui donne l'analogie: araignée de mer. Les hautes marées en amènent un grand nombre sur les côtes, et les pêcheurs lui font une guerre acharnée. Il faut user de finesse et de ruse dans le combat qu'on lui livre à marée basse, et s'il parvient à échapper, il se précipite dans la mer et lance autour de lui une liqueur noire qui teint l'eau avec rapidité et cache la lenteur de sa fuite.

C'est un mets assez estimé des Biarrots. La chair des pattes, la seule qui puisse vaincre la prévention du dégoût inspiré par la première vue, est compacte et rosée comme celle du homard. Entourée des déguisements culinaires de nos habiles officiers de bouche, elle pourrait avoir quelque vogue, celle surtout de la nouveauté. De tous les lags que j'ai vus, le plus grand avait environ 80 cent. de développement; et on assure qu'à mesure qu'on avance vers le sud, en suivant les côtes de Cantabrie, celles de la Galice et celles du Portugal, le laga prend de plus grandes proportions.

Dans ces parages un baigneur, saisi par le laga, est en danger de mort, et pour peu que l'imagination se laisse aller à suivre les degrés de cette progression effrayante, qui a pour point de départ le petit mollusque de Biarritz et dont un terme, vers Santander ou Bilbao, peut retenir et étouffer un homme à la mer, elle n'ose plus se refuser à croire que plus loin encore, vers le cap Saint-Vincent ou les Açores, un monstre de cette famille—ceci a été raconté—se soit offensé du passage d'une goëlette au-dessus de son retrait, l'ait saisie d'une patte par les porte-haubans et ait tenté de la couler.

on domine les brisants ; au-dessous, le flot a creusé une cavité profonde dans laquelle il s'engouffre en grondant. Au bas de la *roche percée* l'œil ne découvre pas le fond, et la mer, lorsque l'écume n'en trouble pas la surface, prend ce ton d'émeraude profond et vague qui donne le vertige.

Au versant opposé à l'Atalaye, et derrière cette vieille croix qui domine mélancoliquement l'espace, une rampe descend rapidement vers une petite crique où la mer pénètre sans bruit. Là repose, à l'abri du promontoire, une flottille d'embarcations à sec. C'est le port des pêcheurs de Biarritz, ce sont leurs barques de pêche. Ils ont là-bas, au large, à une ou deux lieues en vue du phare, d'immenses filets à larges mailles mouillés en travers du courant, et portant une ligne de plomb à la base, un chapelet de liège au sommet. Une lourde pierre, à chaque extrémité, maintient le filet au mouillage, une bouée qui surnage indique le point où il est déposé. Ce passage du golfe —le champ des pêcheurs—est ainsi parsemé de ces bornes flottantes, de formes et de couleurs variées, qui indiquent la propriété de chacun. La barque arrive, on amène la bouée, et le câble qui plonge, et la pierre, et le filet. Puis on s'avance le long de l'appareil, jetant, à mesure, à bord, les poissons maladroits qui s'y sont laissés prendre, assommant les plus forts d'entre eux s'ils s'avisent de résister. Ceux-ci ont un mètre et souvent plus de longueur, on les nomme des anges, les malheureux ! *des anges de mer*, parce qu'ils portent au sommet du corps deux nageoires en forme d'ailes ; pauvres anges secourables, dont la chair, desséchée au soleil, constitue, pendant la plus grande partie de l'hiver, la nourriture des pêcheurs !

Quand la barque rentre au port, des rouleaux sont placés sous sa quille et elle est hissée à l'aide de cabestans au plus haut de la grève, loin de l'atteinte

de la haute mer. Il faudrait peu de travaux pour épargner aux pêcheurs de Biarritz cette pénible précaution et pour faire un sûr refuge de ce petit havre, si bien protégé par l'Atalaye. On assure que ces travaux seront entrepris et que le port des pêcheurs doit servir, pendant la belle saison, de mouillage pour le yacht impérial.

Entre le port des pêcheurs et la côte du Moulin s'étend le chaos le plus désordonné de roches de toutes formes. Ce lieu s'appelle la *Chinaougue*. Ici s'élèvent des tours antiques et des édifices en ruine, là des montagnes entassées comme celles des Titans; ailleurs s'élancent des ponts naturels, des arcades en plein cintre, des voûtes en ogive, des coupoles garnies de lichens verdoyants, des aiguilles aiguës, effilées, semblables à des stalagmites. La mer envahit ce chaos deux fois le jour; son travail patient et continu, s'attaquant à un bloc informe, détachant peu à peu les parcelles de sable agglutiné qui le composent, rongéant les parties les plus molles, contournant celles qui résistent, transforme en jouets ces lourdes masses, comme le ciseau du sculpteur ou du tourneur tire d'un bois grossier un fleuron délicat, une figurine ou une dentelure.

La mer, en se retirant de la *Chinaougue*, aux heures du reflux, y laisse dans le creux des roches de jolies flaques d'eau pure et reposée, où se baignent discrètement les timides, les enfants, les jeunes filles et les vieillards.

Les rues de Biarritz serpentent au hasard, tantôt larges, tantôt étroites, au milieu de jolies maisonnettes à volets verts, toutes propres et bien tenues, qui attendent chaque année quatre ou cinq mille visiteurs. La fantaisie a tout dirigé : on monte, on descend, on tourne on revient sur ses pas, rien n'est aligné, rien n'est nivelé. Pendant le jour on se presse au Port-Vieux, à la côte du Moulin, sur l'Ata-

laye; le soir, on fait toilette. Ces dames exposent leurs modes les plus élégantes, ces messieurs livrent à la poussière leurs souliers les mieux vernis, et se groupent à l'entrée du bourg, sur la place où retentit la musique des bals publics, où étalent les bimbelottiers, les marchands de macarons, les baladins et ces loteries où jamais on ne gagne. Pendant ce temps le soleil descend majestueusement dans l'Océan, dorant les nuages, inondant le ciel de traînées de feu et rapprochant un instant, en les frappant d'une vive lumière, les côtes cantabres, les grands rochers de Saint-Sébastien et le cap Machichaco.

Personne ne se retourne pour contempler ce magnifique spectacle; mais ceux qui restent courent regarder ceux qui partent, les citadins qui rentrent à la ville, les omnibus qui s'emplissent, les Basques qui ont sauté tout le jour et qui s'en vont en sautant encore; pendant qu'un couple attardé de jolies grisettes, la jupe par-dessus la tête, trottine le long du sentier, à l'ombre de la haie de mûres, riant beaucoup et soupirant un peu. La nuit est belle, l'air est pur, les étoiles répandent là-haut une douce lumière; les plantes des champs exhalent de suaves senteurs, et de loin en loin, à cette heure du repos, les buissons chuchotent de douces paroles d'amour.

8 kilomètres de Bayonne.—Trajet 40 minutes.—*Omnibus* de Bayonne et de Biarritz partant, d'heure en heure la semaine, à toutes les demi-heures le dimanche, stationnant à Bayonne, rue du Gouvernement et porte d'Espagne; à Biarritz, sur la place.—Coupé, 1 fr.; intérieur, 0 fr. 75 cent. et 0 fr. 50 cent.—*Voitures* à volonté, rue d'Espagne. *Hôtels* : des Princes, des Ambassadeurs, Monhau, Dumont.—*Restaurants* : au Port-Vieux, à la côte du Moulin. Dîners de 3 à 6 fr.—*Cafés* : André et Laurent.—*Pâtisserie* : Laurent.—*Cercle* : maison Castex.—Établissements

de *bains de mer chauds*, au-dessus du Port-Vieux et à la côte du Moulin : 1 fr. le bain, le linge compris.—*Logements* : A peu près partout et principalement au château (belle vue, beaux jardins, magnifiques appartements, musique). Maison Watré (sur la place). Maisons Vivié, Dacosta, Dalbarade, Affre, Maulis (sur le Port-Vieux); Doyhambehère sur la côte d'Espagne.—*Prix moyen du lit* : de 1 fr. 50 cent. à 2 fr. Il y a habituellement deux lits dans chaque chambre.—*Bains de mer* : 1 fr. avec baigneur, 0 fr. 50 cent. pour la baraque seule.—*Baigneurs* : Albiran, Dalbarade, Larroudé, Simon, la famille Pello.—*Costumes de bain* : maison Vivié.—*Médecin-inspecteur* : M. le docteur Affre. La saison des bains ouvre le 1^{er} juillet et dure jusqu'au 15 octobre.

Il a été fréquemment question d'un chemin de fer qui relierait Biarritz à Bayonne. Des études ont été faites, et le tracé dont l'exécution nous paraît le plus certaine est celui qui, partant de l'entrée des Allées Marines, gagnerait Biarritz par Anglet et la *Chambre d'Amour* en passant devant la résidence impériale. Une compagnie départementale importante paraît avoir sollicité la concession de cette ligne.

CHAPITRE IV

LE PHARE ET L'ADOUR

Le Phare. — Laorens et Saubade. — La *Chambre d'amour*. — Les Repenties. — La barre de l'Adour. — Sortie des navires. — La *Comète*. — Robinson. — L'âne de Saint-Bernard. — Le Cimetière Anglais. — L'embuscade de *Blanc-Pignon*. — La Porte Marine.

La côte du *Cout*, qui fait suite à la côte du Moulin, conduit au pied du cap Saint-Martin. Là, s'ouvre une grotte profonde dans laquelle la mer, qui y pénètre à marée haute, a découpé, comme dans la *Chinaougue*, mille ornements de toutes formes. L'accès en est difficile, et il est bon de réclamer le concours d'un homme du pays ou du gardien du phare. Des pâtres viennent souvent, pendant les chaudes heures de l'été, s'y abriter avec leurs troupeaux.

Au-dessus et presque au bord de ce rocher, qui domine la mer de 20 mètres et qui se dessine sur l'espace comme une console cyclopéenne, s'élève le phare, d'une façon hardie et majestueuse.

Il a 47 mètres d'élévation; sa lanterne, placée à 200 pieds du niveau de la mer, envoie à 16 kilomètres au large, des feux à éclipses à intervalles de minute.

Du sommet de ce monument l'œil embrasse un spectacle admirable. Le phare est au centre d'une

courbe immense dont la base se rattache aux côtes d'Espagne, dont le sommet fuit vers les landes de Gascogne.

De ce côté, au nord, roule, gronde et mugit en amoncelant les sables, la barre qui ferme l'embouchure de l'Adour. Le fleuve, renversant aux heures du reflux cet obstacle sans cesse renouvelé, décrit sur la mer un long sillon jaunâtre qui, longtemps au loin, se maintient au milieu des eaux vertes du golfe.

Plus près, en suivant cette plage sablonneuse, où la mer effile ses franges d'argent, l'œil rencontre les rochers de la *Chambre d'Amour*; dans la plaine, le joli village d'Anglet, dont les charmantes habitations, les métairies, les cottages courent éparpillés sur la plaine de sable entre Bayonne et Biarritz.

Au delà du village, c'est la route, la route d'Espagne, le grand chemin où couraient les maréieuses de Saint-Jean-de-Luz, où se pressent et se poursuivent les véhicules qui portent à Biarritz toute cette population avide d'eau salée.

Biarritz lui-même est là, au sud du phare, à 2 kilomètres. Après Biarritz s'étend une ligne de belles falaises blanches à pic : c'est la côte des Basques.

Plus loin est une coupure dans la falaise : ces toits rouges sont aux pêcheurs de Bidart ; plus loin encore c'est Guetary, et plus loin ce môle blanc, cette digue que le flot mine, ces jetées que dépasse la haute mer, c'est là que Louis XIV épousa Marie-Thérèse d'Autriche, c'est Saint-Jean-de-Luz.

Au delà, dans la brume, ce pli de terrain, ce cours d'eau tranquille qui se jette à la mer sans lutte et sans effort, c'est la Bidassoa, la limite des deux pays.

D'un côté du ruisseau sont des ruines : c'est Hendaye, la sentinelle avancée de France ; de l'autre côté sont d'autres ruines : c'est Fontarabie, la sentinelle avancée d'Espagne.

Au delà, courant vers l'ouest, coupant le golfe à

angle droit, c'est l'Espagne, c'est la côte de Cantabrie, Saint-Sébastien, la brume, le vague, les nuages, l'horizon, l'infini.

Puis, dans tout l'espace que cette vaste courbe enveloppe, le golfe, la mer, la grande mer, l'Atlantique couvert de blanches voiles : le caboteur qui se tient toujours en vue des côtes; le trois-mâts, le brick armés pour Terre-Neuve, et qui mettent le cap droit au large; le lougre et le chasse-marée espagnols, qui courent vers Saint-Sébastien ou Santander; la galiote hambourgeoise ou hollandaise chargée de fromages ou de toiles, qui demande un pilote pour entrer en rivière; la trincadoure basque qui louvoie; la barque de Saint-Jean-de-Luz ou de Guetary, qui file à la voile, traçant un rapide sillage et pêchant le thon à la ligne volante; la chaloupe de Biarritz, qui s'en va à une lieue au large lever ses immenses filets.

Et de l'autre côté du rivage: les riches campagnes du Labourd, et au loin, tout au loin, les montagnes bleues couronnées de neige, les belles vallées qu'habite ce noble peuple basque, dont nous avons rencontré deux beaux enfants en quittant Bayonne, et au moment de suivre le chemin de Biarritz.

C'est ainsi qu'on rencontrait, à une époque dont la légende ne donne pas la date, Laorens et Saubade, deux beaux enfants qui s'aimaient et qui s'étaient promis l'un à l'autre. Laorens était d'Ustaritz, l'ancien chef-lieu de la république labourdine, où se tenait jadis, autour d'un chêne vénéré, l'assemblée des anciens du peuple, le *Bilzaar*. Son père était riche de cette richesse du pays, la plus estimée de toutes, qui consiste en beaux troupeaux, en terres bien cultivées. Saubade était l'enfant de modestes métayers d'Anglet. Dès qu'elle avait eu l'âge de raison, on l'avait envoyée à la ville avec un pauvre cheval et des cacolets, pour accroître, par quelques

bénéfices quotidiens, les faibles ressources du ménage paternel.

Chaque matin, levé avant le jour, Laorens venait d'Ustaritz attendre sa *maïthagarria* (la bien-aimée de son cœur) sur le chemin d'Anglet, et l'accompagnait jusqu'à la ville, pendant que Brillant, le bon cheval, les suivait tranquillement en portant ses cacolets.

Chaque soir, après le travail de la journée dans les champs de son père, le jeune homme, à la suite du souper de la famille, prenait son bâton de néflier et s'élançait vers Anglet à travers champs. Il y a plus de trois lieues d'Ustaritz à Anglet; Laorens, parcourait cette distance à pas précipités, franchissant les haies et les murs de clôture, ne s'arrêtant à aucun obstacle, et chantant pour oublier la distance, quelque romance amoureuse comme celle-ci :

Tchori erresinola,
Hots emak eneki,
Maïtiaren borthala,
Biak algareki;
Guero deklara izok,
Botz eztibateki,
Haren adiskidebat
Badela hireki¹.

Dès qu'il touchait le territoire d'Anglet, Laorens s'arrêtait, respirait longuement et faisait vibrer l'air d'un cri éclatant, le *sinka*, le cri d'amour du Basque, un cri que je ne saurais noter pour vous le faire connaître. A ce signal un autre signal répondait; une lumière paraissait un instant, puis disparaissait, à une métairie de la campagne, et le jeune homme

¹ « Oiseau rossignol, viens avec moi jusqu'à la porte de ma bien-aimée, ensemble, tous deux; puis, fais-lui comprendre, avec une douce voix, qu'avec toi se trouve un de ses amis. »

J'emprunte cette romance souletine à un volume intitulé *Voyage en Navarre* (Paris, 1836).

reprenant sa course avec plus de rapidité, arrivait tout joyeux sous la fenêtre de Saubade.

Combien de nuits se passèrent ainsi pendant lesquelles Laorens, hissé sur quelques pierres, échangea avec sa *maïthagarria* ces longues causeries qui, toujours les mêmes, sont toujours nouvelles! Il repartait avant le jour, en courant comme il était venu, et le matin, au soleil levé, son père le retrouvait aux champs, la main à la charrue, frais et dispos comme s'il n'eût pas quitté l'*echaltea* (le domaine).

Laorens fut bientôt aux yeux de tous le *senargheï*, le mari futur de la belle Basquaise; mais le père de Laorens était riche, celui de Saubade était pauvre; le riche cultivateur signifia à son fils qu'il s'opposerait à un mariage, et le métayer intima à sa fille la défense d'ouvrir sa fenêtre chaque soir. Le jeune homme n'alla plus le matin attendre sa bien-aimée sur le chemin d'Anglet; le soir, il ne fit plus retentir dans les airs le *sinka* amoureux, mais, en attendant qu'il pût fléchir la rigueur paternelle, on le vit, à la chute du jour, errer sur le bord de la mer et vers ces dunes qui s'étendent entre l'embouchure de l'Adour et le phare.

Là s'ouvrait, au milieu d'un groupe isolé de rochers, une grotte que la mer envahissait dans les gros temps. La cacoletière passait près de là; c'était le seul refuge où les deux pauvres enfants pussent se retrouver loin de la surveillance paternelle; Laorens et Saubade y renouvelèrent, avec Dieu seul pour témoin, en présence de l'immensité, au bruit de la vague se brisant à leurs pieds, le serment de mourir en s'aimant.

Cette promesse fut, hélas! bientôt tenue. Un jour, l'orage grondait sur le golfe, l'horizon était sombre, les barques rentraient précipitamment au port comme s'abattent vers leur retraite les colombes effrayées: les goëlands et les mouettes poussaient des cris sinistres

en tournoyant au-dessus des roches ; la mer, soulevant ses montagnes liquides, faisait entendre au loin cette grande voix mystérieuse, précurseur de la tempête.

Les deux amants blottis au fond de la grotte, priaient Dieu de leur être favorable. Le jour baissait, les éclairs sillonnaient le ciel, la pluie tombait à torrents ; les pauvres enfants se croyaient loin du danger. Mais la mer, poussée par le vent du large, montait plus rapidement que de coutume, elle envahissait les sables, elle gagnait les roches, elle pénétrait dans la grotte et roulait les cailloux sur le sol.

Bientôt une lame furieuse s'abattit avec bruit aux pieds des deux amants et les couvrit d'écume. De ce moment la fuite n'était plus possible. Une seconde vague succéda à la première, puis vingt autres, et la grotte fut envahie.

La mer monta ; les pauvres enfants luttèrent un instant ; leurs plaintes, leurs cris ne furent entendus de personne, et le lendemain, lorsqu'on accourut à leur recherche, on les trouva étroitement embrassés, et couchés sur le sol où la mer les avait doucement déposés en se retirant.

— On appela *Chambre d'amour* cette grotte fatale qui fut le but des pèlerinages amoureux de tout ce qui avait un cœur dans le pays, c'est-à-dire de la population entière. Bientôt la spéculation s'en mêla, et derrière la falaise s'élevèrent deux et trois auberges, presque toujours remplies de visiteurs, et que viennent habiter aussi quelques baigneurs chassés de Biarritz par la foule, par la cherté croissante de la vie, ou des curieux attirés par le voisinage de la résidence impériale.

Mais comme avec le temps tout change, la *Chambre d'amour* n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était alors ; la mer s'en est retirée, et les sables l'ont envahie et comblée à demi. On n'y pénètre plus qu'en se cour-

bant ; la voûte, qui peut avoir à l'entrée une hauteur de 5 à 6 mètres, diminuant graduellement jusqu'au fond, est habitée par une multitude de cloportes marins, et sillonnée de dates et de noms qui semblent vouloir apprendre à la postérité qu'après Saubade et Laorens bien des imprudents sont venus braver la fureur des flots.

Le promeneur peut aller de la *Chambre d'amour* au Boucau et à l'embouchure de l'Adour, où l'attend le spectacle de la sortie des navires bayonnais. En chemin il peut visiter un établissement de repenties, fondé par M. l'abbé Cestac, sous la règle de saint Bernard, et dans lequel s'opèrent des prodiges d'agriculture pratique. Les plus beaux légumes, les plus beaux arbres, les plus beaux fruits y viennent, comme à plaisir, dans les sables.

C'est au Boucau que les bâtiments en partance viennent attendre qu'il plaise au vent de leur être favorable, et à la barre de leur livrer passage.

C'est là que commencent les jetées qui conduisent le fleuve à la mer.

Ce sont de magnifiques travaux auxquels ont été employés les plus habiles ingénieurs de France, Louis de Foix, en 1579, MM. de Ferry et Vauban un siècle après ; M. de Touros, en 1731 ; M. de Prony, sous l'empire ; mais quoi qu'on ait fait jusqu'à présent, on n'est pas parvenu, et peut-être ne parviendra-ton jamais, à maîtriser cette barre redoutable que forment, à l'embouchure, les montagnes de sable amoncelées par l'Océan. L'Adour n'y peut rien. Est-il un jour grossi par les pluies ou par les neiges, poussé par le vent de terre, et par conséquent plus violent et plus rapide, il déplace sans doute une partie des masses qui obstruent son passage ; mais la mer les ramènera quelques heures après. Quand vient le flux, quand souffle le vent du large, les flots déferlent sur la barre avec une

fureur inouïe, avec un bruit égal au tonnerre; ce n'est plus le fleuve, ce n'est plus la mer, c'est une masse écumante de sable liquide, une boue de galets en ébullition qu'une tempête sous-marine semble pousser à la surface et soulève à une hauteur considérable.

Alors nulle force humaine ne pourrait renverser cet obstacle, et le malheureux navire qu'un pilote imprudent voudrait amener en rivière serait désesparé, brisé, roulé et souvent englouti, sans qu'il en restât de traces.

Rarement, trop rarement, quand le temps a été calme pendant plusieurs jours, quand la marée s'est faite sans violence et sans colère, le fleuve a pu, comme par surprise, détacher et entraîner quelques mètres de l'obstacle, et pratiquer un passage où ses eaux s'écoulaient sans résistance. Alors tout le monde est averti, toutes les vigies font des signaux, tous les navires, qui souvent attendaient depuis plus d'un mois l'heure favorable, font le branle-bas de départ, lèvent l'ancre et se groupent en ordre auprès de la barre. En même temps la ville est en émoi, la population sourit et prend ses habits de fête, tous les moyens de transport sont mis en réquisition, les canots, les tilloles, les couralins, les gabarres. Les jetées sont couvertes de curieux.

Un canot part du Boucau, conduit par huit rameurs en chemise rouge; il glisse avec rapidité sur le fleuve et s'arrête sur la barre même. Ce canot porte, assis au gouvernail, un homme vêtu d'un uniforme; c'est le chef du pilotage. Il s'assure de la position de la passe, en mesure la profondeur, s'ancre à l'une des extrémités, et arbore un pavillon rouge.

Ce pavillon est un signal de sortie pour les bâtiments du tonnage le plus faible, car la marée ne monte que depuis quelques instants et n'a pas encore atteint son point le plus élevé. Au signal, le remor-

queur, dont la force est de 120 chevaux, s'avance conduisant à la file deux ou trois navires. A la suite, et sur sa trace, s'élancent d'autres bâtiments, les uns guidés par les lamaneurs du Boucau, les autres se hasardant seuls, à la grâce de Dieu!

Le premier s'ébranle, le flot le soulève, il tangué et salue les spectateurs. Le pilote gouverne à passer sur le canot major, qui disparaît par moments au milieu des vagues et dont on n'aperçoit que le pavillon.

Le navire avance, il est à une encâblure de la passe, il s'élève, plonge, s'arrête un instant, semble hésiter; puis s'élanche et passe au delà. La barre est franchie, les remorqueurs quittent le navire, il livre ses voiles au vent et gagne le large aux acclamations de la foule et des équipages.

Un second le suit, puis un troisième, puis d'autres encore; et cependant la marée monte, le passage est praticable pour tous, le vent s'élève et la remorque est inutile. Alors le canot major arbore un second pavillon: tous les navires s'ébranlent; grands et petits, galiotes, goëlettes et chasse-marée, tous s'acheminent et passent à leur tour. Quelques-uns se présentent de travers, et la foule pousse des cris d'effroi; d'autres, pesamment chargés, talonnent sur le fond; mais la mer est bonne, le flot les entraîne, tous sont dehors.

En ce moment le golfe est couvert de voiles. Quelques navires entrent, et tous ceux qui sont sortis s'éparpillent dans l'espace et dans toutes les directions.

Puis, au bout de quelques instants, la foule se dissipe, la mer redescend, la barre se remet à gronder, la passe se referme, et à peine reste-t-il à l'horizon quelques points noirs qui vont se perdant dans la brume, puis qui disparaissent.

Une fois, il y a quarante-cinq ans, un autre

homme que le chef du pilotage vint dans le canot des lamaneurs sonder la profondeur de la passe. La mer était houleuse, la barre grondait et les lamaneurs tremblaient. Mais il semblait qu'il y eût dans cet homme quelque chose qui imposât aux éléments, comme il imposait aux peuples, et les flots s'abaissèrent devant lui. Une frégate, la *Comète*, de 48 canons, était au large, et malgré l'avis des pilotes et des officiers de marine, cet homme voulait qu'elle entrât. Il sonda, trouva quinze pieds et demi de passe, et se fit ramener au rivage où la foule l'attendait.

—Elle passera, dit-il en débarquant, qu'on lui fasse le signal.

Un pilote sortit, alla rejoindre la frégate et la dirigea sur la barre, toutes voiles dehors. Au passage elle donna un coup de talon terrible, une partie de l'équipage fut renversée, mais grâce à la vitesse acquise, la frégate passa.

—Eh bien ! messieurs, s'écria Napoléon en se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, que vous avais-je dit ?

La *Comète* était entrée par flatterie, et parce qu'il ne fallait pas qu'un souverain eût tort; mais, pour la sortie, il lui arriva comme à la belette de la fable; et elle fut démolie à Bayonne sous la Restauration.

La foule qui rentre à Bayonne, en suivant les jetées, rencontre avant d'arriver au Boucau, le lazaret, dont les gardiens, toujours seuls, font une éternelle quarantaine. Plus loin, il contourne le pied de la dune de Blanc-Pignon et rencontre la retraite où vécut Robinson, un rapin misanthrope qui s'était construit, sur le terrain vague, au fond de la baie, d'abord une hutte, puis une cabane, puis une maisonnette où il brossait d'étranges peintures qu'il mettait en loterie à Bayonne. Pauvre homme qu'on trouva un jour assassiné dans sa demeure.

En face, est le Boucau, et l'œil découvre, en arrière des habitations, au sommet d'un petit monticule de sable, un mat élevé, garni d'échelons jusqu'au sommet, et sur lequel grimpent les guetteurs, pour étudier l'état de la barre et observer les signaux des navires louvoyant au large.

Plus bas, et tout à côté de l'arsenal de la marine, il reste à peine aujourd'hui la trace d'un vieux bâtiment ruiné qui, jadis, était un couvent placé, comme les repenties de la *Chambre d'amour*, sous la règle de saint Bernard. Il y a vingt ans, ce n'était plus qu'une mesure sans habitants. Sans habitants, je me trompe. Dans un coin du couvent, transformé en écurie, logeait, aux frais de la charité publique, un âne, fétiche vénéré des femmes du pays. Cet âne était venu je ne sais d'où; les faits qui avaient fondé sa réputation, je les ignore; toujours est-il que les jeunes femmes frappées de stérilité allaient, plusieurs fois l'an, l'invoquer processionnellement et l'embrasser sur le nez. Le temps vint où le terrain des Bernardines fut vendu, où le vieux couvent fut démoli, et où l'âne se trouva sans pagode. On le poussa dehors; *inde iræ*. Les habitantes de Saint-Esprit, de Saint-Étienne, de Tarnos, du Boucau s'en émurent; l'affaire menaça de prendre des proportions colossales; c'est alors qu'intervint M. de Ch...., capitaine du port et directeur de l'arsenal. L'homme indulgent savait qu'on ne doit pas brusquer les superstitions, et qu'au temps seul appartient le soin de les détruire.

Le saint âne fut recueilli sous un hangar dépendant de l'arsenal, où la municipalité de Saint-Esprit pourvut, nous croyons, à son entretien.

Or, qu'arriva-t-il? L'âne de l'arsenal n'était plus l'âne du saint Bernard; première cause de refroidissement. Ses œuvres furent examinées de plus près, et le bruit courut que trois femmes de Tarnos, les

premières qui l'avaient visité depuis son déplacement, n'avaient pas, après six mois, la moindre apparence de succès. L'empressement diminua; l'âne abandonné devint malade, puis mourut; et force fut à ses clientes de se vouer à d'autres fétiches. M. de Ch.... avait bien prévu.

Après qu'il a cherché la place où habita l'âne de saint Bernard, le promeneur pénètre sous les beaux ombrages des Allées marines. Le long du quai, l'Adour, ou plutôt la Nive, coule doucement, et les poissons, qui d'instant en instant s'élancent à la surface, font jaillir, quand est venu le soir, des gerbes d'eau phosphorescente. En face, de l'autre côté du fleuve, s'élèvent les masses imposantes de la citadelle, dont les glacis s'étendent jusqu'au milieu de riants vallons garnis de verdure. Dans l'ombre de l'un d'eux s'élève un modeste monument, souvenir de l'invasion de 1814, et qu'on nomme le *Cimetière anglais*. Il mérite un pèlerinage, et si loin qu'il soit de notre chemin, nous pouvons, d'un élan, traverser l'Adour, franchir la voie de fer, gravir les rampes de la citadelle, et chercher, à travers genêts et fougères, ce modeste champ de repos.

Il y a bientôt quarante ans, vivait, au milieu de l'active colonie du Boucau, une jeune fille qu'on appelait Marianotte ou « petite Marianne, » par un de ces diminutifs gracieux familiers à l'idiome gascon. Dès sa naissance, Marianotte avait été frappée de la main de Dieu, qui l'avait privée des facultés de l'intelligence, et comme si cette affliction n'eût pas été suffisante, l'enfant avait perdu de bonne heure sa mère, enlevée par une épidémie, et son père naufragé sur l'Océan. Tout le monde aimait Marianotte au Boucau, et tout le monde s'était partagé le soin de son existence. Elle était aimante et dévouée, elle recherchait les malades, et s'installait les mains jointes à leur chevet. Elle ne savait faire autre chose,

la simple fille; mais en cédant au penchant de sa nature, elle prouvait une fois de plus que le don de la femme ici-bas est l'amour et la charité. Elle n'était pas utile, mais elle apportait la bénédiction d'en haut. Fille de matelot, la rivière était son élément, et on la voyait souvent sur la rade, seule dans un canot, qu'elle dirigeait avec adresse. Elle portait chaque jour, comme l'avait fait sa mère, des provisions fraîches et de l'eau-de-vie aux équipages des navires en partance. Marianotte était jolie, mais jamais elle n'avait été exposée à une inconvenance; les marins respectaient en elle la main de Dieu, et c'était sans doute pour la mieux protéger, que la Providence lui avait donné ces instincts saints et nobles qui la faisaient aimer de tous.

En avril 1814, lord Wellington assiégeait Bayonne et occupait le Boucau. Le village avait été abandonné par ses habitants, sauf quelques familles de pilotes retenues par l'ennemi et avec lesquelles Marianotte était restée. Elle vivait au milieu de cette population nouvelle avec le même abandon qu'au milieu des amis de son enfance. Savait-elle d'ailleurs, la pauvre fille, quelle était cette différence entre Anglais et Français?

D'abord elle faillit être maltraitée par ces soldats installés en maîtres sur notre sol; mais les grossièretés dites dans une langue étrangère s'émuoussaient contre ce faible entendement, si inhabile déjà de sa langue native. Puis la simplicité de son esprit imposa aux passions mauvaises, et les plus sages prirent l'idiote sous leur protection.

L'armée se composait d'Espagnols, de Portugais et d'Anglais. Marianotte eut bientôt une préférence pour les derniers, par la seule raison, d'abord, que tout ce qui a de l'éclat séduit les natures débiles; et on la vit, son tonnelet en sautoir, circuler librement au milieu des baraquements des habits rouges.

On s'aperçut bientôt de cette préférence dans la petite colonie du Boucau, et les bonnes femmes s'en occupèrent. Elle avait d'ailleurs une autre cause que celle que nous venons de dire, cause bien simple, mais qui devait agir sur l'esprit de Marianotte et décider du reste de sa vie.

Dès les premiers jours de l'occupation, l'idiote s'était trouvée exposée, d'une manière critique, au mauvais accueil des soldats alliés. Un groupe, où se confondaient des uniformes de toutes nuances, s'était emparé d'elle; les uns lui avaient enlevé son tonnelet et s'en partageaient à la ronde le contenu; les autres assaillaient la jeune fille de hideuses plaisanteries dans toutes les langues, et les accompagnaient de gestes peu rassurants. Marianotte, ignorante du danger, mais effrayée de ces manifestations brutales, cherchait à sortir du cercle qui se resserrait autour d'elle, et faisait entendre quelques cris anxieux que couvraient les éclats de la grosse joie de ses persécuteurs.

Tout à coup une voix domina le tumulte, le cercle s'ouvrit, et les soldats, silencieux et la tête basse, se retirèrent, laissant Marianotte surprise de sa subite délivrance. Un officier anglais, portant l'habit des régiments de la garde¹, avait interposé son autorité, fait remettre à l'idiote son tonnelet vide, largement payé le tort qu'elle avait souffert, et l'avait prise hautement sous sa protection.

Marianotte n'avait plus oublié ce service, dont elle ne comprenait pas cependant toute l'importance. Son protecteur s'occupait d'elle avec bonté chaque fois qu'il la rencontrait au quartier anglais, et la pauvre enfant n'avait de souvenirs que pour ce bel uniforme qui l'avait vivement frappée.

—Marianotte est amoureuse, disaient les bonnes

¹ Coldstream-guards.

femmes, tant mieux ! c'est par là que l'esprit vient aux filles.

— Tant pis ! disaient d'autres, il n'y a rien de bon à aimer un Anglais ; cela lui portera malheur.

Simple fille ! son affection pour l'officier des gardes se borna d'abord à une contemplation muette, lorsque le hasard la rapprochait de lui. Bientôt elle éprouva à chaque instant du jour le besoin de le rencontrer, de l'admirer, et elle se mettait à le chercher dans tout le village, à le suivre partout comme un chien fidèle.

Quand le deuxième régiment des gardes sortait pour une manœuvre ou pour une reconnaissance, Marianotte le suivait de loin ; quand il avait quelque engagement avec les troupes françaises, la pauvre fille était dans des transes cruelles, elle courait jusqu'à ce qu'elle aperçût son protecteur, et s'il lui eût été permis, elle eût cherché à lui faire un bouclier de son corps. Il reçut un jour une légère blessure ; Marianotte ne quitta pas le seuil de sa chambre, et pleura tant qu'il y fut retenu.

Un matin, il y eut une prise d'armes générale. Des ordres donnés sans bruit avant le jour et portés dans tous les postes, mirent sur pied en un clin d'œil la division alliée ; on marcha vers la citadelle qu'on espérait surprendre. De ce côté la vigilance n'était pas en défaut, le mouvement des troupes anglaises avait été entendu, et elles s'ébranlaient à peine, que les ponts s'abaissaient et nos colonnes s'élançaient au pas de charge.

Sujet bien grave dans la touchante histoire de l'idiote du Boucau !

L'engagement devint sérieux, le canon tonna, et quelques corps de l'armée ennemie furent vivement débusqués.

Au pied de la citadelle, et sous l'enfilade de ses canons ; s'ouvre un vallon planté de fougères ; de

genêts épineux, de cerisiers, qui débouche vers le Boucau par une étroite issue. Là furent refoulés trois régiments anglais, et parmi eux le deuxième de la garde. Sur cette masse d'hommes en désordre, pressés dans un espace restreint, les batteries de la citadelle ouvrirent un feu terrible, les boulets tombèrent sans relâche au milieu des bataillons, ricochant sur le sol, sur les revers du plateau, coupant et renversant les arbres au milieu des débris humains.

Un groupe d'officiers s'était placé au pied d'un cerisier, et là, appuyés sur leurs cannes, l'épée dans le fourreau, ils recevaient, avec un calme stoïque, les coups qui les décimaient. Parmi eux était le protecteur de Marianotte.

L'idiote avait suivi les troupes selon sa coutume, et on l'avait vue, courant à travers la fusillade, toujours à quelques pas de l'officier, et partout respectée par les balles. Mais séparée de lui dans la déroute, et retenue par les Français, elle était maintenant au milieu d'un groupe de prisonniers sur un plateau qui domine le vallon. De là elle assiste à ce spectacle affreux, de là elle cherche ses habits préférés, de là elle découvre les officiers du régiment des gardes, elle les voit succomber l'un après l'autre. Un seul est encore debout, elle le reconnaît, et sous les derniers boulets qui partent de la citadelle, il tombe et roule au milieu des mourants. A ce moment terrible, Marianotte pousse un grand cri, et tombe elle-même comme frappée par le même coup.

Des parents que la pauvre fille avait à Saint-Étienne, village situé derrière la citadelle, vinrent la réclamer et la transportèrent chez eux. Pendant deux jours, Marianotte fut dans un état voisin de la mort; mais dès qu'elle fut revenue à elle, le troisième, elle s'échappa et courut vers la citadelle.

Dix officiers des régiments de la garde avaient été ensevelis dans le vallon, au pied de l'arbre qui avait

vu leur mort. Dix tombes se comptaient côte à côte; Marianotte, muette et abattue, se prosterna sur chacune d'elles comme si elle eût voulu lui demander son secret, puis elle marcha vers le cerisier sous lequel avaient été rassemblés des débris d'armes et des vêtements recueillis çà et là.

Parmi ces débris était une poignée d'épée, Marianotte s'en empara précipitamment; elle savait qui en avait été le maître, et souriant à ce triste trophée, elle s'assit au pied de l'arbre et demeura immobile tout le reste du jour. Lorsque le soir fut venu, elle reprit lentement le chemin de Saint-Etienne, tenant entre ses mains la poignée d'épée; et le lendemain, dès la pointe du jour, elle revint s'agenouiller sur chacune des tombes, et reprit sa place de la veille.

Ainsi fit la triste Marianotte tant que dura le blocus. Un seul jour seulement elle alla au Boucau, toujours muette et morne, paraissant demander aux murs, aux arbres, au sol quelque souvenir de son ami; puis elle revint au pied du cerisier, qui fut désormais son poste quotidien.

Lorsque parvint la nouvelle de l'abdication de Fontainebleau, un armistice fut conclu, le blocus fut levé, les prisonniers échangés; et dans les premiers jours du mois de mai les troupes alliées quittèrent le pays et s'embarquèrent. Le Boucau, que la présence du quartier général avait transformé en une ville élégante et riche, redevint l'humble village des lamaneurs, et bientôt il ne resta plus de traces de l'occupation ennemie, si ce n'est, dans le vallon de Montégut, des tertres surmontés de croix de bois et protégés par quelques plantations.

Marianotte s'en était constituée la gardienne, et pendant seize années il ne se passa pas un jour, quel que fût le temps, sans que la pauvre idiote vînt avant le lever du soleil, avec son tronçon d'épée, s'asseoir, jusqu'à la nuit close, au pied du cerisier.

Ses parents essayèrent maintes fois de la détourner de ce rôle pénible, les prières furent inutiles. On tenta de la retenir, de la séquestrer; mais la violence n'eut aucun succès, elle se serait laissée mourir de faim si on eût prolongé l'épreuve.

— Je le garde, dit-elle un jour, il dort, et si je le laissais seul, les autres le réveilleraient.

On voulut lui faire comprendre que « son ami » pouvait ne pas être parmi ceux qu'elle gardait.

— Si fait, répondit-elle, je l'ai vu se coucher là; il m'a donné son épée, et j'attends qu'il s'éveille pour la lui rendre.

En 1830, un ancien capitaine du régiment des gardes, M. Harvey, fut envoyé à Bayonne comme consul. Par ses soins, une souscription s'ouvrit en Angleterre, et le montant en fut consacré à l'achat du terrain où reposaient les dix officiers frappés le 14 avril 1814. Un mur entourra ce terrain, quelques arbres y furent plantés, et on y érigea un monument commémoratif. Tout cela ne se fit pas sans une vive résistance de la part de Marianotte; elle poussa de grands cris, elle pleura, elle joignit les mains. Cet arbre, ces tombes étaient bien à elle, elle les avait acquis par seize années d'assiduité et de souffrance. Pauvre fille! qui s'en inquiétait? elle assista à tous les travaux, elle occupa le pied du cerisier et garda ses tombes, jusqu'à ce que la clôture fût terminée.

Du moment où elle se vit expulsée, Marianotte, douloureusement atteinte par le seul point où elle fût sensible, perdit toute énergie et tomba malade. Rien ne l'arrêta cependant, et quoique s'affaiblissant davantage, elle continua de se traîner jusqu'à la porte du champ de repos, près de laquelle elle se blottissait dans l'attitude la plus navrante. Elle attendait que la porte s'ouvrît, et lorsque venait un visiteur, elle se glissait doucement jusqu'aux tertres.

Ce fut ainsi qu'un jour elle vit placer sur le monu-

ment une table de pierre qui rappelait les noms des dix officiers et l'époque de leur mort. Cette pierre devint l'autel où Marianotte courait s'agenouiller. Ces inscriptions, bien qu'elle ne sût pas les lire, donnaient une forme à sa douleur; il semblait qu'elle retrouvât quelque chose de son ami en pensant que son nom était devant elle. Et cependant nous devons dire qu'elle avait été sans objet, cette douleur de vingt années; qu'elle avait été sans but, cette longue et touchante fidélité, car parmi les dix noms de la table de pierre n'était pas celui de sir William Stanley, l'officier aux gardes ¹.

Or voici comment se termina cette triste histoire.

Un 14 avril, Marianotte, plus affaiblie que de coutume, mais qui savait par instinct que ce jour était l'anniversaire d'une matinée néfaste, était agenouillée devant la porte et pleurait. Vers midi, un groupe d'étrangers conduits par M. Harwey, le consul, vint visiter le monument. Dans ce groupe se trouvaient plusieurs dames vêtues de deuil, et au milieu d'elles marchait un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille élevée, d'une tenue grave et digne. Il paraissait décrire à ses compagnes le site qui se déroulait autour d'elles, et leur raconter les événements auxquels, sans doute, il avait assisté vingt ans auparavant.

Au bruit que firent les visiteurs, Marianotte se rangea pour leur livrer passage, et continua à pleurer. L'étranger, dont le visage portait l'expression d'une bienveillance extrême, s'approcha d'elle, tira une pièce d'argent, et la lui tendit.

Marianotte tenait entre ses mains son tronçon

¹ Nous avons recueilli ces noms : G. Callier, H. Sullivan, lieutenants-colonels du 2^e régiment des *Coldstream-guards*. — W. G. Grofton et W. Burroughs, capitaines. — F. Vachell et W. Pitt, enseignes. — W. Vane, enseigne au 1^{er} régiment. — C. L. White et J.-B. Schiffner capitaines, et H. Halbourne, lieutenant au 3^e régiment.

d'épée, usé et bruni par un contact quotidien. Cette arme frappa la vue de l'étranger, et réveilla chez lui des souvenirs éteints. Il s'approcha d'avantage, se pencha vers l'idiote, et, sous ces larmes, sous ces traits flétris, sous cette beauté anéantie, il la reconnut.

— Marianotte ! lui dit-il, pauvre Marianotte !

A ces mots, à cette voix, elle dressa la tête, se leva en chancelant et regarda. Sa figure s'illumina d'un sourire.

— Pauvre Marianotte ! répondit-elle.

Puis elle poussa un grand cri ; elle avait reconnu sir William.

Elle fit un pas vers lui, tendit les bras ; elle essaya de parler, un sanglot étouffa sa voix. L'émotion était trop forte, la pauvre femme s'affaissa sur elle-même, et tomba la face contre terre, tuée par la surprise et par le bonheur.

Ce petit espace clos de murs, qu'on nomme le *cimetière anglais*, occupe d'une manière toute pittoresque un coin du joli vallon de Montégut ; des groupes d'arbres l'entourent et le cachent à moitié, et quelques peupliers, qui s'élancent de sa triste enceinte, guident au loin le visiteur. Quoique bien près de la ville, le vallon est désert, aucun bruit ne trouble le sommeil de ces braves que la mort a voués, loin de leur patrie, à un éternel exil.

Ce site est voué au repos. Non loin de là, en effet, on rencontre le cimetière des israélites ; mais ceux-là dorment dans la plus douce quiétude, la terre qui les renferme est à eux, bien à eux. Ils n'étaient pas venus en conquérants, ils n'ont employé ni la force, ni le feu, ni la guerre. Entrés humblement en fugitifs, pauvres et persécutés, ils ont conquis, à l'aide du temps, par leurs labeurs, par leur industrie, par leur adresse, par leur persistance, une large place au soleil, dans l'une des plus riantes contrées de la terre de France.

Ils sont riches et puissants, ceux qui reposent ici ;

mais cependant le bruit qui se fait autour de leurs tombes ne vaut pas, pour le cœur, une seule de ces larmes que versait là-bas la pauvre Marianotte.

On retrouve au sommet des vallons qui entourent le cimetière anglais, ce magnifique spectacle que j'ai décrit au début de ce livre. La vue s'étend jusqu'à la mer, jusqu'à la chaîne des Pyrénées; elle découvre au loin les deux pitons de la Rhune et se repose, vers des plans plus voisins, sur les dunes plantées de pins de Blanc-Pignon.

Nous avons passé là tout à l'heure, en quittant les jetées de l'Adour, et nous n'avons pas raconté comment un audacieux coup de main avait failli ravir, en 1814, à l'armée anglaise, le plus illustre de ses généraux.

Cela se passa trois mois avant la surprise dirigée du Boucau contre la citadelle, et qui vint échouer sous le canon des remparts, dans le vallon de Montégut.

L'armée ennemie, qui avait envahi le territoire français après la triste déroute de Vittoria, n'occupait encore que la rive gauche de l'Adour, les campagnes d'Anglet et de Biarritz; Soult gardait la rive droite.

Le duc de Wellington avait établi son quartier général dans une charmante habitation construite sur l'un de ces monticules boisés qui dominant Anglet, et d'où l'œil pouvait surveiller à la fois Bayonne, la mer, et la grande route de l'Espagne. Cette habitation se nommait Salha, et était à une petite distance de l'Adour et de la baie de Blanc-Pignon.

Au milieu de cette baie étaient mouillés, pour la défense du fleuve, un petit navire stationnaire armé en guerre, qui avait nom *la Mouche*, et plusieurs chaloupes canonnières. Cette flottille était sous les ordres de M. Bourgeois, lieutenant de vaisseau, homme d'action, déjà signalé par d'éminents services, et qui, il y a quelques années encore, exerçait les fonctions périlleuses de chef du pilotage de la barre de l'Adour.

M. Bourgeois avait des parents, des amis dans la commune d'Anglet; c'est-à-dire, en termes militaires, des intelligences au milieu du camp ennemi. Il fut averti un jour que le général Wellington projetait de faire, à peu près seul, une reconnaissance vers les bords de l'Adour, afin d'examiner les positions de la rive droite. Les détails qui accompagnaient cet avis étaient de nature à ne laisser aucun doute au commandant de *la Mouche*. L'heure était indiquée, le point du rivage, le nombre des officiers qui devaient accompagner milord duc.

M. Bourgeois conçut tout aussitôt la pensée d'un coup de main.

Des bois de pins plantés sur les dunes de sable qui bordent la rive gauche de l'Adour forment, entre le fleuve et la campagne d'Anglet, un long rideau à l'abri duquel il était en effet possible de cacher quelques hommes et d'enlever le duc et ses officiers, sans qu'on s'en aperçût au delà.

Le commandant du stationnaire ne pouvait toutefois prendre sur lui d'ordonner une expédition qui pouvait avoir de graves conséquences; il écrivit donc à son supérieur, le chef maritime de Bayonne, lui fit connaître l'avis qu'il avait reçu, et lui proposa son coup de main.

Un matelot fut envoyé dans le canot de *la Mouche*, avec ordre d'attendre une réponse.

Cela se passait le 22 janvier au matin; M. Bourgeois choisit à l'avance parmi son équipage douze hommes déterminés, les arma jusqu'aux dents, fit préparer la chaloupe, et attendit impatiemment l'ordre qu'il sollicitait.

Son messenger revint sans réponse. Le chef maritime faisait dire au commandant de *la Mouche* que sa proposition serait examinée.

La proposition avait été jugée grave; le chef maritime n'avait pas osé répondre de lui-même à

M. Bourgeois, et en avait référé, selon qu'il était de son devoir, au gouverneur de la ville. Celui-ci jugea sans doute la question délicate, et probablement il regarda autour de lui pour savoir si, comme le chef maritime, il ne reporterait pas à quelqu'un la responsabilité d'un parti à prendre.

Il y avait à cette époque à Bayonne, ou sous les murs de Bayonne, douze officiers généraux.

On tint conseil, sans doute. On se demanda :

—Prendrons-nous milord duc de Wellington?

—Ne prendrons-nous pas milord duc de Wellington?

On se dit, peut-être, que la France était trop riche en gloire pour venger par un guet-apens quelques échecs subis en Espagne, voire même la cruelle déroute de Vittoria?

On trouva peut-être encore un peu trop corsaire le moyen expéditif de M. Bourgeois?

On consulta probablement le ministre de la guerre, l'empereur; on fit jouer le télégraphe.

En un mot, on délibéra quarante-huit heures sur la proposition de M. Bourgeois, depuis le 22 à midi, jusqu'au 24 au matin; c'était laisser au temps le soin de l'affaire et donner à lord Wellington le loisir de pousser sa reconnaissance.

En effet, M. Bourgeois avait vu sonner l'heure irréparable. Ses guetteurs avaient épié, le 22, dans l'après-midi, sur le revers sud de la dune de Blanc-Pignon, hors la vue des postes français, six officiers anglais qui avaient lentement examiné le bas de la rivière, et s'étaient retirés sans être inquiétés un instant.

M. Bourgeois n'avait pas dormi depuis deux nuits, n'avait pris ni repos ni nourriture depuis deux jours, lorsque lui arriva la réponse textuelle que voici :

« Monsieur, j'ai communiqué votre lettre à M. le

« gouverneur; il m'a répondu qu'il n'y avait pas lieu
« à faire une expédition sur l'autre rive de l'Adour;
« mais que si l'ennemi se présente sur la rive, à por-
« tée de votre canon, vous devez tirer dessus. »

C'était catégorique : ne cherchez pas à faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait; mais si le gibier vient de lui-même au trébuchet et que vous n'avez qu'à tirer la ficelle, tirez!

Je ne dirai pas si le brave commandant de *la Mouche* donna au diable le chef maritime, le gouverneur, M. le....., M. le.....; ceci n'est pas de l'histoire. Seulement, et heureusement pour le repos de son esprit, à la même heure lui arriva d'Anglet l'avis qu'une nouvelle reconnaissance serait faite dans la journée, à la dune du Blanc-Pignon, par le général anglais, accompagné du même nombre d'officiers.

Cette fois, M. Bourgeois résolut de jouer la partie et de ne consulter personne. Il écrivit au chef maritime, afin de colorer son absence, qu'il se rendait sur la barre pour faire des sondages, et qu'il armait ses matelots à cause du voisinage de l'ennemi. Cette lettre arriverait après l'expédition faite; c'était tout ce qu'il fallait à M. Bourgeois.

Les douze hommes s'embarquent dans la chaloupe; ils prennent ostensiblement le milieu de la rivière, comme gens qui n'ont rien de mieux à faire que de suivre le courant; mais une fois cachée aux regards indiscrets par les dunes et par les sinuosités du fleuve, la chaloupe fait un crochet, pousse droit au rivage et aborde.

Nos hommes se glissent au milieu du bois de pins, effaçant à mesure les traces de leurs pas, et vont s'embusquer, au pied de Blanc-Pignon, à droite et à gauche de l'unique sentier que peut suivre l'état-major anglais.

Cela fait, M. Bourgeois gagne le sommet de la

dune, et se poste avec un guetteur dans la vigie qui occupe le sommet.

Là, on regarde et on attend.

Lord Wellington passait en ce moment, sur le plateau de Salha, la revue d'une de ses divisions.

M. Bourgeois se donne à loisir le spectacle des manœuvres anglaises, puis promène sa longue-vue sur le pays. Alors, chose étrange, il aperçoit sur la galerie de la cathédrale de Bayonne quatre hommes qui observent, soit les Anglais, soit lui-même. Ces quatre hommes sont le gouverneur, le chef maritime, un capitaine de frégate et un guetteur. Il y a là matière à réflexion : M. Bourgeois, bien caché, ne perd pas de vue les observateurs.

Enfin, après le défilé de ses régiments, lord Wellington descend de Salha suivi de six officiers à cheval, et prend le chemin de la dune.

La partie va s'engager ; M. Bourgeois envoie une pierre à ses hommes en guise d'avertissement, et redouble d'attention.

Wellington arrive à cinq cents pas de l'embuscade. Tout aussitôt il se fait un signal sur la galerie de la cathédrale, et au même instant débouche, bride abattue, des avant-postes français, un cavalier qui vient se poster au pied de la dune.

Ce mouvement éveille la prudence des Anglais ; ils s'arrêtent et délibèrent. Les guetteurs de la cathédrale disparaissent. M. Bourgeois *s'affale* en bas de la dune, rassemble ses hommes ; mais déjà Wellington avait tourné bride et reprenait le chemin de Salha.

Je narre et ne commente pas ; mais que ceci seulement soit bien pesé : Wellington pris, que devenait la bataille de Toulouse?...

Revenons aux Allées marines, par le chemin que nous avons suivi tout à l'heure. Le promeneur s'engage sous la porte casematée qui précède la place

d'armes de Bayonne. Non loin de là est l'omnibus qui retourne à Biarritz.

On visite le phare en s'adressant aux gardiens. A LA CHAMBRE D'AMOUR : *Hôtels*, Bourdeille et Mimiague.—AU BOUCAU : *Restaurateurs*, Gras et Lacouture. Une visite au Boucau et une promenade à la barre sont dans les coutumes des étrangers ; mais il n'est pas toujours prudent d'arriver à l'improviste chez M^{me} Gras ou chez Lacouture, qui sont peu approvisionnés lorsqu'il n'y a pas de navires au mouillage. Il est sage de prévenir. On prend d'ordinaire un *couralin* au quai de la place Grammont ou sur le quai de la Nive, à Bayonne, pour se rendre au Boucau à marée descendante. On revient avec la marée montante. Le *couralin*, particulièrement destiné aux promenades en rivière, est propre, garni de bancs autour de l'arrière et abrité d'une tente d'ordinaire assez coquette. Le prix se débat selon la durée et l'étendue de la promenade et varie de 4 à 6 fr. Prenez deux bateliers, et demandez de préférence Antoine Moracin dit *Antiane*, un brave sauveteur qui a été décoré de la Légion d'honneur, en 1854, ou encore Titeri, Poylo, Mignine ou Fanfan.

CHAPITRE V

SAINT-JEAN DE LUZ.—BÉHOBIÉ.

La baleine, la morue et l'anchois.—Le progrès social par le bain de mer.— Le mariage de Louis XIV. — *Égyptocouac*. — Socoa. — Les heures d'Urugne.—Urtubi.—Le pont de la Bidassoa.— Hendaye.— Fontarabie.—Feu l'île des Faisans.

Une route charmante bordée de jolies habitations tapissées de treilles, conduit de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz. Un joli chemin, partant du haut Biarritz, et ombragé de haies vives, relie la ville des bains à cette route, aux approches de Bidart. Ici, la route se rapproche de la mer et court assez près de la falaise, d'où le voyageur domine, au loin, l'espace. Bientôt vient Guetary avec ses toits rouges et ses maisons propres, où habitent, pendant la belle saison, quelques baigneurs qui fuient le tumulte croissant, les toilettes outrées et la cherté de Biarritz. Bientôt, paraît Saint-Jean-de-Luz qui ajoute aux toits très-rouges de Guetary, des volets rouges, des portes rouges, des colombages et des poutres rouges qui donnent à la ville, selon la remarque de Théophile Gautier, une physionomie sanguinaire et barbare. On dirait la villa d'une compagnie de bouchers retirés.

Saint-Jean-de-Luz était autrefois la ville aux corsaires, aux hardis pêcheurs de baleines. Les premiers, dans nos guerres contre l'Espagne, attaquaient et pillaient les riches galions des Indes, enrichissant leurs familles et leur ville. L'exemple des autres a donné à toute cette population de marins l'habitude des longs voyages. A défaut de la baleine, pour laquelle il ne se fait plus d'armements dans le pays, les Basques de Saint-Jean-de-Luz s'enrôlent au printemps, à Bayonne et à Bordeaux, pour aller pêcher la morue sur les bancs de Terre-Neuve. Ceux qui restent, attendent la belle saison pour recueillir des anchois ou des sardines le long de la côte,—nous avons prouvé que ce n'était pas là une pêche difficile, — ou pour *courir* le thon sur le golfe. Les femmes accourent à Bayonne vendre le poisson frais, d'autres font les salaisons ; d'autres encore blanchissent et rangent leurs maisonnettes, où commence à venir, chaque année, un nombre assez considérable d'étrangers.

Le bain de mer est un agent corrupteur ; il introduit partout, brutalement, toutes les misères de la civilisation : le luxe, les meubles élégants, les toilettes folles, la table recherchée, la vie chère, le vin frelaté, le cabinet de lecture et le piano à tous les étages. Prenez un pauvre hameau bien modeste, tout souriant de simplicité, tout heureux de sa médiocrité honnête ; courez-y chercher le repos, la rêverie, le *far niente*, le silence, la vie sans recherche, le costume sans façon, le réveil aux premières lueurs du jour, le coucher aux derniers feux du soleil ; ayez le malheur, si vous n'êtes point égoïste, d'en vanter les charmes et d'attirer auprès de vous des imitateurs, et vous ferez de votre hameau ce que vous avez fait de Dieppe, de Boulogne, de Trouville, du Tréport, d'Etretat, ce que vous ferez de Biarritz : des lieux de perdition où les

belles dames reçoivent les coups de mer sur des robes de soie, où les beaux messieurs brûlent dans le sable leurs fins souliers vernis, et fument un havane dans des gants paille. Vous alors, l'homme paisible, le rêveur, le poète, vous reprenez votre sac et votre bâton de néflier; vous pliez votre tente et cherchez un autre désert; vous allez à Bidart, à Guetary, à Saint-Jean-de-Luz. Qui s'en plaint? Ce n'est pas Biarritz qu'ils m'ont gâté, mais qui s'enrichit; ce n'est pas Saint-Jean-de-Luz qui se rebâtit, qui s'aligne, qui cache sous un lait de chaux ses peintures sang de bœuf, et qui s'enrichira!

O siècle de lumières! siècle des révolutions sociales, où les masses, par le lent progrès de leur influence, renouvellent la surface du sol, et apportent des bienfaits qu'en vain promettait le grand roi!

Lors du mariage de Louis XIV, en juin 1660, Saint-Jean-de-Luz prit tout à coup des airs de capitale.

Le roi occupait sur la place une jolie maison, baignée par le cours de la Nivelle, et dont quelques statues ornent aujourd'hui encore le second étage. D'autres édifices d'apparence assez importante, et qui attestaient alors l'antique richesse de la ville, étaient occupés par la cour; et l'on ne voyait, à ces fenêtres aux larges croix de pierre, que grands seigneurs enrubanés et dorés, et grandes dames vêtues de satin et de velours.

L'église elle-même eut sa part de cette révolution subite; on vit tous ces nobles gentilshommes, MM. les mousquetaires, MM. les gardes du corps, MM. les gendarmes du roi, qui, dès le matin, s'amusaient à pêcher des anchois et à se faire promener en cacolets par les jolies filles, occuper, sur ces trois étages de galeries en bois qui entourent la nef, les places des bons négociants de Saint-Jean,

et de ces braves capitaines basques qui les premiers s'étaient aventurés vers l'Islande, le Spitzberg et les bancs de Terre-Neuve.

De la nef disparurent les nattes noires, uniques meubles des églises basques, sur lesquelles s'agenouillent les fidèles Basquaises, et qui passent, comme les héritages, de génération en génération. A leur place se rangèrent des sièges somptueux parsemés de fleurs de lys d'or; on redora à neuf les colonnes et les statuette du maître-autel; et des tableaux dont l'église a hérité ornèrent les hautes ogives du temple.

Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, Urrugne, Hendaye du côté de France, Irun, Fontarabie du côté de l'Espagne, ne pouvaient loger tous les personnages qui des deux pays affluaient à la frontière. Les routes étaient couvertes de curieux qui campaient en plein air, et qui venaient admirer les somptueux carrosses de la cour.

Le mariage officiel avait eu lieu à Fontarabie, où don Louis de Haro représentait le roi de France par procuration; il fut célébré de nouveau à Saint-Jean-de-Luz, le 9 juin 1660, en présence de tout ce qu'il y avait de grand dans le royaume, à la réserve du prince de Condé, dit M^{me} de Motteville, et par les soins de Jean d'Olce, l'évêque de Bayonne, qu'une maladie subite enleva trois jours après.

Tout cela était pour Saint-Jean-de-Luz un si grand honneur, qu'on mura, après la cérémonie, la porte principale de l'église. Puis, il se fit parmi le peuple un dicton que tout le monde sait encore aujourd'hui, et qui rappelle, en cinq lignes, les faits marquants de cette grande époque, aussi bien qu'il fait ressortir avec une affectation malicieuse quelle fut, dans toutes ces pompes, l'humble part de Bayonne, l'orgueilleuse cité :

Seu-Jan-dé-Lutz, petit Paris,
Bayoune l'escudérie ;

Lou rey qué s'y maride ;
 L'abesque qué y ès mourt ;
 L'intenden qué y ès démourat¹.

Hélas, aujourd'hui que reste-t-il de toute cette gloire, de ce noble tumulte? Pauvre, ruiné, oublié, mal nourri de ces brillants souvenirs, que serait bientôt Saint-Jean-de-Luz sans les bains de mer? La mer le ronge comme les cités néerlandaises, et chaque année voit disparaître un à un, enlevés par le flot comme des fétus de paille, les derniers débris de ces môles magnifiques dont Louis XVI avait doté la ville, dans la pensée d'y établir un port de refuge pour les vaisseaux.

Qu'est aussi devenu Ciboure, qui rivalisait alors avec Saint-Jean-de-Luz et qui comptait une forte population et de nombreux navires à la mer? un triste village de pêcheurs et d'Égyptiens.—*Egypto-couac*,—comme disent les Basques.

Un vieux pont de bois jeté sur la Nivelle séparait hier les deux villes; c'est un pont de pierre aujourd'hui; c'est un monde. Ciboure est le quartier général, le repaire des *gitanos* de la terre basque, étrange population sans foi, ni loi, ni crainte; qui conserve ses mœurs à part, et qu'on reconnaît à ses haillons, à son teint cuivré, à ses cheveux crépus et à ses lèvres épaisses.

Les *gitanos* vivent, la plupart du temps, campés dans la campagne, au milieu des landes ou des roches. Les hommes n'ont pour arme qu'un long couteau à manche de bois noir attaché au côté par un cordon, et chacun porte, suspendue sur l'épaule, une paire de larges ciseaux. Les femmes entretiennent les feux, préparent des viandes; les plus vieilles, à l'écart, manient des cartes, ou triturant

¹ « Saint-Jean-de-Luz, petit Paris,—Bayonne l'écurie.—Le roi s'y marie; — l'évêque y meurt; — l'intendant y demeure. »

des herbes et des plantes, dont elles recueillent le jus dans de petites fioles. Les jeunes gens font le guet autour du campement; les jeunes filles tressent des paniers, des espartilles ou des nattes de jonc; et une foule d'enfants entièrement nus se traînent dans tous les coins, avec les chiens et les ânes.

Lorsque la nuit vient, les feux s'éteignent, sauf un seul; on relève les guetteurs, puis toute la bande se couche pêle-mêle sur des nattes.

Quand la bande voyage, les ânes portent les ustensiles, les femmes accrochent à leur dos et à leurs épaules trois et quatre enfants, lorsqu'elles n'en ont pas un cinquième à la mamelle, et les hommes rôdent et s'échelonnent sur les flancs de la colonne, veillant aux dangers de toute nature qui peuvent la menacer.

Chaque fois qu'on passe à proximité d'une métairie, d'un hameau ou d'un village, quelques-uns se détachent de la caravane avec leurs grands ciseaux, de vieilles femmes avec leurs cartes et leurs petites fioles, des enfants avec aussi peu de guenilles que possible; et s'en vont, les uns mendier, les autres dire la bonne aventure et faire des sortilèges, les autres encore tondre les mulets et les chiens pour quelque menue monnaie. Les Basques, refusent, du reste, bien rarement à la *gitana* ce qu'elle demande, dans la crainte des sorts qu'elle jette ou des petites vengeances qu'elle peut exercer.

Si l'un des accidents trop fréquents de cette vie vagabonde occasionne la mort d'un gitano, les femmes l'entourent, poussent de grands cris pour le rappeler à la vie, et essayent de tous les maléfices dont elles ont le secret; mais dès qu'on est certain que l'âme, si âme il y a chez de tels êtres, a abandonné le corps, l'indifférence la plus complète succède à toute cette douleur. On creuse une fosse dans le coin d'une lande, le gitano y est déposé sans

une larme, sans une prière; on ne charge pas même sa tombe de quelques pierres pour en défendre l'accès aux bêtes fauves.

S'il s'agit d'un mariage entre deux jeunes gens de la bande, il est tout aussitôt célébré sans longs préliminaires..... On amène les deux prétendus devant le chef.—Le chef de ces gens-là se nomme Voïvode.—On leur donne un vase de terre; ensemble ils le laissent tomber sur le sol, où le vase se brise. On compte les morceaux, et le Voïvode déclare les époux unis pour autant d'années.

Le Socoa est bâti à l'entrée de la baie de Saint-Jean-de-Luz et fait face à la pointe de Sainte Barbe, où se prennent les bains de mer. C'est un modeste petit port où s'abritent des barques de pêche, quelques trincadoures, et dont la principale industrie consiste en salaisons de thon et d'anchois. Socoa est une jolie marine oubliée par le pinceau de Vernet; le pauvre petit village, groupé d'une manière pittoresque au milieu des rochers, est protégé par une belle jetée en maçonnerie, dont les plans inclinés reçoivent et amortissent les efforts des vagues. Un vieux fort a assis, au sommet du paysage, ses constructions échelonnées, ses murailles qui contournent le rocher, et ses rampes qui serpentent. Une grosse tour en forme la principale défense, et de la plateforme, que coupent régulièrement sept embrasures, la vue s'étend le long des côtes de France jusqu'au cap du Figuier, point extrême de l'embouchure de la Bidassoa.

Après Saint-Jean-de-Luz et Ciboure le pays devient montueux et sauvage; on rencontre Urugne, un village assez pittoresque, malgré ses peintures sang de bœuf, malgré l'inscription funèbre que porte en bon latin le cadran de son horloge :

Vulnerant omnes, ultima necat.

Toutes les heures frappent, la dernière tue ! C'est fatal comme le dicton des trois noix : la première fait plaisir, la seconde fait du mal, la troisième fait mourir ; ou bien naïf comme la chanson des trois canes : la seconde suit la première, la troisième vient la dernière ; ou bien encore c'est dogmatique comme les quatre verres de vin du Sage : le premier pour la soif, le second pour la gaieté, le troisième pour la volupté, le dernier pour la folie !

Le vieux château d'Urtubi, près duquel passe le voyageur, a traversé les heures, pendant près de cinq cents ans, sans en avoir été trop cruellement frappé. Il avait des fossés, maintenant comblés, des créneaux, aujourd'hui murés. Habilement et dignement restauré, l'antique manoir survit aux siècles, entouré d'une foule de nobles souvenirs. Il a vu, en 1462, Louis XI se rencontrer avec les rois de Castille et d'Aragon ; en 1643, il a été le centre des intrigues et des luttes des *Sabelchouri* et des *Sabelgorri*, (les ventres blancs et les ventres rouges) dans cette grande guerre, moins sanglante que celle des York et des Lancastre, entre les d'Urtubi et les Saint-Pé, à propos de la possession de la charge de bailli du Labourd. Aujourd'hui c'est un riche domaine ; des métairies l'entourent, des moulins, une tuilerie, des bois taillis ; et bien des heures encore frapperont sans l'atteindre, avant cette heure dernière qui renverse et détruit.

En quittant Saint-Jean-de-Luz, la route s'écarte doucement de la mer ; à Urtubi elle en est éloignée de près de 4 kilomètres, et cette distance tend à s'accroître jusqu'au pas de Béhobie. Au delà d'Urtubi la route traverse un pays peu animé ; quelques champs de maïs, quelques prairies, des côteaux incultes et des rochers arides, des habitations clair-semées conduisent jusqu'à un vaste plateau, nommé la *Croix des bouquets*, célèbre dans les fastes mili-

taires du pays. Le 23 avril 1793, ce plateau fut vaillamment défendu contre un corps espagnol commandé par le brigadier Caro ; le 7 octobre 1813, il fut témoin d'une lutte non moins vive entre les troupes françaises et l'invasion alliée. De ce point la vue est admirable.

La mer occupe toute la droite ; les côtes espagnoles forment le fond.

La route, aux pieds du voyageur, descend en serpentant jusqu'à une large rivière parsemée d'îles. De ce côté de la rivière est un village blanc et propre ; de l'autre côté, et à quelque distance, une petite ville dont les toits reflètent les rayons du soleil, et que domine le clocher d'une église gothique.

La petite ville c'est Irun, la première cité d'Espagne ; le village c'est Béhobie, le dernier poste français ; la rivière c'est la Bidassoa. Un vieux pont de bois, emporté cet hiver par les eaux, réunissait les deux rives ; il appartenait moitié à la France moitié à l'Espagne, et un poteau qui s'élevait au milieu, à l'intersection de deux planches de l'aire, représentait ce grand mot de convention qui sépare les peuples et que protègent les douaniers et les gendarmes, ce mur mitoyen entre les royaumes, qu'on appelle la *frontière*.

La rivière, en suivant son cours et en s'élargissant dans la direction du cap du Figuier, baigne à gauche Fontarabie, à droite Hendaye : une vieille forteresse et un pauvre village en ruines.

Dans un jour de colère, le matin de l'affaire de la *Croix des bouquets*, en 1793, Fontarabie se mit à faire pleuvoir sur Hendaye des boulets et des obus. Un fort protégeait le village, une redoute occupait cette élévation au nom pompeux, qu'on appelle la montagne de Louis XIV : tout cela fut enlevé, surpris, détruit par les Espagnols de don Caro. A un an de là, Fontarabie, que défendaient huit cents hommes et

cinquante bouches à feu, accueille par une décharge à mitraille trois cents Français conduits par le capitaine Lamarque et le représentant Garreau ; le détachement républicain répond par une canonnade nourrie, s'empare d'une position qui domine la place, et la somme de se rendre. Deux capucins la défendaient. Lamarque leur déclare qu'ils seront, aussi bien que d'autres, passés au fil de l'épée si la place n'est pas livrée dans un délai de six minutes, et les capucins, qui ne se soucient pas qu'on tienne parole, livrent Fontarabie.

Ainsi fut vengée la surprise d'Hendaye. Sœurs par le voisinage, ennemies par le sol, les deux villes, détruites l'une par l'autre, échangent aujourd'hui, d'une rive à l'autre de la Bidassoa, de stériles lamentations. Ça et là, cependant, au milieu des décombres, quelques maisons sont restées debout, blanches, coquettes, ornées de treilles, de fleurs et de guirlandes de rouges piments : on dirait les rires, les chants d'allégresse de quelques folles, parées comme aux jours de fête, et entourées des cadavres de ceux qu'elles ont aimés.

De la *Croix des bouquets*, le voyageur est en quelques minutes à Béhobie. Je comprends son impatience ; il veut aller à la découverte, toucher le sol espagnol, chercher la fameuse île des Faisans ; puisse-t-il être plus heureux que bien d'autres !

L'histoire assure que Louis XI s'y rencontra autrefois avec Henri IV de Castille, et Mazarin avec don Louis de Haro. La grande Mademoiselle raconte, dans ses Mémoires, que pour l'entrevue de Louis XIV, d'Anne d'Autriche et de Philippe IV d'Espagne, on y avait construit un magnifique pavillon auquel donnaient accès deux ponts, l'un de la rive française, l'autre de la rive espagnole. Le sol était couvert de tapis magnifiques, tapis de Perse, tapis de velours ; le pavillon se composait de plu-

sieurs chambres, de cabinets, d'un vestibule, de salles des gardes; la salle de l'entrevue était *grande*, à *l'autre bout de l'île*; les serrures étaient d'or; il y avait deux tables, deux pendules et deux écritaires.

J'extrais tout cela de la description de M^{lle} de Montpensier, pour bien établir que l'île n'était pas petite; et puisqu'elle avait *un autre bout*, c'est qu'elle valait la peine d'être mesurée.

Aujourd'hui on ne sait où elle est!

Cependant, M. Prosper de Lagarde, qui l'a visitée en 1835, y a vu prendre un chargement de fourrages et de tiges de maïs. Allant moi-même de Béhobie à Irun, en 1838, j'ai bien certainement reconnu, sur la droite du pont, une île fort petite, sur laquelle végétaient quelques plantations, et qu'on m'a assuré être l'île des Faisans. Deux ans après, elle a été aperçue par M. Théophile Gautier, qui l'a trouvée, alors, « pas plus grande qu'une sole frite de moyenne espèce. » On n'y placerait pas maintenant, à sec, l'une des deux écritaires de M^{lle} de Montpensier,

L'île des Faisans n'est plus aujourd'hui qu'un mythe ou un symbole. Sa destinée tenait-elle à quelque institution du pays voisin? Dieu l'a-t-il punie d'avoir causé la mort du peintre Vélasquez, saisi de fièvres tierces en travaillant aux embellissements du pavillon de la conférence? Ses gloires royales ont-elles été trop lourdes pour elle?....

Chaque siècle et chaque règne lui ont ravi une parcelle, de même que chaque souhait réduisait la peau de chagrin de Raphaël. La Bidassoa aidant, elle a disparu du nombre des choses historiques.

On s'est préoccupé de cette disparition. Quatre commissaires nommés par la France et l'Espagne, avec des appointements de sénateurs, ont été chargés de déterminer les limites entre les deux pays. Cette commission s'est mise à la recherche de l'île célèbre, et voilà plus de deux ans qu'on ne la trouve pas. On

m'écrit cependant qu'il existe encore, à droite du pont, en allant vers l'Espagne, un banc qui, à marée basse, mesure 3 à 4 mètres de long sur 1 de large. on prétend que c'est là; je n'en crois rien. L'île des Faisans est perdue, bien perdue, les flots l'ont emportée ! Ils en ont emporté bien d'autres !

Qu'allons-nous faire maintenant de ces vers du bon fabuliste ?

Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Qu'importe ! ceci est la fin de la terre française ; c'est la frontière !

Ici, du moins, ce mot est quelque chose. Cette ligne ponctuée, qui figure sur la carte des deux pays, a sa raison d'être, cette raison est le lit d'un fleuve. Espagne et France ont entre elles un *commun diviseur* ; mais ailleurs, un peu plus loin, à Salientes, par exemple, sur la route qui mène à Saragosse, qu'est-ce que la frontière, et comment la détermineraient nos délimitateurs ?

Un tas de pierres ! C'est presque autant sujet à caution que ce tas de neige invoqué dans certaine adresse écrite au mois d'août.

Lisez plutôt ce que dit à ce propos le marquis de Langle, dont le style original et vif fait de son *Voyage en Espagne* (1785) le livre le plus piquant du monde :

« Un tas de pierres sert de limites.

« A droite, à gauche, devant, derrière soi on a des rochers, des cavernes, des sapins et des échos.

« On arrive à Salientes : Salientes n'est rien. On traverse le lendemain la plaine de Biescas ; on dort fort mal à Loupouiou ; on dîne par cœur à Cusabos ; on passe sur le pont de Fanlo, construit par le diable ; et le troisième jour enfin, si l'on a de bons yeux,

on découvre de très-loin les tours de Saragosse. »
Il n'en faut pas tant ici pour apercevoir le clocher d'Irun.

De Bayonne à SAINT-JEAN-DE-LUZ, 20 kilomètres.—Diligences : Anatol et Castex, à la porte d'Espagne.—Deux départs par jour ; 8 heures du matin et 4 heures du soir.—1 fr. et 1 fr. 50 cent. Trajet en 3 heures. Population de Saint-Jean-de-Luz : 3,574 âmes.—*Hôtels* : Saint-Étienne, tenu par M^{lle} Junca, des Voyageurs, de France.—*Cafés* : Français, National, Bayonnais.—*Libraires* : Miejeville et Lionnet.—*Chevaux et voitures* : Harispe.—*Bains de mer* : à la pointe Sainte-Barbe, au nord de la ville ; des omnibus y conduisent.

CIBOURE, 2,155 habitants. Le clocher de l'église ressemble à une pagode chinoise.

BÉHOBIE. 31 kilomètres de Bayonne.—Bon hôtel chez Fayas. Au delà de Béhobie on peut aller visiter Irun, à 3 kilomètres. La promenade n'est pas longue et peut se faire à pied, par une jolie route qui suit le cours de la Bidassoa. L'église d'Irun est dédiée à *Nuestra Señora de Juncal*. Voir l'autel, quelques décorations et deux tombeaux sculptés placés sous le portique. Irun a une population de 4,000 âmes. On s'y trouve déjà en pleine Espagne ; les prêtres y sont coiffés du grand chapeau à bords roulés de dom Basile, et les femmes y portent la mantille. *Hôtel* ou *fonda* Etcheandia. Le dîner, si le visiteur recherche un échantillon de la cuisine du pays, se compose, d'une manière à peu près invariable, du *puchero* (de choux et bœuf bouilli), de *chorrizos* (saucisses), de *garbanzos* (gros pois blancs) et d'un vin de Navarre qui sent la peau de bouc. Le voyageur consultera avec fruit l'excellent *Guide de Bayonne à Saint-Sébastien*, de M. Ch. Hennebutte (1 vol. in-8°.—Bayonne).

Il est indispensable, pour franchir le pont de Béhobie, d'être pourvu d'une *passé* délivrée par la sous-préfecture de Bayonne. S'il ne s'agit que d'une visite à Irun, on peut obtenir un *laissez-passer* du commissaire spécial à Béhobie.

CHAPITRE VI

CAMBO

La vallée.—L'église.—Les cagots.—Les Basques aux sources.—La contrebande.—L'émigration.—L'église d'Itsatsou.—Le *Pas de Roland*.—Course en *nasses*.—Le pont de Proudines.—Marrac.—La fontaine de Saint-Léon.

Cambo est à l'entrée des Pyrénées, au sud-est de Bayonne. C'est la première étape dans le pays des Basques ; on s'y rend par la route de Marrac et d'Ustaritz.

Cambo est le Biarritz de la montagne. Il dispense, au printemps et à l'automne, ces plaisirs et ce bien-être dont Biarritz est l'unique arbitre pendant la saison d'été. Deux sources minérales, dont on préconise l'efficacité, y coulent au pied des rochers, sous des ombrages magnifiques. L'une est sulfureuse et on la compare à celle des Eaux-Bonnes ; l'autre est ferrugineuse. Toutes deux ont répandu de nombreux bienfaits, et les *ex voto* suspendus aux voûtes de l'église en portent le pieux témoignage.

Le climat de la vallée de Cambo est si doux qu'on y accourt dès les premiers rayons du soleil pour se refaire des souffrances de l'hiver. On y reste tant que

dure l'automne, et bien au delà des premières atteintes du froid.

Le Haut-Cambo, le village des baigneurs, est bâti sur une terrasse, à mi-côte. En avant s'étend une belle vallée, formant une vaste enceinte circulaire, que bornent des amphithéâtres de collines boisées. Le sol de la vallée est uni comme s'il eût été aplani à dessein, il est couvert des prairies les plus vertes, des plantations de maïs les plus dorées qui jamais aient réjoui des regards humains, et une jolie rivière, dont le nom est doux et poétique, la Nive, y dessine capricieusement ses méandres d'argent.

Un vieux hameau, le Bas-Cambo, s'est placé à l'écart dans cette riante enceinte. Par respect pour l'harmonie du tableau, il se cache à l'ombre de l'une des collines, sous des ombrages séculaires. Cependant quelques habitations nouvelles, semblables à des enfants indociles, se sont écartées du groupe; on les aperçoit çà et là, au milieu des prairies, près des bords de la Nive, entourées chacune d'un rideau de saules ou de peupliers; leurs toits rouges en tuiles creuses et leurs balcons de bois, ornés de guirlandes de piments écarlates ou verts, resplendissent de loin sous les rayons du soleil.

L'église est le premier édifice que rencontre le voyageur lorsque, venant de Bayonne, il débouche sur la terrasse du Haut-Cambo. Un beau jardin, planté de fleurs religieusement entretenues, environne ce modeste monument; les Basques appellent ce jardin *Ilherri*, la région des morts; c'est le cimetière. Les tombes se ressemblent; elles sont surmontées de croix de pierre, qui affectent toutes la forme du trèfle.

Point de ces hautes murailles construites pour épargner à l'humain égoïsme les salutaires avertissements de la mort, point de portes qui ne laissent pénétrer qu'à de certaines heures la prière et les soins

pieux. Un simple mur, à hauteur d'appui, sépare le champ de repos de la voie publique. L'allée bordée de fleurs qui conduit au temple est ouverte à tous; une seule et naïve précaution préserve les tombes de la souillure des animaux; c'est un fossé creusé à chaque entrée et que recouvre une grille de fer à barreaux très-écartés.

Le temple est d'une simplicité extrême: des tribunes reçoivent les hommes, des nattes étendues sur le sol sont destinées aux femmes; peu d'ornements et point de luxe, si ce n'est, comme dans toutes les églises du pays, la voûte peinte en bleu d'azur et semée d'étoiles d'argent.

Nous sommes ici trop près encore de la plaine pour qu'on retrouve dans l'église de Cambo cette particularité étrange qui signale presque toutes les églises basques, surtout dans la basse Navarre: je veux parler d'une porte dérobée qui s'ouvre à l'endroit le moins fréquenté du cimetière, d'un bénitier dans lequel nul être du sang basque ne voudrait puiser l'eau lustrale, d'une tribune séparée de toutes les autres. Cette porte, ce bénitier, cette tribune sont réservés aux cagots.

Ce nom désigne une race proscrite, et non pas toujours dégénérée autant que le donne à penser l'acception que le mot a prise parmi nous. Des courses faites, en d'autre temps, au cœur du pays des Basques, ont rectifié mes idées à cet égard. Parcourez la basse Navarre, la Soule, la vallée de basse Burie, l'extrême frontière au sud de Tardets et de Mauléon: les cagots y sont nombreux encore, et les points qu'ils habitent ne sont pas les moins pittoresques de toute cette admirable contrée.

J'étais arrivé, un jour, près d'un hameau placé dans une situation charmante et dont le nom donnerait une toute autre idée, on l'appelle *Uccumendurrutia*. Fatigué par une longue course, je me dirigeais, pour

m'y asseoir, vers un banc de rochers où m'avait devancé un pauvre homme, humble et déguenillé, qui appartenait évidemment à la dernière classe de la population.

Par fantaisie, par commodité ou pour mieux échapper à la curiosité des gens de la montagne, j'avais pris le costume basque, berret bleu, ceinture de soie rouge, veste ronde, et je portais à la main un *maquila* de néflier.

Dès que cet homme m'aperçut, il se leva pour me céder la place, puis s'éloigna avec une précipitation qui ressemblait à la fuite.

« *Hombre !* lui dis-je, pourquoi vous retirez-vous ? »

Le pauvre homme s'arrêta, me regarda des pieds à la tête d'un air stupéfait, puis, sans dire mot, continua son chemin.

« Holà ! repris-je avec impatience, où allez-vous ? ne voulez-vous pas me répondre ? »

L'homme s'arrêta, et je l'entendis murmurer, dans un patois mêlé de basque, d'espagnol et de français, quelques phrases embarrassées. Il me demandait si je n'étais pas Basque.

« Non, » lui dis-je.

A cette réponse, il fit un pas vers moi ; quelque chose comme un sourire anima, l'espace d'une seconde, sa face hébétée, et il prononça de nouveau quelques mots en traînant la voix et en bégayant. On comprend que je traduis ses réponses et que je ne les cite pas.

« Monsieur, me dit-il, je croyais que vous étiez Basque, et je m'en allais, parce que j'y suis obligé.

— Que veut dire cela ? lui demandai-je en lui faisant signe d'approcher du banc, où il refusa de s'asseoir.

— Vous ignorez que j'appartiens à une race maudite ?

—Êtes-vous un gitano ? »

L'homme fit un geste de mépris.

« Un gitano, monsieur ! Quelque malheureux que nous soyons, nous ne sommes pas assez abandonnés du ciel pour être confondus avec ces bandits. Non, monsieur, nous sommes des proscrits, et les Basques, qui ont consenti à nous accorder asile dans leurs montagnes, nous font payer leur hospitalité par bien des humiliations !

—Qui donc êtes-vous ?

—On dit parmi nous, monsieur, que nos pères ont été les maîtres de l'Espagne ; on les appelait les Visigoths. Ils ont reculé devant l'invasion des Maures, et ceux, en petit nombre, qui étaient restés dans le pays, traqués par les Espagnols, traités de chiens partout, n'ont trouvé de repos que chez les Basques, mais à quel prix !

« On nous a interdit les habitations des villes ; nous avons bâti nos cabanes dans les landes. On nous assigne, dans les églises, une porte, un bénitier, une galerie à part ; on nous relègue avec les lépreux et les crétins. Longtemps nous avons été obligés, pour être reconnus de loin, de porter sur nos vêtements, à hauteur de l'épaule, une patte d'oie rouge ; nous ne pouvions approcher des marchés ; nous ne pouvions toucher aux provisions mises en vente. Aujourd'hui encore, si un Basque vient à nous sans nous voir, nous devons l'en avertir en criant, et fuir tout aussitôt, sous peine d'être battus ou poursuivis à coup de pierres ¹.

—Quoi ! m'écriai-je, à l'époque où nous sommes ?

—Hélas ! monsieur, reprit le malheureux, il est trop tard pour que cela change. La misère nous épuise, personne ne s'allie à nous, notre sang s'appauvrit, notre race s'éteint. On pourra bientôt murer notre

¹ Voir le *Voyage en Navarre*, déjà cité.

porte à l'église et donner aux autres chrétiens notre tribune et notre bénitier. »

En ce moment, un montagnard parut au haut du chemin. Le pauvre homme, que mes questions avaient un peu animé, laissa tomber sa tête, et prenant à peine le temps de recevoir une pièce de monnaie que je lui tendis, il s'éloigna à la hâte et disparut derrière une haie.

Mais Cambo n'a pas de cagots ; Cambo est un pays de fête, et le buveur d'eau n'a le temps, pendant son rapide séjour, que d'y voir, par le côté joyeux, cette singulière population qui saute et danse, comme a dit Voltaire, au sommet des Pyrénées.

Les Basques descendent une fois par an à Biarritz, en bandes bruyantes, en habits de fête, vêtus de blanc, couronnés de fleurs et de rubans, musique en tête.

A Cambo, ils font de même, à une époque régulièrement consacrée. C'est presque une irruption de barbares. Ils arrivent la veille de la Saint-Jean, à minuit, de tous les points de la contrée. Leur pèlerinage dure vingt-quatre heures, pendant lesquelles ils courent, ils dansent, ils sautent, ils crient avec un entrain, une fougue dont il n'est pas d'exemple.

Après les danses, ils courent aux deux fontaines, en interdisent l'accès aux paisibles buveurs, et, malades ou non, tous, tant qu'ils sont, ils boivent à l'une ou à l'autre, à toutes deux même, usant du remède par provision.

Quand un Basque a bu de l'eau de Cambo le jour de Saint-Jean, quand il s'est baigné dans la mer, à Biarritz, le dimanche qui suit l'Assomption, il repose avec confiance tout le reste de l'année ; il est à l'épreuve de toutes les maladies, et n'a plus à craindre, au monde, que le coup de bâton d'un rival, ou la balle d'un douanier dans une tentative de contrebande.

Ils ont, en effet, un grand faible, les malheureux, pour ce péché mignon ; non pas qu'ils soient uni-

quement poussés par l'amour du lucre, mais parce qu'ils aiment ces dangers, et parce qu'il n'est pas de gloire pour eux comme l'échange d'un coup de feu ou d'un coup de couteau avec les gardiens de la frontière. Aussi voyez-vous, dans leurs belles vallées, bien des champs sans culture, parce qu'un grand nombre de ces hommes dorment le jour et s'emploient la nuit à passer d'un côté à l'autre de la montagne des denrées, des étoffes ou des armes.

Le promeneur qui s'attarde dans les jolis chemins loin du village, à l'heure où tout est rêverie et poème, est souvent rappelé aux réalités de ce monde. S'il a eu, en son jeune temps, l'esprit frappé par les terribles aventures de Schinderhannes et de Rinaldini, il ne tient qu'à lui de se croire au milieu de bandes sanguinaires. Les taillis font entendre mille bruits inconnus ; les maisons isolées chuchotent d'une manière sinistre ; des cris d'appel qui n'ont rien d'humain retentissent çà et là ; des lames d'acier brillent dans l'obscurité ; on entend amorcer les armes, et des ballots de marchandises semblent marcher tout seuls vers les sommets les moins accessibles. Malheur aux douaniers qui sommeillent, au *pantalon rouge* qui ne sait pas deviner tous ces bruits mystérieux ! le contrebandier basque rampe comme le Peau-Rouge, et sa main frappe à coup sûr¹.

Ce n'est pas pour cela seulement que le sol basque est inculte, que tant de landes couvrent les versants les mieux exposés de la montagne. On se demande pourquoi ces déserts, pourquoi cet abandon au milieu de riches contrées où l'agriculture fut de tout temps en grande vénération. C'est que les Basques, si fidèles à leur sol natal, si rebelles lorsque la conscription les réclamait au temps de la répu-

¹ Voir le 2^e chapitre du *Voyage en Navarre*.

blique et du premier empire, se sont laissé prendre de fureurs émigrantes à l'appât de prétendues fortunes rapportées de l'autre hémisphère. Des navires, organisant par entreprise cette nouvelle traite des blancs, les ont emmenés par centaines, par villages entiers, vers les côtes désolées de l'Uruguay, au milieu des sanglantes misères de Montevideo et de la Plata. Combien de patrimoines abandonnés pour répondre à cet entraînement fatal, et combien peu d'hommes reviendront de là-bas réclamer l'héritage de leurs familles !

Ils ont autrement gardé, en d'autres temps, leurs chères montagnes. Ces châteaux ruinés, ces vieilles enceintes, ces tours démantelées qui s'élèvent çà et là attestent que les Basques ne furent pas seulement un peuple d'agriculteurs. Ils quittèrent souvent, au contraire, la charrue et le *laïa* pour faire respecter aux cent peuples qui se sont succédé autour d'eux l'inviolabilité de leur pays.

Au sud-est de Cambo, et près de la route qui conduit à Espelette, on rencontre les vestiges d'un camp appelé le camp de César. Il est vrai que jamais César ne conduisit ses légions de ce côté des Pyrénées; que lorsqu'il pénétra en Espagne, ce fut une première fois par la Narbonnaise, et la seconde fois par les gorges d'Urdo et de Canfranc; mais on sait qu'il arrive quelquefois d'attribuer à César ce qui n'appartient pas à César. L'histoire rapporte, pour preuve à ce sujet, que lorsque Auguste, sans cesse troublé dans la paisible possession de l'Aquitaine et de l'Espagne du nord par les Ibères et les Asturiens, déchaîna ses légions sur nos montagnes, une lutte sanglante s'y organisa, et que les Basques défendirent pied à pied leur territoire. Ce camp est donc un souvenir de l'indépendance et non de l'oppression¹.

¹ Voir le *Voyage en Navarre*.

Itsatsou est l'un des plus jolis villages du Labourd ; on le rencontre à quelque distance au delà du camp de César, après avoir suivi le chemin le plus paisible, le plus silencieux, le plus champêtre, au milieu des plantations de maïs et des champs de cerisiers. L'église est une des plus remarquables du pays ; les galeries réservées aux hommes sont supportées par des colonnes torsées ; sur les murs se déroule toute la passion du Christ, sculptée en bois ; la voûte est peinte en bleu, parsemée d'étoiles, et, aux grands jours de fête, le maître-autel, qui étincelle de dorures, étale aux yeux des fidèles des richesses que ne possède sans doute aucune ville de la contrée.

On raconte à ce sujet qu'avant la révolution, un Basque d'Itsatsou, qui était parti pour l'Amérique du Sud avec son bâton, ses sandales et peu d'économies, en revint avec une grande fortune. Son exemple a décidé en partie l'émigration actuelle. Il fit don à l'église d'ornements sacrés en argent massif doré, enrichis d'émeraudes et de grenats, et, dit-on, d'une grande beauté.

Ces richesses furent confiées à la terre pendant les temps difficiles de la révolution, et si l'église d'Itsatsou s'en pare encore aux grands jours, c'est grâce au dévouement d'un sacristain qui, résistant aux tortures et les pieds sur des charbons ardents, refusa d'indiquer le lieu où elles étaient enfouies.

Au delà d'Itsatsou on passe subitement, de cette végétation puissante et joyeuse de la vallée, aux horreurs du chaos et aux tristesses de la dévastation.

L'Arioste parle d'une gorge aride et sombre où Zerbin éleva un funèbre trophée à la gloire du preux Roland. Au pied de ce trophée, le sage enchanteur avait écrit ces vers :

..... Nessun lo mueva
Che star non possa con Orlando a prova.

Cette gorge, ou du moins une gorge comme celle-là devait être, s'ouvre à quelque distance d'Itsatsou.

On s'engage entre deux montagnes qui touchent le ciel et qui ne laissent croître, sur leurs pentes abruptes, ni un arbre, ni un arbuste, ni même un brin d'herbe. Entre leurs bases qui se touchent, et au milieu de gigantesques quartiers de rochers qui se sont détachés des masses à la suite de convulsions séculaires, gronde et tourbillonne un torrent écumeux.

Au bout de quelques pas on est sur les bords d'un gouffre horrible; en arrière s'est fermé le chemin qui vient des régions humaines; nulle part en avant ne se trouve une issue; le torrent lui-même semble avoir jailli des profondeurs souterraines pour y retomber aussitôt. Sa fougue s'épuise contre les blocs énormes qui lui barrent le passage, la voix immense de ses mille cataractes produit un bruit affreux qui remplit tout le gouffre; et pour n'être pas accablé d'épouvante, pour ne pas tomber, frappé de vertige, au milieu de ce chaos et de ces tourbillons d'écume, il faut avoir le pied du chamois et l'œil sûr du montagnard.

Un sentier étroit, difficile, serpente au bord du torrent, et conduit enfin vers un rocher dans lequel est ouvert un passage qui a la forme d'un pied d'homme. Dans cette gorge infernale tout est sombre, tout est noir, tout est désolé; le jour y pénètre à peine; au delà jaillit à flots pressés une vive et chaude lumière: c'est le soleil du midi, le soleil de l'Espagne. Quelques pas encore, et on domine les versants méridionaux des Pyrénées et les riches vallons de la Navarre.

On appelle cette ouverture faite dans le roc le *Pas de Roland*. C'est par là que le fameux paladin, sous les coups de sa masse redoutable et de son pied

impatient, pratiqua un passage aux chevaliers de sa bannière.

Le souvenir de Roland remplit toute cette partie des Pyrénées : il donne son nom aux merveilles de la montagne, il figure dans les plus vieux chants populaires, il tient le plus grand rôle dans les productions dramatiques des poètes locaux.

Il y a bien loin du lieu où nous sommes jusqu'à Gavarnie; là le preux Roland, voulant briser sa vaillante épée, ouvrit, en trois coups furieux, cette brèche énorme qui échancre les sommets du Marboré et qu'on nomme la *Brèche de Roland*.

Il y a moins loin d'ici au défilé de Val Carlos, en avant de Saint-Jean-Pied-de-Port; là s'étend du côté de l'Espagne une plaine spacieuse, à l'extrémité de laquelle s'élèvent les rares maisons et l'humble chapelle de Roncevaux.

Roncevaux a vu l'arrière-garde de Charlemagne arrêtée et taillée en pièces par les Vascons sous les ordres d'Ochoa, leur duc; Roncevaux a vu le preux Roland, criblé de blessures, mourant de cette soif inextinguible que Rabelais nomme *la mort Roland*. Roncevaux, qui a trafiqué des ossements nombreux des chevaliers francs, montre encore au voyageur des bottes et une épée qu'on appelle *les bottes et l'épée de Roland*.

Mais on se trompe à Roncevaux : l'épée de Roland fut recueillie, auprès du preux expiré, par Baudoin, son frère; et celle que montrent les Navarrais a sans doute été décrochée du trophée de Zerbin, dans la gorge d'Itsatsou.

Et ce torrent furieux qui gronde, ce flot d'écume bouillonnante qu'on prendrait pour un des fleuves d'enfer détourné de son cours, à peine sorti de ces roches sauvages, il s'étend doucement sur un lit de sable fin et de cailloux blancs, entre deux rives tapissées de fleurs et de gazon, et partout sur son

passage il apporte l'abondance et la fertilité. Le torrent furieux est devenu la Nive, cette rivière au doux nom qui serpente à travers la vallée de Cambo, et qui descend jusqu'à Bayonne en se jouant avec les galets, à l'ombre des saules de ses rives.

Jusqu'à l'endroit où ses eaux rencontrent la mer montante, la Nive est à peine navigable ; son lit est large, mais sans profondeur ; et si l'industrie locale y creuse à grand'peine un passage pour les bateaux, ce passage est promptement comblé par les premiers bouleversements torrentiels. Il a donc fallu construire, de distance en distance, des barrages qui maintinssent les eaux et donnassent plus de force au courant. Ces barrages, qu'on appelle *nasses*, sont formés de palissades en branches de saule soutenues par des accotements de galets : ils s'emparent de la rivière, la contiennent, la resserrent, et vont, en se rétrécissant, jusqu'à former une passe d'un mètre au plus d'ouverture.

Les batelets de la Nive n'ont pas plus de largeur ; leur longueur est, comparativement, immense. Plats de fond, ils ressemblent aux navettes des tisserands ou aux troncs d'arbre des navigateurs primitifs. On les nomme *chalands*.

Dirigés par un seul homme, les chalands s'engagent lentement entre les palissades avec la rivière endormie ; ils s'introduisent dans la passe et glissent, doucement d'abord, entre deux pièces de bois lustrées par le frottement. Puis la Nive redevient le torrent d'Itsatsou : elle court, elle se précipite avec furie, entraînant le chaland, qui s'élançe au milieu de flots d'écume.

Sept fois, sur la distance qui sépare Cambo du point où remonte la mer, deux lieues au plus, des nasses ont été construites, et sept fois le voyageur ressent les vives émotions d'une course en *rapide*. Le véhicule n'a rien de commode : on s'assied à la

file, sur des chaises ou sur des ballots de marchandises; on doit être immobile; on ne se penche ni à droite ni à gauche, sous peine d'entraîner le chaland, qui roulerait sur lui-même; la tête seule est libre, et certes elle a besoin de cette liberté pour admirer au passage la magnifique vallée que parcourt la Nive.

Les nasses cessent à Ustaritz, la dernière chute de la Nive y fait tourner les moulins qui alimentent toute la contrée. Désormais la rivière coule dans un lit profond, et ses eaux prennent cette teinte verte qui annonce le voisinage de l'Océan.

A ce point extrême, où la Nive s'arrête deux fois le jour devant le flux, était un pont qui a maintenant disparu, et qui fut le théâtre d'une cruelle exécution dont les chroniques locales ont conservé le souvenir.

Pez, ou Pierre de Puyane, maire de Bayonne en 1341, sous la domination anglaise, était Landais et ennemi acharné des immunités basques. Au nombre de ces immunités était le passage en franchise des marchandises et des denrées sur tout le territoire de Bayonne, et notamment sur le pont de Proudines, au lieu même où nous sommes. Pour mettre un terme à ce dernier privilège, le maire s'empare du pont, y met des gardes et exige un péage, en déclarant que le pont dépend de la juridiction de Bayonne, laquelle remonte jusqu'au point de la plus haute marée. Les Basques protestent, courent au pont de Proudines, massacrent plusieurs gardes et chassent les autres. Leur vengeance ne s'arrête pas là, et des marchands bayonnais, qui traversaient le Labourd pour se rendre en Espagne, sont tués et leurs marchandises pillées. Pez de Puyane se réserva le soin d'exercer de terribles représailles¹.

Un jour de saint Barthélemy (24 août 1342), fête

¹ Voir les chroniques bayonnaises, l'*Histoire de Bayonne*, de M. F. Morel, et le *Voyage en Navarre*.

patronale de Villefranque, la noblesse basque s'était réunie, selon l'usage, au château de Miots, dont on aperçoit les ruines couvertes de lierre au sommet des côteaux qui dominant la Nive.

Pez de Puyane est averti de cette réunion; il rassemble à la hâte ses hommes les plus dévoués, quitte Bayonne après le coucher du soleil, court à Villefranque, arrive sous les murs du château, en fait enfoncer les portes, y met le feu, tue tout ce qui s'y trouve, à l'exception de cinq gentilshommes qu'il veut, dit-il, se réserver pour arbitres. Il les emmène jusqu'au pont en leur disant qu'ils pourront à leur aise vérifier si la mer remonte jusque-là. Puis il les fait amarrer aux piles et dans l'eau jusqu'à mi-corps.

En ce moment la marée commençait à monter; elle gagna peu à peu les cinq gentilshommes, et les Basques de Villefranque, contenus par les bandits du sire de Puyane, les virent bientôt disparaître sous les eaux.

Entre le point où fut le pont de Proudines et Bayonne, la Nive, devenue une belle rivière large, profonde et transparente, passe au pied des coteaux les plus riches, fertilisés par le soleil du midi et couverts d'habitations élégantes. Le chaland, désormais conduit par un courant placide, glisse sous les beaux ombrages du château de Marrac.

C'est là que Napoléon vint habiter, en 1808, pour présider à l'entrée de ses troupes en Espagne, là que se dénoua ce grand drame politique qui eut pour personnages Charles IV d'Espagne, Ferdinand VII, la reine Marie-Louise et don Manuel Godoy. On sait quelles en furent les principales scènes; comment un grand personnage intervint tout à coup, au dernier acte, comme le *Deus ex machina*, et reçut, pour le roi Joseph, cette belle couronne de l'Espagne et des Indes; comment enfin, pour épilogue, le roi s'en

alla à Compiègne avec une liste civile de trente millions de réaux et le prince à Valençay avec une pension d'un million de francs.

Pour un modeste château comme celui de Marrac, ces événements, qui s'entassèrent dans une période de trois mois, valaient une existence de dix siècles : aussi lorsque Napoléon en fut parti, il sembla que le dernier mot eût été dit : un incendie survint qui dévora le château et n'en laissa que les murs.

Ce monument d'une gloire moderne a moins duré que cette autre construction qui s'élève plus près de la ville, au milieu d'un bouquet d'arbres, et qu'on prendrait de loin, sur le monticule qui l'isole, pour la guérite d'une sentinelle avancée.

Bayonne, qui s'appelait autrefois *Lapurdum*, du mot cantabre *Lapur*, lequel signifie piraterie, était, au x^e siècle au pouvoir des Normands. Saint Léon, que les Bayonnais révèrent comme leur premier évêque, se présenta un soir aux portes de la ville, qu'il trouva fermées. Il s'établit sur ce monticule, y construisit une cabane de feuillage, et le lendemain prêcha le peuple, qui l'accueillit avec enthousiasme. Il lui donna le baptême, puis se rendit au temple du dieu Mars, dont il renversa l'idole en soufflant.

Tant qu'il ne prêcha que l'Évangile, saint Léon fut écouté et fit de nombreuses conversions; mais un jour il s'avisa de censurer les pirateries des Lapurdiens. Ces barbares s'en offensèrent; on le reconduisit avec de grands cris à sa cabane de feuillage, et on lui trancha la tête.

« Son corps ainsi tronqué, dit la chronique, resta debout pendant près d'une heure; et même, comme sa tête, qui était sur un terrain en pente, se mit à rouler vers la Nive, il la releva et la porta à une distance de quatre-vingts pas. »

Au terme de sa marche miraculeuse, il fit jaillir une

fontaine qui coule au sommet de la colline, sous cette guérite monumentale.

Les eaux de cette fontaine ont encore, dit-on, de grandes vertus. Quiconque en boit sciemment se marie dans le pays, et il n'est pas de maux d'yeux, dit-on, qui leur soient rebelles.

De ces qualités différentes, cette dernière a produit les plus grands prodiges, et l'on raconte qu'au siècle dernier, un Bayonnais, dont le nom est resté, mit en bouteilles l'eau de Saint-Léon et l'emporta dans les îles d'Amérique, où il gagna des sommes considérables.

C'est un indice entre mille de l'esprit spéculateur des hommes de ce pays, et j'irais bien loin en chercher d'autres preuves sur ce sujet, si je ne devais, dans ces récits, rester *autour de Biarritz*.

De Bayonne à Cambo, 20 kilomètres.—Trajet en 3 heures.—*Diligences* : Anatol et Castex, à la porte d'Espagne, 2 fr. et 1 fr. 50 cent.—Deux services chaque jour pendant la saison, de mai à novembre. Départ à 4 heures du soir.—Logements dans les maisons particulières. Un lit se paye 1 fr. et 1 fr. 50 cent.—*Hôtels* : M. Fagalde, sur la terrasse; Monhau, de Biarritz, et Lefèvre. Beaux appartements en bas de la côte et tout autour de l'établissement des bains.—*Fermier des eaux* : M. Fagalde. — Médecin-inspecteur, M. Delissalde. Bains. 1 fr. 25 cent. le matin, 1 fr. l'après-midi.

« L'établissement des bains est placé au bord de la Nive. Sa forme particulière, qui lui donne une certaine ressemblance avec un petit temple, contraste singulièrement avec le site qui l'avoisine. Onze cabinets occupent le pourtour d'une demi-rotonde, la fontaine d'eau sulfureuse est en face de la rivière, sous une galerie. Elle a un goût semblable à celui des œufs couvés; sa température varie de 22 à 23 degrés centigrades; elle perd promptement ses propriétés sulfureuses, et ne se conserve qu'hermétiquement bouchée.

« En suivant la Nive, de belles allées d'arbres conduisent

à la source ferrugineuse qui est placée sous un petit pavillon soutenu par quatre colonnes. » (M. Ch. Hennebutte.)

« L'eau ferrugineuse de Cambo, dit M. Salaignac, est « limpide et incolore ; d'une saveur qui annonce la présence du fer et qui n'est point acidule. La température « de cette eau est de 15 à 16 degrés centigrades ; elle contient très-peu de substance saline. »

Aux xvi^e et xvii^e siècles, Cambo était le rendez-vous des grandes familles du pays. La reine Anne, de *Ruy Blas*, y fit un long séjour, et les curieux vont visiter les ruines du château qu'elle y a habité.

On visite encore autour de Cambo, les montagnes d'Arrau et d'Ursuya, le séminaire de Laressorre, la mine de kaolin de Louhossoa ; les principaux marchés voisins : Hasparren, Espelette, Ainhoë ; le Mondarrain et les ruines qui le dominant, la belle grotte d'Isturitz, Meharin, l'ancien château couvert de lierre de la famille de Belzunce. On consultera avec fruit à ce sujet le *Guide* de M. Charles Hennebutte.

CHAPITRE VII

SAINT-JEAN PIED DE PORT

La voiture à bœufs.—Le langage des bœufs.—Deux monstres.—Saint Jean-de-Pied-de-Port.—La paume.—Le combat et la défaite.—L'hospitalité basque.—La chasse aux palombes.—*Zinka*.—*Capusaïlla*.

Deux chemins et trois véhicules conduisent de Bayonne à Saint-Jean-de-Pied-de-Port.

L'un des chemins part de la porte de Mousserolle, traverse Saint-Pierre d'Irubi et Mendionde; l'autre passe par Cambo et la montagne. Les moyens de transport sont la diligence, ressource de tout le monde, la voiture à bœufs et le cacolet, moyens propres au pays basque et d'une piquante originalité.

J'ai parlé du cacolet, et je n'ai rien à dire de la diligence; la voiture à bœufs chemine avec une lenteur magistrale, dignement, à petits pas, sans qu'aucune émotion, aucune excitation puisse troubler le flegme de l'attelage. Et ce n'est pas uniquement une charrette portant des provisions à la ville, un tombeau de forme primitive servant aux travaux agricoles; c'est aussi un équipage de maître qui traîne sur le grand chemin un digne seigneur campagnard ou une antique douairière en visite de cérémonie.

Il faut distinguer si le bouvier est Gascon ou s'il est Basque. Gascon, il sautille à la tête ou aux flancs de son attelage, l'animant du geste, le touchant de l'aiguillon, mais sans appeler le sang, et assez seulement pour l'excitation du moment. Le bouvier gascon parle à ses bêtes avec vivacité, les provoque, les encourage et ne les injurie jamais.—*Bé! béou, bé!* (va, bœuf, va!) dit-il à tous les deux.

— *Dai en abon, Martin* (marche en avant, Martin)! ajoute-t-il. Martin, c'est le bœuf de gauche; ce nom et cette place sont invariables.

Puis il passe au bœuf de droite; son nom est Jean.—*A tu Jouan!* lui dit-il (prononcez iouane).

Jean donne un élan, le joug avance, Martin recule, l'attelage n'en va pas plus vite, et le bouvier menace ses bêtes de sa colère. — *Ne mi hesquis pas bouta!* (Ne m'y fais pas mettre).

Et c'est ainsi qu'on parle aux bœufs en pays de Gascogne.

Le bouvier basque est plus grave et non pas plus patient. Il ne sait pas modérer la vigueur de sa nature, le besoin d'action qui le domine, au gré de la lourde allure de ses bêtes. Il marche à grands pas en avant, la tête roide, le corps cambré, portant haute et droite sa longue baguette armée de l'aiguillon; puis, lorsqu'il est arrivé à vingt pas, à trente pas de ses bœufs, il se retourne, revient sur eux, les stimule, les pique, repart et revient encore.

Celui-ci, — l'un des bœufs, — se nomme *Piarrès* (Piarrèche) ou Pierre; celui-là *Manès* (Manèche) ou Jean. Ils s'attèlent indistinctement à droite ou à gauche.

La manœuvre est simple, les interpellations ne sont pas fréquentes; un mot suffit à tous les deux. Mais là colère est terrible, injurieuse, et l'aiguillon tire du sang.

Au départ, le Basque brandit son arme, touche ses

bêtes l'une après l'autre, et leur dit *hotche!* ce qui équivaut à : en avant !

A l'arrivée, notre homme pose son bâton en travers sur le joug, et dit en point d'orgue, *dia!* cela signifie halte !

En chemin, à trente pas en avant, il les appelle.

Aughi! dit-il à l'un, avance ! *Aughi onat!* crie-t-il à l'autre, avance ici ! Piarrèche et Manèche se contentent souvent de l'invitation et se mettent à courir ; mais quelquefois aussi ils ne se pressent pas davantage. Notre Basque alors de se mettre en fureur ; il revient sur ses pas, il joue de l'aiguillon et jure par le diable : *Debrouïa!* Puis joignant les blessures de l'amour-propre aux piqûres de l'acier, il injurie Manèche d'un *Debrin bichaïa!* (figure du diable), Piarrèche d'un *Debrin ourdia!* (figure de cochon), et il est rare que les bêtes y soient sensibles.

Voilà comment on parle aux bœufs dans le pays de Labourd.

Je n'ai pas tout dit à propos de la charrette basque. On l'entend venir à 200 mètres ; c'est un bruit étrange, criard, agaçant, que les chiens accueillent en hurlant et les passants en se bouchant les oreilles. L'essieu adhère aux roues et tourne avec elles en frottant sur les traverses du fond. Et ce bruit infernal n'est pas un fait accidentel, un acte isolé de paresse et d'inertie. Chez un peuple intelligent et réfléchi comme le peuple basque, de telles choses ne se font qu'à dessein. C'est à dessein que l'essieu grince ; c'est à dessein que les roues sont pleines et non faites de rais et de jantes comme celles en usage dans la plaine, à dessein encore qu'elles sont amincies vers la circonférence.

Elles crient, afin que les bouviers soient avertis, lorsqu'ils marchent l'un vers l'autre dans les sentiers étroits des montagnes, et que l'un, celui qui monte, puisse se ranger pour laisser passer celui qui descend.

Elles sont pleines, pour ne pas s'embourber lorsqu'elles pénètrent les terrains gras; amincies, afin de former dans le sol un sillon sans lequel elles glisseraient sur la pente du chemin¹.

Ainsi promené, traîné, voituré, sur la grand route avec la diligence ou la charrette, dans les sentiers étroits de la montagne avec le cacolet et des bagages pour contre-poids, on passe Mendionde, Irissarri, Jaxu, ou bien Itsatsou, Ossès, Saint-Étienne, et on découvre.....

Mais ici je raconterai, avant d'aller aussi loin, et avant de quitter la jolie route plantée de grands arbres qui traverse Saint-Pierre d'Irubi, une légende des temps fabuleux du pays :

Les Pyrénées, dit la tradition, étaient peuplées dans les premiers siècles, de dragons, d'hydres, de serpents énormes, qui sortaient de temps à autre des profondeurs des montagnes et des forêts pour désoler le pays. Les chevaliers du moyen âge leur livraient des combats acharnés, et les chroniques locales nous ont conservé le nom de l'un d'entre eux : Gaston de Belzunce.

Le monstre que combattit ce brave chevalier, vers l'an 1407, avait choisi pour repaire une grotte située sur les bords de la Nive, au-dessous du village de Saint-Pierre d'Irubi. Gaston n'avait que dix-neuf ans; il marcha à la recherche du reptile sans autre arme que sa lance, sans autre compagnie qu'un domestique, qui prit la fuite à la première vue. Le jeune chevalier attaqua seul le monstre et le frappa mortellement; mais le serpent fit un dernier effort, étreignit son vainqueur et roula avec lui dans la Nive, où on les trouva morts tous les deux le lendemain. La ville de Bayonne reconnut cet immense service en décernant à perpétuité à l'aîné des Belzunce le titre

¹ Voir le *Voyage en Navarre*.

de premier bourgeois de la ville, et en donnant à la famille quatre maisons dans l'enceinte de ses murs. En outre, le roi de Navarre, Charles le Noble, ajouta à l'écu de leurs armes, en souvenir de ce haut fait, un dragon de sable en champ de gueules.

Si les Belzunce ont hérité jusqu'à nos jours des privilèges que leur avait octroyés la reconnaissance populaire, ils héritèrent aussi des mérites du jeune Gaston, et leur gloire a été chantée plus d'une fois par les bardes de la montagne; témoin ce couplet d'un chant navarrais du dernier siècle :

Belzunzeren izena
 Eta haren omena
 Urrun da hedatzen;
 Erregheren gorhetan
 Hiri eta kampagnetan
 Nork ezdu aditzen
 Belzunzez mintzatzen¹.

Les chroniques locales et avec elles le *Voyage en Navarre* racontent aussi l'histoire d'un autre monstre qui répandait la terreur dans la vallée de Soule, au xvi^e siècle. L'écuyer de Çaro l'attira hors de sa retraite au moyen d'un agneau vivant qu'il avait attaché sur le sol, et sous lequel il avait organisé une sorte de machine infernale. Au moment où le dragon affamé se roulait sur sa proie, de Çaro mit le feu à la traînée de poudre, la machine fit explosion, et le sang du monstre rejaillit jusque sur le vainqueur. Ce hideux spectacle, les derniers rugissements de l'hydre, la pensée qu'il allait être poursuivi et attaqué, frappèrent le chevalier de terreur; il prit la fuite, et lorsqu'il arriva à son castel, il tomba suffoqué et mort avant d'avoir pu prononcer un seul mot.

¹ « Le nom de Belzunce et sa renommée s'étendent au loin. Dans les cours des rois, dans les villes et les campagnes, quel est celui qui n'entende parler de Belzunce? »

Passons des monstres à Saint-Jean-Pied-de-Port, ce ne sera pas tout à fait même chose.

Il reste toujours en l'esprit, de chacun des pays qu'on visite en ce monde, une image que le hasard y place et non le libre choix. Il semble que, pour composer cet album de la mémoire, il se fasse dans le cerveau je ne sais quelle opération mécanique, comme dans la chambre noire de l'artiste. A un moment que la volonté n'a pas désigné, devant un objet, une scène, un site qui attire à peine l'attention, un tiroir s'ouvre, l'image se fait et demeure ineffaçable.

Je garde ainsi dans mes souvenirs une vue recueillie à Saint-Jean-Pied-de-Port, à un premier voyage : vue étrange, sans unité, complétée par des changements à vue comme au théâtre, et dont chaque détail ressort avec une netteté photographique.

C'est une suite de murailles brunes et moussues, dont les pierres disjointes ont accueilli entre elles mille plantes parasites, et qui rappellent ces villages fortifiés de la Manche décrits par Cervantes. Une porte à plein cintre, crénelée, sous laquelle passent d'abord des femmes venant de la fontaine et qui portent sur leur tête des bidons de bois cerclés en cuivre, puis à leur suite un pauvre enfant chaussé d'alpargates, vêtu de culottes attachées au genou et drapé à l'aragonaise dans un fragment de couverture. Une place mal pavée ou non pavée, sur laquelle s'élève, non pas un hôtel, non pas une auberge, une *venta* tout au plus, dans toute la nudité, tout le délabrement de celle où Don Quichotte vécut de quelques bribes de pain de la surveillance et d'un morceau de merluche desséchée. Enfin, comme appendice, une salle basse, décarrelée, servant tout à la fois de cuisine, de bureau pour les voitures publiques, de salle d'attente pour les voyageurs, et meublée de quelques chaises boiteuses et dépaillées.

Ce furent là mes premières impressions en voyant Saint-Jean-Pied-de-Port; des visites plus récentes ne les ont pas modifiées.

Nos vieux auteurs espagnols et français aiment, je ne sais par quelle affectation ironique, à écrire de tous côtés Saint-Jean-de-Pied-de-Porc, ou *San Juan de Pié de Puerco*. Ignorance ou malice, l'orthographe n'est pas exacte. Saint-Jean doit son nom à sa position au pied du *port*, ou passage, qui conduit en Navarre.

La ville est au centre d'une riche vallée, formée par de hautes montagnes couronnées de neige. Ses maisons occupent la base d'un mamelon isolé que surmontent les créneaux noircis, les remparts inaccessibles d'une citadelle élevée par Vauban.

Si ce n'était une colonie assez nombreuse de fonctionnaires, d'officiers, de douaniers et de soldats, Saint-Jean serait à peine habité. Les rues sont sales, étroites et tortueuses, on n'y voit circuler qu'une population chétive, des muletiers, de pauvres Navarrais et des gitanos qui passent la nuit sur le parvis de l'église ou sous les portes de la ville, en unissant leurs chants monotones aux cris lugubres des oiseaux de nuit.

La vallée, au contraire, est charmante et sillonnée de cours d'eau. Des créneaux de la citadelle on découvre la belle route qui conduit à Arneguy et de là en Espagne; les chemins par lesquels on parvient, au nord, au beau château de Lacarre, habité par un Basque, vétérans de l'empire, le maréchal comte Harispe; à l'est, aux forges de Lecumberry; à l'ouest, aux fonderies des Aldudes; délicieux chemins cachés sous l'ombre et la verdure et qui tentent de loin la paresse ou la curiosité du promeneur.

Je suivis ainsi, un jour de fête, le long d'un joli ruisseau, au pied d'une montagne boisée, un chemin pris à l'aventure. Le hasard me jeta au

milieu d'une bande de Basques et de Basquaises, vêtus de leurs plus beaux habits, précédés, comme ceux qui descendent à Biarritz et à Cambo à la Saint-Jean et le dimanche après le 15 août, de leur musique nationale et d'un groupe d'hommes qui chantaient. Il y avait là tout un village, les enfants, les hommes, les vieillards. Quelques jeunes gens, au milieu de la bande, portaient un costume plus coquet et plus léger, leurs pieds étaient chaussés de fines sandales, leurs vestes étaient ouvertes sous l'aisselle pour laisser au bras toute la liberté de ses mouvements, et leur main droite était armée de gantelets de cuir.

Je me trouvai près de l'un des vieillards.

« *Agour!* (Dieu vous garde!) lui dis-je.

— *Agour, jaona!* me répondit-il (Dieu vous garde, seigneur!).

— Vous allez à Saint-Etienne-de-Baïgorry?

— Nous y allons, fit-il encore avec le laconisme accoutumé des Basques.

— La fête sera joyeuse, sans doute, et le jeu de paume animé? On m'a parlé de nombreux défis...

— Il y a des défis, certes; ceux de Lasse nous ont fait porter un cartel à Ascarat.

— Y prendrez-vous part?

— Oh! il faut laisser faire les jeunes gens. Nous autres, nous avons notre rôle. »

Et il frappa sa ceinture qui rendit un son métallique.

Pendant le chemin, les bardes qui marchaient en tête du cortège chantaient à pleine voix sur un rythme joyeux. Je demandai au vieillard quel était le sujet de leurs chants. « Vous savez, Monsieur, me dit-il, que les poèmes de nos bardes ont toujours pour sujet les événements importants qui sont survenus dans le pays. Quelquefois ils racontent l'histoire de nos pères; souvent aussi ils ont pour but de

ridiculiser un vice ou de châtier une méchante action. Si vous étiez à portée d'entendre les nôtres en ce moment, vous ririez comme toute cette jeunesse, car ils racontent certaine aventure scandaleuse de quatre jeunes filles d'un de nos villages et de quatre grenadiers qui y étaient en cantonnement ¹. »

Nous arrivâmes au village. La fête était commencée : c'était un incroyable tumulte, des cris, des chants, des rires, des danses et des jeux de toutes sortes.

De partout arrivaient les populations des villages d'alentour et de dix lieues à la ronde, précédées de leurs bardes et de leurs musiques. Les partis se formaient sur le terrain du jeu de paume, les joueurs s'inscrivaient, et les paris s'échangeaient à l'avance, en faveur de tel ou tel champion.

On désigna parmi les vieillards des témoins qui devaient remplir l'office de juges du camp, veiller à l'observation des règles, et prononcer sur les coups douteux.

Ils commencèrent par tracer le terrain avec des branches d'arbre ; puis, armés de bâtons ferrés, ils se placèrent sur les côtés de la lice, frappant sans pitié sur tous ceux qui s'avançaient.

Le jeu commença. Il y avait là peut-être deux mille spectateurs, dont l'attention passionnée était suspendue à chacune des chances de la partie. Les joueurs vêtus de leur costume léger, couraient, s'élançaient, bondissaient d'une extrémité à l'autre de chaque camp, et la paume, sans cesse repoussée, voltigeait dans les airs sans jamais toucher le sol. Tous les regards étaient animés, toutes les bouches étaient béantes. L'émotion était vive lorsque l'un des coups semblait faiblir ; les cris et les applaudissements étaient immenses lorsqu'un coup difficile était habi-

¹ Cette chanson, *sur les quatre filles de Licharre*, est d'Etchahon, le barde le plus célèbre du pays de Soule.

lement relevé. Les pièces d'argent et aussi les pièces d'or des parieurs s'amoncelaient entre les mains des juges.

Je m'étais placé auprès du vieillard d'Ascarat. Les détails qu'il me donna me fournirent la mesure de la passion frénétique que les Basques professent pour la paume. Il me parla du Navarrais Assans et des Labourdins Perkain et Curutchet, qui furent les plus grandes célébrités du dernier siècle.

L'un deux, Perkain, qui était réfugié en Espagne pendant la révolution, apprend que Curutchet annonce une partie aux Aldudes. Il accourt, malgré les dangers de sa présence de ce côté de la frontière, combat, remporte la victoire, et rentre en Espagne, applaudi et protégé par six mille spectateurs.

« Je puis moi-même, ajouta mon voisin, me citer pour exemple de cet amour que nous portons au jeu de paume, où nos pères ont été les plus célèbres du monde. J'ai été soldat, Monsieur, j'ai marché avec la grande armée; nous étions quatorze du même village dans mon régiment, et sur ces quatorze, au moins six de première force. Une lettre nous apprit un jour qu'ici même, à Saint-Étienne, il devait y avoir une fête comme celle-ci. Nous serions morts à penser qu'une partie de paume s'organisait et se gagnait sans nous. Aussi partîmes-nous des bords du Rhin, tous les quatorze sans permission. Nous arrivâmes à Ascarat la veille de la fête, harassés de fatigue. Mais le lendemain nous parûmes au jeu de paume, et nous fîmes tant et si bien que notre camp remporta la victoire.

« Il fallut tout aussitôt penser à retourner au régiment, où déjà nous étions déclarés déserteurs. Heureusement c'était en hiver, et nous pûmes faire le chemin en courant. Le régiment avait dépassé Vienne. On nous arrêta tout aussitôt, et notre affaire

devenait mauvaise ; mais l'empereur sut pourquoi nous avions déserté ; d'ailleurs nous revenions tout juste pour sa grande bataille d'Austerlitz : il nous en sut gré et nous pardonna. »

Cependant la journée avance et la victoire n'est plus douteuse ; Lasse est morne. Ascarat modère avec peine ses cris de triomphe. Les paris s'acquittent, les vainqueurs boivent à leur victoire, et les bardes entonnent leurs couplets les plus joyeux.

Mais le succès ne rend pas toujours prudent ; un homme de Lasse saisit au passage quelques paroles peu mesurées ; un autre est accueilli près d'un groupe de buveurs par un *achut* insolent.—*Achut* est l'expression la plus complète du mépris et de l'injure.—Aussitôt un cri d'appel retentit, les bâtons se croisent, les ganibets sont dégainés, les injures et les cris de rage s'échangent, et la mêlée devient en un instant générale. C'est un combat de village à village, auquel tout le monde prend part. Bientôt le tumulte est au comble, les contusions se multiplient et le sang coule. Déjà vaincu sur le champ de paume, Lasse est forcé de battre en retraite, et Ascarat célèbre sa double victoire en vidant les outres de vin de Peralta, dont la contrebande a approvisionné les cabarets de Saint-Etienne¹.

Je fus rejoint, après la mêlée, par mon Basque d'Austerlitz ; son couteau inoffensif était resté suspendu à son côté ; mais le *maquila* avait joué son rôle. Notre homme était animé ; le vin de Peralta, la rixe, les coups donnés, et surtout les coups reçus, avaient porté sa colère à son diapason le plus élevé.

« *Achut !* criait-il, *achut* les gens de Lasse ! *Arraïo !* Fi de ces bâtards qui ne savent ni renvoyer une paume ni manier un bâton ! *Debrouïa !* ajoutait-il en se frottant l'épaule avec une plaisante grimace ; il

¹ Voir le *Voyage en Navarre*.

faut que ce soit un des nôtres, car ceux de Lasse ne frappent pas comme cela. *Debrin ourdia!* »

La nuit approchait et il fallait songer à la retraite. Je glissai quelques remerciements au milieu des imprécations du Basque, et je parlai de reprendre le chemin de Saint-Jean.

« Holà! monsieur, me dit-il, vous n'y pensez pas; seul, à pareille heure!

—Qu'importe, lui répondis-je, par cette belle nuit et par cette route délicieuse?

—A votre aise, pour que ces chapons de Lasse, qui vous ont vu avec nous, vous envoient un coup de bâton sur la tête; ou bien pour que les pantalons rouges vous prennent pour un politique prêt à passer la frontière; ou encore pour qu'un gabelou vous arrête au passage comme suspect de contrebande.

—J'espère bien, lui dis-je...

—N'espérez rien, Monsieur, et soyez assez bon pour nous attendre. Vous viendrez avec nous jusqu'à Ascarat, et même, si vous voulez me faire honneur, vous accepterez l'hospitalité dans le logis du vieux soldat.

—Je le voudrais, répondis-je; mais il faut que je sois demain à L... pour voir chasser les palombes.

—A merveille! dit mon homme, restez avec nous; je dois aller, moi aussi, à L...; il ne s'y fait pas de chasse sans moi; je vous y conduirai. »

Je me rendis et nous reprîmes le chemin que nous avions suivi le matin.

Aux approches du village, mon guide se sépara de la bande et me conduisit vers une petite habitation isolée, garnie de treilles, entourée d'arbres et de haies vives, à laquelle la lumière de la lune donnait une apparence poétique et coquette.

A mesure que nous approchions, nous entendions retentir des battements sourds, à intervalles égaux, quelque peu semblables à ce bruit sinistre qui tant

effraya don Quichotte et Sancho, ainsi que Cervantes le raconte dans le vingtième chapitre de leur véridique histoire ¹.

« Quel est ce bruit? demandai-je.

—C'est mon fils ou ma femme, me répondit le Basque, qui hache le genêt pour la nourriture du bétail. »

En même temps il frappa à la porte, et le jeune homme nous ouvrit, pendant que continuait le bruit des hachoirs.

« Où est la dame de la maison?

—Elle vous attend.

—Venez, dit mon guide, » et il entra devant moi.

La maîtresse du logis vint à notre rencontre. Son mari me présenta à elle, et je la saluai par ces mots : *Agour etchekanderea* (bonjour, dame de la maison), auxquels elle répondit en souriant par un *ongui ethorri* (soyez le bienvenu).

Elle nous improvisa à la hâte un souper auquel elle ne prit aucune part, nous servant debout, selon l'usage. Puis, lorsque ce repas fut achevé, et pendant que le Basque me racontait complaisamment ses prouesses passées au jeu de paume, ses chasses à la palombe et à l'izard, ou ses fatigues pendant les grandes guerres, sa femme choisissait les plus beaux draps de son armoire, tissés de fil sorti de ses mains, et me préparait un lit.

Le lendemain, après un repos dont j'avais le plus grand besoin, nous primes avec mon hôte le chemin de L... En route, il m'apprit comment la palombe (*paloma* en espagnol, *urzo* en langue basque), bel oiseau voyageur de la famille des ramiers, passait dans les Pyrénées, au mois de septembre, par bandes nombreuses, et venait habiter les forêts de hêtres. Il me raconta encore comment s'en faisait la chasse

¹ Voir le *Voyage en Navarre*.

dans certains vallons, privilégiés par leur disposition ou par la direction dans laquelle ils se trouvent, et qu'on nomme *pantières*, du nom d'un immense filet qui joue dans la chasse le principal rôle.

La palombe est le mets favori des Basques, et pendant la saison des chasses les marchés de tout le pays en sont couverts. Aussi est-ce un produit lucratif, et les *pantières* sont pour les habitants des propriétés importantes.

Le pays basque est un pays de cocagne. Les produits du sol y sont beaux et bons, le poisson y abonde, le gibier foisonne. Je viens de dire que des myriades de palombes s'abattent sur les montagnes, à l'entrée de l'automne : quand vient l'hiver, et sur un autre théâtre, sur tout le littoral, ce sont des nuées de canards sauvages qui traversent le golfe d'un seul vol, arrivent tellement épuisés, qu'on les achève à coups de bâton, et tellement nombreux, qu'on en charge des voitures entières pour les expédier en poste sur Toulouse, sur Bordeaux et sur les villes d'alentour.

Une hospitalité amie m'attendait à L... ; mais c'eût été faire offense à mon guide que de le quitter aussi promptement, et, pour ne pas perdre une rare occasion d'étude, j'allai partager avec lui l'accueil d'un de ses compatriotes dans le village. L'hôte était sur sa porte ; mon guide me présenta à lui, et je le saluai de ces mots : *Gaiï hon etcheco jaona* (bonsoir, maître de la maison).

Après m'avoir rendu mon salut, l'hôte me pria de le suivre et m'introduisit dans la pièce principale de la maison, où sa femme, entourée d'une famille nombreuse, s'occupait des préparatifs du souper. L'hôte me conduisit à elle.

« *Etchekanderea*, lui dit-il avec une gravité toute cérémonieuse, voici un étranger que nous amène Iribarren, d'Ascarat ; vous plaît-il lui accorder l'hospitalité ?

—Qu'il soit fait, répondit-elle, selon que vous l'ordonnez. »

Je m'inclinai, et je fus bientôt entouré de toute la famille. Les jeunes garçons m'abordèrent familièrement, mais sans m'adresser aucune question indiscreète; le Basque, retenu par une rare délicatesse, craindrait de paraître mettre un prix à son hospitalité. Les jeunes filles, à l'air riant, au regard spirituel et causeur, ne mettaient plus tous leurs soins à aider leur mère, et, fort occupées de la présence d'un étranger, elles suivaient notre conversation et ne perdaient aucune occasion de rire.

Lorsque le souper fut servi, nous prîmes place, l'hôte, Iribarren, moi et seulement l'aîné des enfants, l'héritier. L'*etchekanderea* nous servait, les garçons assistaient au repas de leur père, et les jeunes filles, assises auprès du foyer, avaient pris leurs quenouilles et filaient en silence. Ce ne fut qu'au dessert que la mère, prenant, elle aussi, sa quenouille, vint s'asseoir auprès de son mari.

Après le repas, des pipes furent allumées, les enfants rompirent le silence, les jeunes gens se mirent à battre du genêt ou à préparer des instruments aratoires, et les jeunes filles, tout en filant, se racontaient les petites chroniques du village ou quelqueune de ces fables populaires du pays basque, qu'on nomme *elhezahar* (vieux récits), et qui se transmettent d'âge en âge.

J'ai entendu presque toutes ces fables : le Coursier blanc (*zaldi chouri*), l'OEil du Devin (*azti beguia*), la jeune Fille et le Taureau d'or (*urhesko chahala*), le *Bassa jaon*, le Seigneur sauvage; c'est le mélange le plus étrange de science naïve, de merveilleux et de superstition¹.

Lorsque fut venue l'heure du repos, notre hôte me

¹ Voir le *Voyage en Navarre*.

conduisit dans une petite chambre simple et propre, et je m'endormis au bruit des causeries et des rires de la famille.

Mon sommeil fut rapide. Je fus réveillé bien avant le jour par une voix sonore qui chantait, dans une pièce voisine, ce couplet d'une vieille chanson du Labourd :

Gouatçan lagun, gouatçan bada
 Biak Arthizanera
 Urzo chouribat elkitçen beyta
 Arthizaneco plaçala
 Houra nahi nouke arrapi
 Nauren sarietara.

« Allons ensemble, allons donc tous deux à Arthizana. Une palombe blanche paraît sur la place d'Arthizana, et je voudrais la prendre dans mes filets. »

Ce chant me rappela notre chasse, je savais que nous devions être à la pantière avant le lever du soleil, et je sautai du lit à la hâte.

« Allons, Monsieur, me dit Iribarren en entrant dans ma chambre, l'aube s'approche, hâtons-nous!

—Je suis prêt, répondis-je.

—Le sommeil vous a-t-il bien reposé? vos poumons ont-ils repris leur souplesse, et votre poitrine sera-t-elle en état de bien jouer son rôle?

—Quel rôle? demandai-je.

—Ah! il vous faudra crier ce matin, et crier de la bonne façon, comme cela... »

Et ouvrant ma fenêtre, qui donnait sur le village, il poussa à mes oreilles le cri le plus perçant, le plus prolongé que j'aie jamais entendu : c'est le *kikissai*, le cri d'appel de la montagne, de même que le *zinka* est le signal des rendez-vous amoureux. Il n'y a qu'une poitrine basque qui puisse, sans en être déchirée, proférer cet appel, qui remplit l'espace et

provoque tous les échos au loin ; les douze notes de la gamme chromatique seraient impuissantes à en reproduire les étranges modulations.

Au cri d'Iribarren en répondirent vingt autres dans le village, vingt fenêtres s'éclairèrent, vingt portes s'ouvrirent, et au bout d'un instant nous étions vingt chasseurs réunis vers le chemin qui conduit à la pantière. On m'avait donné un fusil, du plomb, de la poudre ; et comme la matinée était froide, l'*etche-kanderea*, au moment où j'avais pris congé d'elle, m'avait jeté sur les épaules la *capusaïlla* d'un de ses fils.

Tous nos chasseurs étaient pourvus de ce curieux vêtement. C'est la dalmatique ancienne ; il conserve la forme primitive que lui ont donnée les montagnards euskariens. Il donne une apparence solennelle à l'homme qui le revêt. La *capusaïlla* se compose de deux pièces d'étoffe grossière en poils de vache, jetées devant et derrière, et réunies sur les épaules, en laissant une étroite ouverture où passe la tête ; sur les côtés pendent deux bandes qui protègent les bras ; un capuchon de forme triangulaire recouvre la tête et enveloppe le visage. Ainsi vêtue, notre troupe ressemblait à une bande de pénitents procédant à quelque cérémonie mystérieuse.

La nuit était des plus noires ; à la sortie du village, nous nous mîmes à la file, le plus expérimenté prit la tête, et nous le suivîmes à l'aveuglette et dans le plus grand silence, par une multitude de petits chemins étroits pourvus d'ornières profondes, bordés çà et là de fossés pleins d'eau et de boue. Je glissai dix fois, je tombai trois fois au moins.

Enfin, après bien des souffrances, nous arrivâmes à la pantière avec les premières lueurs de l'aube.

Deux collines couronnées d'arbres forment un étroit défilé dans la direction du sud au nord. Au sud, et bien avant le défilé, sont postés des rabat-

teurs armés de raquettes blanches, dont la forme affecte celle d'un oiseau de proie. Une partie des chasseurs se cache parmi les arbres, à l'entrée du vallon, le fusil armé, la poitrine prête. Au nord, on suspend à deux arbres, à l'entrée du défilé, un immense filet vert à larges mailles, et au delà se placent les autres chasseurs également cachés. Un haut sapin, qui a crû sur le penchant de l'une des collines, domine toute la scène. Iribarren, capitaine de la chasse, y grimpe et se blottit au milieu des branches.

Tout est prêt, chacun est à son poste, le silence se fait, attendons!

Bientôt, à d'imperceptibles vapeurs qui surgissent à l'horizon, les rabatteurs devinent leurs victimes, quelques cris nous préviennent. Bientôt encore nous entendons dans l'air, de nombreux frémissements, bientôt un grand bruit : c'est le vol qui s'avance.

Une raquette s'élève dans l'air à sa droite, le vol effrayé se rejette à gauche; une seconde s'élève encore, puis une troisième, puis d'autres, chaque fois que la bande voyageuse semble vouloir quitter la ligne qui conduit vers nous. Ainsi, forcément guidées vers le but fatal, les palombes, en vol serré, s'engagent entre les arbres du vallon : derrière elles des cris s'élèvent qui leur défendent le retour, devant elles se prépare une manœuvre perfide.

Le capitaine de la chasse tient dans ses mains une palombe artificielle aux ailes déployées. Il la lance à la tête de la bande et dans la direction du filet. Le leurre plonge et tombe sur le sol; la troupe ailée, croyant obéir à son chef, imite le mouvement, se rabat, et se jette en tourbillonnant au milieu des mailles.

Alors les cris redoublent, des coups de feu partent de tous côtés, et ceux des pauvres oiseaux que le filet n'a pas arrêtés tombent frappés de mort.

C'est au milieu du champ de bataille, attristé de ce

carnage facile, que j'ai quitté le vieux soldat d'Ascarrat et mon hôte de la nuit. J'ai crié autant qu'un Basque, j'ai improvisé avec mille variantes tous les cris montagnards. N'en pouvant plus, la poitrine malade, j'ai repris, avec une part de la chasse, le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port, retrouvant avec joie, après tant de tumulte, le calme et l'isolement de la vieille cité, et le cacolet qui ramène vers la plaine.

De Bayonne à Saint-Jean-Pied-de-Port 57 kilomètres. Trajet en 14 heures.—*Diligences* : Lohiol, place du Gouvernement, partant à six heures du matin, tous les deux jours, et alternant avec un autre service partant de l'hôtel des Basques, rue des Lisses.—*Hôtel* : du Soleil d'or. Les mêmes entreprises conduisent à Saint-Palais, à Mauléon, à Tardetz, au centre même des pays basques, mais au-delà des limites que nous avons fixées à notre livre. Ce ne seraient plus des promenades, mais des voyages, et d'autres guideront le voyageur avec plus sûre connaissance du pays. Le gave d'Oloron sépare les deux contrées, la basse Navarre du Béarn; et le curieux aurait encore à visiter, en remontant le cours de cette jolie rivière, un charmant pays et de jolies villes : Sauveterre avant tout; puis Navarrens tout flanqué de bastions; et plus loin, sur le gave de Pau, Orthez et les vieux souvenirs de Gaston de Foix.

CHAPITRE VIII

LES SALINES

Briscous.—Les sources.—Salins.—Les appareils évaporatoires de Creutznach.—Salies.

Le département des Basses-Pyrénées possède de nombreuses richesses minéralogiques; celle qui donne lieu à l'exploitation la plus importante est le sel.

Le produit duquel Bayonne tire son renom, non pas le chocolat, mais le jambon—renommée usurpée—doit surtout ses qualités à la pureté des sels préparés dans le pays.

J'ai dit renommée usurpée; c'est qu'on dirait à plus juste raison: « les jambons du Béarn, fumés dans le Bigorre, salés avec les sels de Briscous, d'Oraas et de Salies », que les jambons de Bayonne. Le voisinage du plus important des établissements salifères de la contrée est le seul titre dont Bayonne ait pu s'armer pour donner son nom à ce produit, dont la célébrité remplit le monde.

Cet établissement, Briscous, est à 15 kil. environ de Bayonne. On s'y rend par Saint-Pierre d'Irubi et

par le joli village de Mouguerre, situé au milieu de riants vallons. Briscous réunit, dans une petite vallée encaissée et humide, située à peu de distance de l'Adour, auquel elle se rattache par un cours d'eau canalisé, six concessions en activité qui produisent annuellement plusieurs millions de kilogrammes de sel.

Les ateliers d'extraction sont des bâtiments assez vastes, construits en grande partie en planches gondronnées, et au milieu desquels sont les sources.

Le bassin de Briscous est formé par un banc de sel gemme, d'une grande puissance, traversé par des sources abondantes. Avant la découverte, encore récente, de cette importante richesse (1833), ces sources s'élevaient doucement jusqu'au niveau du sol et formaient des marécages dans toute l'étendue de la vallée. On raconte que l'empressement des bestiaux à courir à ces marécages conduisit à la connaissance de leur nature particulière et à une exploitation qui n'en est encore qu'au début. Des trous de sonde ont été conduits jusqu'à une profondeur de 30 à 50 mètres, des tubes soutiennent le sol, et des pompes amènent à la surface une eau salée abondante qui présente une force de saturation de 23 à 25 degrés.

La source de Salins, dans le Jura, qui n'atteint pas au delà de 20 à 24 degrés de saturation, était facilement épuisable, et doit son abondance actuelle à un moyen artificiel curieux. Le banc est à une profondeur considérable, la source jaillissait difficilement; un trou de sonde, descendu jusqu'au sel gemme, a servi à y précipiter les eaux d'un ruisseau qui noie le banc, s'y sature et revient à la surface à l'aide de pompes, chargé d'un grand nombre de principes minéraux.

Le sel s'obtient par l'évaporation et la cuisson. Ce mode, immédiatement praticable avec des eaux fortement saturées, doit être précédé, lorsque les

sources sont faibles, d'un moyen à peu près semblable à celui qui facilite la production du sel marin : l'évaporation à l'air.

J'ai vu dans la Prusse rhénane, auprès d'une petite ville peu célèbre à d'autres titres, Creutznach, quelques-uns de ces étranges appareils évaporatoires dont l'origine doit remonter aux temps primitifs.

Dans une vallée étroite, ouverte du sud au nord, que dominant des masses imposantes de rochers de porphyre et que parcourt un air vif, s'élèvent d'immenses hangars à jour ayant 100 ou 200 mètres de long, rangés parallèlement à des distances égales comme des bataillons qui défilent. En tête de chacun est un puits d'une profondeur de 70 à 100 mètres, qui atteint, non pas un banc de sel gemme, mais une nappe d'eau très-puissante et qui s'est saturée en traversant des mines dont le gisement paraît inconnu.

En avant de chaque bâtiment tourne sans cesse, sous l'impulsion d'un cours d'eau, une roue immense qui met en mouvement un mécanisme des plus naïfs.

Une pompe dont le corps est formé de troncs d'arbres creusés, cerclés de fer et emboîtés bout à bout, descend jusqu'au fond du puits. Le piston, mù lentement par la machine, y aspire l'eau salée, l'amène au-dessus du sol et la déverse à flots intermittents dans un bassin en planches. Dans ce bassin plonge une autre pompe qui, mise en mouvement par le même mécanisme, élève l'eau jusqu'aux combles du hangar. Là elle est reçue par une rigole en bois s'étendant sur la septième partie environ de la longueur du hangar et placée dans une position exactement horizontale, afin que l'eau puisse en déborder sur tous les points à la fois. Au-dessous de cette rigole, du sol jusqu'au comble, s'élève, au milieu et sur toute la longueur du bâtiment, une épaisse muraille

formée de fagots d'épines. L'eau salée coule sur ces fagots, y ruisselle goutte à goutte, descend lentement de branche en branche, s'arrête sur chaque rameau, s'évaporant au contact de l'air vif qui parcourt la vallée, de telle sorte qu'elle arrive au bas fort réduite en quantité, mais en même temps possédant à un degré plus concentré le principe salin qu'elle portait en quittant le puits.

Sur le sol elle est reçue par un nouveau réservoir; une autre pompe l'attend, l'aspire, l'enlève et la déverse sur une seconde série de fascines qu'elle inonde du sommet à la base. Ici elle arrive plus saturée encore. Un troisième appareil s'en empare, puis un quatrième, puis trois autres.

Au septième bassin, l'eau salée a parcouru, en bas comme en haut, toute l'étendue du bâtiment. Elle portait à la source *un et demi* pour cent de principes salins; après sept graduations successives, elle renferme, au dernier bassin, *dix-huit* pour cent, et quelquefois *vingt-quatre*, lorsque l'état de l'atmosphère a été le plus favorable à l'évaporation.

Chaque source fournit ainsi dans l'année plus de cinq millions de pieds cubes d'eau salée, et pourrait en fournir le double, si le moyen d'exploitation était moins primitif.

Le nombre des fascines employées dans toute l'étendue de la vallée est tel, que lorsque la vétusté en a rendu le renouvellement nécessaire, et cela se répète à peu près tous les cinq ans, la dépense s'élève à plus de 25,000 francs.

Et tout ce mécanisme grossier se meut nuit et jour dans une complète solitude. Cette vaste exploitation se fait sans la présence d'un ouvrier. Cette grande roue tourne, ces pompes aspirent et déversent avec une régulière lenteur, avec une flegmatique dignité telles qu'on peut croire que ce mouvement existe de toute éternité et ne cessera jamais. Le visiteur erré

tout à l'aise sous ces longues galeries sans y être distrait par d'autre bruit que le frémissement de cette pluie perpétuelle à travers les fascines ou par le grincement, à intervalles réguliers, de quelque rouage mal graissé.

L'action de la roue motrice se transmet à de grandes distances sans aucun effort apparent. Cette roue est garnie d'un essieu coudé qui imprime un mouvement de va-et-vient à une série de pièces de bois, couchées horizontalement, jointées bout à bout, et supportées, sur de longues distances, par une suite de chevalets qui se dandinent niaisement sur leurs bases. Le mouvement est ferme, exact, calme, et on se laisse aller à penser qu'il se communiquerait ainsi d'un bout du monde à l'autre. L'une de ces roues, par exemple, est au milieu de la vallée; d'un côté elle fait jouer les sept pompes d'un long hangar, de l'autre elle fait mouvoir deux cents mètres au moins de solives et de chevalets qui, traversant la prairie, passant sous une route, s'élevant sur la montagne, transmettent le mouvement à un autre bâtiment situé à mi-côte et alimenté par une source abondante.

L'eau saline, après avoir parcouru les sept degrés d'évaporation, est âcre et saumâtre, mais elle n'est pas telle encore qu'on puisse en extraire le sel tout aussitôt; elle est recueillie et transportée dans de vastes chaudières et soumise à l'action d'un feu ardent. Après sept jours d'ébullition constante, toute cette mousse blanche qui surnage est enlevée à l'aide de larges écumoirs et déposée dans des paniers, où elle s'égoutte et se transforme en cristaux de sel.

L'eau est remise en ébullition pendant sept jours encore, écumée une seconde fois, puis soumise enfin à une troisième cuisson, qui dure neuf jours, et qui se termine comme les deux premières.

Après ces vingt-trois jours d'évaporation continue, l'eau saline a rendu tout le sel qu'elle renferme.

A Briscous, les eaux salées, amenées dans des réservoirs, y sont traitées par un lait de chaux et se séparent d'une partie des principes étrangers qu'elles peuvent contenir. Elles sont ensuite conduites dans de grandes chaudières plates dans lesquelles elles sont soumises à l'ébullition. Elles se refroidissent et forment une cristallisation confuse ou régulière, de laquelle s'obtient le sel fin ou le sel cristallisé. Retiré des chaudières, le sel est déposé dans des formes; là il s'égoutte, et la dessiccation s'achève dans une étuve disposée au-dessus des fourneaux.

Salies, dans l'arrondissement d'Orthez, dont les sources salées ne sont pas moins importantes que celles de Briscous, présente une organisation toute particulière et une population plus indépendante que nulle autre; cela s'explique.

Les sources appartiennent à la commune et sont administrées au nom de tous. Chaque enfant qui vient au monde a droit à une part dans le produit de l'exploitation. La part de chacun de ceux que Dieu rappelle, la part de tous ceux qui quittent le pays pour un motif quelconque, reviennent à la masse, sans retour. On dit que les Saliens sont fort attachés à leur sol; leurs familles sont nombreuses; leur ville, qui n'était d'abord qu'un village, tend toujours à s'agrandir. On prétend qu'ils sont les plus mauvais soldats, les conscrits les plus réfractaires de tout le département: tout cela se comprend.

En résumé, les salines des Basses-Pyrénées présentent, réunies, une étendue de 5 kilomètres carrés; leurs produits, qui s'élèvent à 10 millions de kil. par an, ne s'écoulent, quant à présent, que dans un rayon peu étendu, en raison de la cherté et de la difficulté des transports; mais l'ouverture du chemin de Bayonne à Bordeaux leur promet des débouchés

nombreux. Briscous, qui est le plus près de Bayonne, et qui communique par l'Adour avec la tête de la voie de fer, ne peut être le plus mal partagé de ces importants établissements.

CHAPITRE IX

LES BASQUES

L'histoire. — L'origine. — La langue. — La littérature. — Oyenhart. —
Refrainac.

Quelques mots encore.

Un Basque disait à je ne sais quel grand personnage : « Nous ne datons plus. »

Euskariens, Cantabres, Vascons et Basques, tous ces noms appartiennent au même peuple, issu des premiers maîtres de la péninsule transpyrénéenne et duquel ont parlé tour à tour Sénèque, Diodore de Sicile, Lucain, Mariana, Garibaï, Strabon et tant d'autres. Maîtres d'abord de toute l'Espagne, puis seulement des riches vallées qui s'étendent de l'Ebre à l'Adour, ils eurent sans cesse une grande influence sur la destinée des peuples qui s'agitaient autour d'eux ; et ils parurent sur tous les champs de bataille, contre les Romains, contre les Goths, contre les Maures et contre les Aquitains, faisant toujours pencher la balance du côté de ceux des combattants à qui leur concours était assuré.

De cette fédération puissante, il ne reste plus

aujourd'hui que sept provinces : la haute Navarre, la Biscaye, l'Alava et le Guipuzcoa en Espagne, et en France le Labourd, la basse Navarre et la Soule. Ces hommes, frères par l'origine et par la langue, sont devenus, par la politique, étrangers les uns aux autres et souvent ennemis; et pendant que les Basques transpyrénéens conservent, au milieu des misères de la jeune Espagne, des ombres de leurs privilèges et de leur organisation démocratique, les Basques de France sont devenus citoyens, sous le même niveau que leurs voisins les Gascons, qu'ils ont tant combattus, tant molestés, tant dédaignés.

Néanmoins, il est aujourd'hui encore, parmi les montagnards des deux versants des Pyrénées, des Cantabres de la vieille race qui ne pensent pas que tout soit dit sur leur avenir, et qui sourient en initiés à la pensée d'une reconstitution de l'antique fédération des Basques. S'ils n'espèrent pas encore, du moins ils rêvent la réunion à venir des sept provinces, qui formeraient une petite république sous le protectorat des deux grandes puissances. A leurs yeux, la création tant sollicitée d'un département de l'Adour, composé des arrondissements basques de Bayonne et de Mauléon, eût été une première forme donnée à leurs songes.

La langue basque a traversé toutes ces vicissitudes, pure, intacte et toujours originale; preuve éclatante de l'antique origine des hommes qui la parlent.

D'où vient-elle? d'où dérive-t-elle? quel autre dialecte a contribué à la former? grec, latin, hébraïque ou arabe? Nul ne le dit. Il paraît prouvé, au contraire, qu'elle est plus ancienne que tous, et qu'elle n'a un peu d'analogie qu'avec le breton et le gallois, derniers vestiges de l'antique langue de nos pères les Celtes.

Elle est difficile et soumise à des règles nombreuses de grammaire et de syntaxe, on l'appelle

non le *basque*, mais l'*eskuara*; elle compte encore des adeptes dévoués, elle a été le but des études d'un grand nombre de savants, et l'un d'eux, M. Guillaume de Humboldt, lui a consacré deux traités célèbres¹.

Littérairement, l'*eskuara* a peu produit, et il est étrange que, doué d'une imagination ardente, pourvu d'un idiome qui est apte, malgré son apparence inculte, à toutes les combinaisons du style et de la poésie, le peuple basque n'ait pas produit autre chose que des pastorales, et çà et là quelques poésies.

À part des épisodes empruntés à la Bible et à la mythologie, les souvenirs de Roland, ceux des chevaliers de la Table ronde, de Clovis, d'Alaric, de la guerre des Maures, de Napoléon, fournissent matière à ces pastorales, qui ont leurs règles poétiques, aussi inflexibles que l'a été chez nos classiques la loi des trois unités. Les auteurs sont des pâtres ou des chasseurs d'isards, qui vivent presque toute l'année dans la solitude, au milieu des traditions naïves dont leur esprit est nourri; les acteurs, c'est tout un village: les spectateurs, toute une contrée².

¹ Nous sommes loin maintenant, à cet égard, de l'opinion qu'on avait conçue de la langue basque au xvii^e siècle et dont nous trouvons l'expression dans l'amusante *Relation* de Mme d'Aulnoy. Un livre moins connu, mais autrement curieux, et dans lequel Mme d'Aulnoy a fait de larges emprunts, le *Voyage en Espagne*, de Van Aarsens de Sommerdick (Cologne, 1667), s'exprime ainsi sur le pays, et sur l'idiome qui s'y parle :

« C'est un pays pauvre et montagneux, où il ne croist que du fer, tant ce qu'en tient la France, que ce que l'Espagnol en possède, qui en est la plus grande partie et qui se nomme *Biscaye*. On y parle une langue* qui n'est entendüe que de ceux du pays; aussi est-elle si pauvre, qu'un mesme mot signifie plusieurs choses, et qu'elle ne peut, par cette raison, être reçeüe dans le commerce; on ne l'écrit point, et les petits enfants apprennent à l'école le Castillan ou le François, selon le Roy auquel ils sont Sujets. »

² Voir à ce sujet deux lettres sur les représentations dramatiques dans le pays basque, publiées par M. Francisque Michel dans l'*Athenæum français* (2 décembre 1854 et 27 janvier 1855).

* « Si l'on peut appeler langue un tel baragoüin, » ajoute Mme d'Aulnoy.

Le théâtre se dresse en plein vent, au milieu d'une vallée, dans la clairière d'une forêt. Pour l'ornement de la scène, pour la meilleure exécution d'une œuvre dont on a parlé un an et souvent deux ans à l'avance, on met en réquisition toutes les richesses, toutes les parures, les bijoux âgés de deux siècles, les costumes de toutes les époques. L'orchestre se compose du tambourin et de la flûte, qui constituent la musique nationale¹; les comparses sont des troupes d'empereurs et de Sarrasins, qui évoluent sur la pelouse, tout autour de la scène, sur laquelle ils apparaissent au moment décisif.

La pièce commence par un long prologue que récite l'auteur ou l'un des acteurs, sur le ton de la mélodie grecque, et qui esquisse à grands traits le sujet de la pastorale. Puis paraît Attila en uniforme de garde national, ou Roland drapé dans le caban d'un officier d'un cantonnement voisin, ou le Cid en habit noir, ou le roi Hérode affublé d'une robe de fantaisie. Les jeunes Basquaises prennent part à ces fêtes, et leur plus grand plaisir est de remplir des rôles d'hommes, de revêtir les costumes de notre sexe et de singer, de l'air le plus comique, les airs terribles des héros du drame.

C'est là tout ce que fournit le sol basque en fait de monuments de littérature nationale. Bien peu existent autre part que dans la mémoire des acteurs, la tradition les y conserve, et si quelques-uns ont eu les honneurs de la transcription, ils sont précieuse-

¹ « Pour vous faire entendre ce que c'est, écrivait Mme d'Aulnoy, en 1679, il faut vous dire qu'un homme joue en même temps d'une espèce de Fifre et du Tabourin, qui est un Instrument de bois, fait en triangle et fort long, à peu près comme une Trompette marine, monté d'une seule corde, qu'on frappe avec un petit bâton; cela rend un son de Tambour assez singulier. Leurs airs ont quelque chose de gai et de fort particulier, et le son aigu de ces Flûtes se mêlant à celui des Tabourins, qui est assez guerrier, leur inspire un certain feu qu'ils ne peuvent modérer. »

ment conservés par certaines familles comme un poétique patrimoine. On peut y ajouter quelques *elhezahar* comme ceux que j'ai entendus la veille de la chasse aux palombes, des chansons de bardes et quelques poésies de courte haleine.

Parmi les auteurs de ces dernières, il faut citer surtout Oyenhart, qui fit un célèbre recueil de proverbes, la sagesse de ce digne peuple.

C'est à lui que, pour terminer, j'emprunterai ces sages préceptes :

« Ber'exea beires da dacunac estaliric,
Espesa aurtic berserenera harriric.

« Celui qui a sa maison couverte en verre ne doit point jeter de pierre sur le toit d'autrui.

« Dixac bi aurhide,
On eta adiskide,
Dendixac oboro,
Diren gaizac oro.

« La bonne fortune a deux sœurs, abondance et multitude d'amis. La mauvaise fortune en a bien plus, ce sont toutes les calamités possibles.

« Hirur *gutic* eta hirur *anhizec* galzen dute nehor :
Guti uke'n eta anhiz isan gastazeac ;
Guti iaquin eta anhiz edasteac ;
Guti isan eta anhiz isan usteac.

« Trois *peu* et trois *beaucoup* gâtent le monde :
Avoir peu et beaucoup dépenser ;
Peu savoir et beaucoup parler ;
Être peu et prétendre être beaucoup. »

FIN.

VOCABULAIRE

VOCABULAIRE

FRANÇAIS.

GASCON.

ESPAGNOL.

BASQUE.

JOURS

YOURS

DIAS

ASTEAREN

de la semaine.

de la semana.

de la semana.

egunak.

Lundi.
Mardi.
Mercredi.
Jeudi.
Vendredi.
Samedi.
Dimanche.

Diluns.
Dimars.
Dimers.
Dijaüs.
Dibeys.
Disapte.
Dimenye.

Lunes.
Martes.
Miercoles.
Jueves.
Viernes.
Sabado.
Domingo.

Astelchena.
Astehartea.
Asteazkena.
Orceguna.
Orciralea.
Larumbata.
Igandea.

MOIS.

MES.

MESES.

HILABETHEAK.

Janvier.
Février.
Mars.
Avril.
Mai.
Juin.
Juillet.
Août.
Septembre.
Octobre.
Novembre.
Décembre.

Janbié.
Haüré.
Mars.
Abrioü.
May.
Jun.
Yulleut.
Aoüs.
Septême.
Octobre.
Nobéme.
Decéme.

Enero.
Febrero.
Marzo.
Abril.
Mayo.
Junio.
Julio.
Agosto.
Setiembre.
Octubre.
Noviembre.
Diciembre.

Urtharila.
Otsaila.
Marchoa.
Aphirila.
Mayatza.
Erearoa.
Uztaila.
Abostua.
Buruita.
Urria.
Hacila.
Abendoa.

FRANÇAIS.

GASCON.

SAISONS.

SAZOUNS.

Le printemps.
L'été.
L'automne.
L'hiver.

Lou printemps.
L'estioü.
L'estoune.
L'hiber.

ÉLÉMENTS.

ELEUMEUNS.

La terre.
Le feu.
L'eau.
L'air.

Le terre.
Lou hoüec.
L'aigue.
L'ert.

A TABLE.

A TAULE.

Donnez-moi, s'il vous
plaît,
A déjeuner.
A diner.
A souper.
A boire.
A manger.
Fort peu.
Un peu.
Beaucoup.
Encore.
Toujours.
Assez.
Pain.
Vin.
Viande.
Bouilli.
Rôti.

Baillam - me , si bous
plats,
A desyoüa.
A digna.
A soupa.
A bébe.
A minya.
Fort chic.
Un chic.
Fort.
Encouare.
Tustens.
Prou.
Pan.
Bin.
Car.
Bouillit.
Roustti.

L'ARRIVÉE.

L'ARRIBADE.

Nous voici arrivés.
A quelle heure ?

Qu'em arribats.
A qu'ine ore ?

ESPAGNOL.

SAZONES.

La primavera.
El verano.
El otoño.
El invierno.

—

ELEMENTOS.

La tierra.
El fuego.
La agua.
El aire.

—

A LA MESA.

Sea servido, dar me
usted,
De almorzar.
De comer.
De cenar.
De beber.
De comer.
Muy poco.
Un poco.
Mucho.
Otra vez.
Siempre.
Basta.
Pan.
Vino.
Carne.
Cocido.
Asado.

—

EL ARRIBO.

Somos llegados.
A que hora?

BASQUE.

USTAILAC.

Udabarria.
Uda.
Udazquena.
Negua.

—

Lurra.
Sua.
Ura.
Airea.

—

MAHAINEAU.

Indazu othoï,

Hascalcera.
Barascalcera.
Afalcera.
Edatera.
Yatera.
Gutti.
Guti bat.
Hainits.
Oraino.
Bethi.
Asqui.
Oguia.
Arnoa.
Haraguia.
Egosia.
Erria.

—

HELTZEA.

Hemen gare.
Cenbat orenetan?

FRANÇAIS.

Montrez-moi, s'il vous plaît
la rue de...

Bonjour, Monsieur.

Bonjour, Madame.

Je désire une chambre.

Je suis seul.

Nous sommes deux.

Cette chambre est trop haut.

Trop bas.

De quel prix est-elle?

Par jour?

Par semaine?

Par mois?

Donnez-moi de l'eau et du
linge.

Envoyez chercher le coif-
feur.

Quelle heure est-il?

A quelle heure le repas?

—
SORTIE DE JOUR.

Où trouve-t-on des bains?

Je veux prendre un bain.

Où y a-t-il un café?

Où reste un tailleur?

Où reste un chapelier?

Où reste un cordonnier?

Je désire acheter...

Quel est le prix?

C'est trop cher!

Cela ne me convient pas.

Cela me convient.

Montrez-moi plus beau.

Montrez-moi plus grand.

Montrez-moi plus petit.

Envoyez cela à l'hôtel.

GASCON.

Mucham me si bous plats le
rue de...

Bounjour, Moussu.

Bounjour, Madame.

Que bouy ue crampe.

Que souy soulet.

Qu'em dus.

Aquère crampe qu'es trop
haüt.

Trop bas.

De qu'in prets es?

Per your?

Per semane?

Per mes?

Baillam-me aïque et linye.

Embiats serca lo barbié.

Qu'ine ore es?

A qu'ine ore lou repach?

—
SOURTIDE DE YOUR.

Oun troben baïns?

Que bouy prène un baïn.

Oun-t'-y a un café?

Oun damore un taillur?

Oun damore un chapelé?

Oun damore un sapaté?

Que bouy croumpa...

Qu'in es lou prets?

Qu'es trop ca!

N'en counbin pas.

Qu'em counbin.

Mucham-me mès bet.

Mucham-me mès gran.

Mucham-me mès pétit.

Embiats aco à l'ôtel.

ESPAGNOL.

BASQUE.

Sea servido usted, enseñar
me la calle de...

Buenos dias, Señor.

Buenos dias, Señora.

Quiero un cuarto.

Estoi solo.

Estamos dos.

Este cuarto es demasiado
alto.

Demasiado baxo.

Cual es su precio?

Cada dia?

Por semana?

Por mes?

Deme usted agua y ropa.

Mande usted á buscar el
barbero.

Que ora es?

A que hora la comida?

Erakutz diezadazu, othoi,
.... karrica?

Egun on, Yauna.

Egun on, Andrea.

Nahi nuke guela bat.

Bakharric naiz.

Bia gare

Guela hau goregui da.

Beheregui da.

Cer gostatzen da?

Eguneco?

Asteco?

Ilhabetheco?

Ekharrazu ura, chucatzeco
oihala.

Egorrazu aphaintzale keta.

Cenbat orenac dire?

Noiz bazkaltzen da?

SALIDA DE DIA.

EGUNAZ ATHERATZEA.

Adonde se hallan baños?

Quiero tomar un baño.

Donde esta un café?

Donde vive un sastre?

Donde vive un sombrerero?

Donde vive un zapatero?

Quiero comprar...

Qual esta el precio?

Esta demasiado caro!

No me gusta.

Me gusta.

Muestre-me usted mas bue-
no.

Muestre - me usted mas
grande.

Muestre-me usted mas pe-
queño.

Envie usted eso á la fonda.

Non dire mainhoac?

Mainho bat nahi nuke hartu.

Non da cafia?

Non da dendaria?

Non da chapeleguilea?

Non da zapataina?

Nahi nuke erosi...

Cer da balio?

Garastiegui da.

Horiez dohakit.

Hori badohakit.

Erakuts diezadazu ederra-
goa.

Erakuts diezadazu handia-
goa.

Erakuts diezadazu ttipiagoa.

Egorrazu hori ostaturat.

FRANÇAIS.

GASCON.

SORTIE DE NUIT.

SOURTIDE DE NOUEIT.

| | |
|--|--|
| Indiquez-moi le chemin du théâtre. | Indiquats-me lou camin dou téatre. |
| Indiquez-moi le chemin du café. | Indiquats-me lou camin dou café. |
| Donnez-moi un journal. | Baillats-me ue gazeute. |
| Donnez-moi une première. | Baillats-me ue premère. |
| Donnez-moi un parterre. | Baillats-me un parterre. |
| Donnez-moi une chandelle. | Baillats-me ue candele. |
| Vous m'éveillerez demain à six heures. | M'esbeillerats douman matin à chis ores. |
| Adieu! | Adiüsiats. |
| Bonsoir! | Boune noueit! |
| Dormez bien. | Droumitz plan. |
| S'il plaît à Dieu! | Sé dioü platz! |
| Ne faites pas de bruit. | Né hasquitz pas bruït. |
| L'avez-vous entendu? | L'abetz entenut? |
| Bien. | Plan. |
| Où allez-vous? | Oun batz? |
| Par là. | Per aqui. |
| D'où venez-vous? | D'oun binetz? |
| Je sors de l'église. | Que sorti de le glisé. |
| Nous irons à la promenade. | Qu'iram à la permenade. |
| Faire un tour. | Ha un tour. |
| Venez avec moi. | Binetz d'ap you. |
| Volontiers. | De boun co. |
| De quel côté irons-nous? | De qu'in coustat iram? |
| Allons chez lui. | Anem en ço d'et. |
| Donnez-moi le bras. | Baillam-me lou bras. |
| Monsieur vient de sortir. | Moussu que bin dé sourti. |
| Il n'est pas à la maison. | N'eus pas à caze. |
| Savez-vous quand il rentrera? | Sabetz qu'en tournera? |
| Il n'a rien dit. | N'a pas dit arrey. |
| Où conduit cette route? | Oun condouech a queste route? |
| De quel côté faut-il que je me tourne? | De quin coustat un caü bira? |
| Allez droit. | Anatz dret. |
| Tournez à gauche. | Birats à gaüche. |
| Tournez à droite. | Birats à drète. |
| Suivez ce sentier. | Seguitz aquet sendié. |
| Quel est le chemin le plus court? | Quaü es lou camin lou mé court? |

ESPAGNOL.

BASQUE.

SALIDA DE NOCHE.

GAUAZCO ILKHIA.

Enseña-me usted el camino del teatro.

Enseña-me usted el camino del café.

De me usted un diario.

De me usted una primera.

De me usted un patio.

De me usted una vela.

Usted me despertara mañana à la seis.

Adios!

Buena noche!

Duerme usted bien.

Si Dios lo quiere!

No haga usted ruido.

Ha usted oïdo?

Bien.

Adonde va usted?

Por ahí.

De donde viene usted?

Salgo de la iglesia.

Iremos al pasear.

Dar una vuelta.

Ven usted conmigo.

Me place.

De que lado iremos?

Vamos en su casa.

De me usted su brazo.

El señor ha salido.

No esta en la casa.

Sabe usted quando volvera?

No ha dicho nada.

Donde lleva ese camino?

De que parte he de dirigir me?

Vaya usted en derecha.

Vuelva se á la izquierda.

Vuelva se á la derecha.

Sigue usted esa senda.

Qual es el mas corto camino?

Erakuts diezadazu bide comediacoa.

Erakuts diezadazu bide cafecoa.

Emadazu gazeta bat.

Emadazu lehena.

Emadazu lurra.

Emadazu arguia.

Iratzarriconauzu bihar sei orenetan.

Adios!

Gau on!

Eguizu lo.

Zaincoac nahibadu.

Ez eguin harrabotzic.

Aitu duzu.

Ungui.

Norat zoazi?

Hortic.

Nondic heldu zare?

Elizatic ilk hitzen naiz.

Yoanen gare pasaiorat.

Itsuli bat eguiterat.

Zato enekin.

Gogotic.

Cein alde yoanen gare?

Goazen hura ganat.

Emadazu beso.

Yauna orai ilkhi da.

Ezda etchean.

Badakizu noiz sarthuco den?

Ezdu deus er ran.

Norat daramaca bide hunce?

Cein alde behordut itzuli?

Zoazi chuchen.

Itzul ezker.

Itzul eskuin.

Segui bidechea hori.

Cein da bide laburrena?

| FRANÇAIS. | GASCON. |
|--|------------------------------------|
| Combien y a-t-il d'ici au premier village? | Quan-t-ya en t'y aü premé bilatye? |
| Une lieue. | Ue léque. |
| Demi-lieue. | Mi-léque. |
| Connaissez-vous tel? | Counecheutz un taü? |
| Où demeure-t-il? | Oun damore? |
| Quel temps fait-il? | Qu'in temps hey? |
| Il fait beau. | Qué hey bet. |
| Nous aurons une belle journée. | Qu'abem un bet your. |
| Le temps est lourd. | Lou temps qu'eus lour. |
| Nous aurons un orage. | Qu'aüram oratye. |
| Le ciel se brouille. | Lou ceoü qu'eus brouille. |
| Le ciel se noircit. | Que neugrich. |
| Le vent est à la pluie. | Lou ben que eus à le pluye. |
| Il va pleuvoir. | Que ba plaoüe. |
| Cherchons un abri. | Cercam un esplañ. |
| Je suis tout mouillé. | Que soun tout mouillat. |
| Il tonne. | Que broun. |
| Quel coup de tonnerre! | Qu'in cop de tonnerre! |
| Il grêle. | Que grêle. |
| Le temps s'éclaircit. | Lou temps que s'esclarech. |
| Le soleil se montre. | Lou sou que lusich. |
| Voyez quel superbe arc-en-ciel! | Espiats lou bet arc de ceoü! |
| Il fait chaud. | Que hey calou. |
| Il fait froid. | Que hey ret. |
| Apportez du bois. | Pourtatz boïs. |
| Faites du feu. | Hetz houac. |
| Faites sécher mes habits. | Hetz seca lous abitz. |
| Il y a de la glace. | Qu'y a glacoü. |
| Il y a de la neige. | Qu'y a neoü. |
| Il y a de la gelée blanche. | Qu'y a yelade. |
| La neige se fond. | La neoü que foun. |
| Il fait bien glissant. | Que hey bieun glissan. |
| Il y a de la boue. | Qu'y a hagne. |
| Il y a de la rosée. | Qu'y a arrousade. |
| Il y a de l'air frais: | Qu'y a ert frescot. |
| Quelques gouttes de pluie. | Quoques goutotes de pluye. |

ESPAGNOL.

BASQUE.

Quanto hay de aqui al primero pueblo.

Una legua.

Media legua.

Conoce usted un tal?

Donde vive?

Que tiempo hace?

Hace buen tiempo.

Tendremos buen dia.

El tiempo esta pesado.

Tendremos borrasca.

Se va nublando el cielo.

Se pone negro el cielo.

El aire esta para llover.

Esta para llover.

Busquemos abrigo.

Estoy todo mojado.

Truena.

Que rayo!

Graniza.

Se asienta el tiempo.

El sol sale.

Vea usted que magnifico iris!

Hace calor.

Hace frio.

Lleva usted leña.

Haga usted fuego.

Ponga usted mis vestidos a secar.

Hay hielo.

Hay nieve.

Hay escarcha.

La nieve se deshace.

Hace resbaladizo.

Hay lodo.

Hay rocío.

Hay aire fresco.

Algunas gotas de lluvia.

Ceubat da leheu herrirat?

Lekoa bat.

Leho erdi.

Ezagutzen duzu hulaco?

Non dago?

Cer deubora eguitendu?

Deubora ederra.

Egun eder bat dugu.

Deubora pisada.

Kalerna behardugu.

Cerna nahasten da.

Bezten da.

Haicea urianda.

Uria eguin behar du.

Bilha dezagun atherbe.

Arras bastia naiz.

Ihurzuriac hari ditu.

Cer ihurzuria!

Harria hari.

Deubora arintzen hari.

Yguzkia aguertzen hari.

Beira cer hortz adar ederra

Bero hari du.

Hotz hari du.

Ekharrazu egur.

Eguizu su.

Idorraz kitzu ene soine-coac.

Bada horma.

Bada elhurra.

Bada yzotza.

Elhurra urtzen hari da.

Lerra da.

Bada basa.

Bada ihuitza.

Bada aire fresco. -

Ceubeit uri chorta.

L. MAISON, ÉDITEUR

17, rue de Tournon, à Paris.

GUIDES-RICHARD

ITINÉRAIRES EUROPÉENS

A L'USAGE DES VOYAGEURS

PAR

RICHARD, ADOLPHE JOANNE,

J. A. DUPAYS,

LOUIS VIARDOT, PH. BLANCHARD, L. ÉNAULT, ETC.

ENRICHIS DE CARTES ROUTIÈRES GÉNÉRALES,

DE CARTES SPÉCIALES, DE PANORAMAS, DE PLANS DE VILLES,

Dressés par **A. H. DUFOUR**, et gravés sur acier.

Tous ces ouvrages se vendent brochés
ou reliés en percaline.

Il n'a jamais été publié en France qu'une seule collection complète et sérieuse d'itinéraires à l'usage des voyageurs; cette collection est celle des GUIDES-RICHARD.

Depuis bientôt trente années qu'elle existe, cette collection s'est incessamment complétée, corrigée, transformée; aujourd'hui, elle a pris rang parmi les meilleures publications de ce genre en Europe.

Depuis près de vingt années surtout, elle a subi des métamorphoses non moins merveilleuses que les moyens

de transport. A mesure que la science des voyages — cette science toute moderne — faisait de nouveaux progrès, la collection des *Guides-Richard* s'empressait de se perfectionner à son tour. C'est ainsi qu'elle a su conquérir et conserver la confiance des touristes.

Si toutes les choses de ce monde sont soumises à l'inévitable loi du progrès, il en est surtout ainsi pour les *Itinéraires*. Aussi l'éditeur des *Guides-Richard* vient-il d'entrer résolûment dans une nouvelle voie de transformation et de sacrifices.

L'année dernière il avait acquis l'*Itinéraire de la Suisse*, de M. ADOLPHE JOANNE, excellent ouvrage que la critique parisienne a proclamé le roi des itinéraires ; il publiait en outre, du même auteur, l'*Itinéraire de l'Écosse*, qui manquait à sa collection.

Cette année, en même temps qu'il met en vente la 24^e édition du *Guide du voyageur en France*, de RICHARD (en trois formats différents : in-12, in-18 et in-32), il remplace les anciens Guides d'Italie, d'Allemagne et des bords du Rhin par des ouvrages entièrement nouveaux, rédigés sur les lieux mêmes. La rédaction de l'*Itinéraire de l'Italie* a été confiée à M. J. A. DUPAYS, que ses articles de l'*Illustration* placent au premier rang parmi les critiques contemporains en matière d'art. L'*Itinéraire de l'Allemagne*, ceux des *bords du Rhin*, du *Neckar et de la Moselle* ; des *trains de plaisir du Rhin* ; de *Bade et la Forêt Noire* ; de *Spa et ses environs* ont pour auteur M. ADOLPHE JOANNE, dont le nom seul est une garantie d'exactitude et de succès.

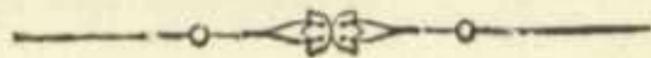
Ce qui, outre leur mérite intrinsèque, donne aux nouveaux *Guides-Richard* une supériorité réelle sur les

autres collections de ce genre, publiées soit en Angleterre soit en Allemagne, c'est le nombre et la valeur des cartes, plans et panoramas dont ils se sont successivement enrichis. Pour ne citer qu'un exemple, l'*Itinéraire de l'Allemagne* contient plus de trente cartes ou plans, dessinés par M. DUFOUR et gravés sur acier par MM. GÉRIN et LANGEVIN, un véritable atlas, artistement composé et fait tout exprès pour cet ouvrage, d'après les documents les plus récents.

Enfin, M. L. Maison, en acquérant la propriété des *Musées d'Europe*, a obtenu de M. LOUIS VIARDOT l'achèvement de cette remarquable collection, qui sera complétée cette année par la mise en vente des *Musées de France*.

Grâce à ces améliorations et à ces métamorphoses incessantes, la collection des *Guides Richard et Adolphe Joanne* ne sert plus seulement aux touristes, elle a pris sa place dans toutes les bibliothèques sérieuses, car elle contient un intéressant et utile résumé de tous les faits géographiques, historiques, statistiques, littéraires, artistiques, moraux, etc., qui ont été recueillis jusqu'à ce jour sur les diverses contrées de l'Europe, qu'elle a pour but de faire connaître et apprécier.

En terminant, n'oublions pas de mentionner la charmante collection des *Guides de la conversation* dans les principales langues de l'Europe, disposés à l'usage tout spécial des voyageurs, et l'*Atlas portatif des chemins de fer français*, qui viennent clore et compléter, pour cette année, la nombreuse collection des *Guides-Richard*.



PRINCIPAUX ITINÉRAIRES

DE LA COLLECTION.

GUIDE CLASSIQUE DU VOYAGEUR EN EUROPE, par RICHARD.
2^e édit., 1 très-fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes,
broché 15 fr.

GUIDE DU VOYAGEUR AUX BAINS D'EUROPE, par RICHARD.
1 fort vol. grand in-18, br. 8 fr.

TABLEAU DES MONNAIES D'EUROPE, comparées à la monnaie
française. 1 vol. in-18 1 fr.

GUIDE CLASSIQUE DU VOYAGEUR EN FRANCE ET EN BELGIQUE,
par RICHARD. 24^e édit. 1 fort vol. in-12, imprimé à 2 co-
lonnes, broché. 8 fr.

GUIDE CLASSIQUE DU VOYAGEUR EN FRANCE (abrégé du pré-
cédent), par RICHARD. 1 vol. in-18, broché. 5 fr.

CONDUCTEUR DU VOYAGEUR EN FRANCE (abrégé du précé-
dent), par RICHARD. 1 vol. in-32, broché 3 fr.

GUIDE DU VOYAGEUR DANS LA FRANCE MONUMENTALE
(*Itinéraire archéologique*), par RICHARD et E. HOCQUART.
1 fort vol. in-12, imprimé à 2 colonnes, broché 9 fr.

(Cet ouvrage peut servir de complément à tous les Guides du voyageur en
France.)

GUIDE DU VOYAGEUR AUX PYRÉNÉES, par RICHARD. 1 fort
vol. in-18, broché 7 fr. 50

ATLAS PORTATIF DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS, composé
d'une série de cartes dressées par A. M. PERROT et gravées
sur acier, précédé d'un texte explicatif. 1 joli vol. in-12,
cartonné. 1 fr. 50

GUIDE DU VOYAGEUR EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE, par
RICHARD. 1 fort vol. in-18, broché. 8 fr.

- GUIDE DU VOYAGEUR EN BELGIQUE**, par RICHARD. 1 fort vol. in-18, broché. 6 fr.
- GUIDE DU VOYAGEUR EN HOLLANDE**, par RICHARD. 1 joli vol. in-18, broché 4 fr. 50
- SPA ET SES ENVIRONS**, par Adolphe JOANNE. 1 charmant vol. in-18 2 fr.
- ITINÉRAIRE DES BORDS DU RHIN, DU NECKAR ET DE LA MOSELLE**, par Ad. JOANNE. 1 fort vol. in-18. 7 fr.
- LES TRAINS DE PLAISIR DES BORDS DU RHIN, ou DE PARIS A PARIS**, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblentz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liège et Bruxelles, par Adolphe JOANNE. 1 joli vol. in-18. 2 fr. 50
- BADE ET LA FORÊT NOIRE**, par Adolphe JOANNE. 1 charmant vol. in-18. 2 fr.
- ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE L'ALLEMAGNE.**
—ALLEMAGNE DU NORD, par Adolphe JOANNE. 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes. 10 fr. 50
—ALLEMAGNE DU SUD, par le MÊME. 1 fort vol. in-12. 10 fr. 50
- ITINÉRAIRE DE LA SUISSE ET DU JURA FRANÇAIS**, par Ad. JOANNE, 2^e édition. 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes, broché. 11 fr. 50
- NOUVEL-EBEL. MANUEL DU VOYAGEUR EN SUISSE**, par Ad. JOANNE. 1 fort vol. in-18, broché 6 fr. 50
- GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE, SAVOIE ET PIÉMONT**, traduit du Hand book de Murray. 1 fort vol. in-18, br. 8 fr.
- ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE L'ITALIE**, par J. A. DUPAYS. 1 fort vol. in-12. 11 fr. 50
- VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE ET EN ITALIE**, par A. ASSELIN. 1 vol. in-12, broché. 3 fr.

- GUIDE DU VOYAGEUR EN SICILE**, par le comte de KARACZAY.
1 vol. in-18, broché 3 fr.
- ROME ET SES ENVIRONS**, par G. ROBELLO. 1 beau vol. in-12,
broché. 7 fr. 50
- ROME VUE EN HUIT JOURS**, par RICHARD. 1 joli vol. in-18,
broché 2 fr.
- GUIDE DU VOYAGEUR EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL**, par
RICHARD. 1 fort vol. in-18, broché. 9 fr.
- ITINÉRAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE** : Angleterre, Écosse
et Irlande, par RICHARD et Ad. JOANNE. 1 fort vol. in-12, im-
primé à deux colonnes, broché. 12 fr.
- ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE L'ÉCOSSE**, par
Adolphe JOANNE. 1 joli vol. in-18, broché. 7 fr. 50
- GUIDE DU VOYAGEUR A LONDRES ET DANS SES ENVIRONS**,
par LAKE. 1 fort vol. in-18, broché 7 fr. 50
- LONDRES TEL QU'IL EST**, par RICHARD. 1 joli vol. in-18,
broché 2 fr.
- GUIDE DU VOYAGEUR EN ORIENT**, par RICHARD et QUÉTIN. 1
fort vol. in-12, broché 10 fr. 50
- GUIDE DU VOYAGEUR A CONSTANTINOPLE ET DANS SES EN-
VIRONS**, précédé de la route de Paris à Constantinople,
par Ph. BLANCHARD. 1 fort vol. in-12, broché. 8 fr.
- LA TERRE SAINTE. — VOYAGE DES QUARANTE PÈLERINS DE
1853**, par L. ÉNAULT. 1 beau vol. in-12, broché. 4 fr.
- GUIDE DU VOYAGEUR EN ALGÉRIE**, par RICHARD. 1 joli vol.
in-18, broché. 5 fr.
- L'ALGÉRIE EN 1854. — ITINÉRAIRE DE TUNIS A TANGER**,
par Joseph BARD. 1 beau vol. in-8°, broché. 6 fr.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE CALIFORNIE, par H. FERRY.
1 vol. in-18 3 fr. 50

ROUTE DE LA CALIFORNIE A TRAVERS L'ISTHME DE PANAMA, par SAINT-AMAND, 1 vol. in-18, broché. 2 fr. 50

Tous ces Itinéraires se vendent reliés en percaline. Le prix de la reliure varie de 1 fr. à 1 fr. 50 cent. selon la grosseur du volume.



GUIDES

DE LA CONVERSATION

Dialogues familiers à l'usage des Voyageurs.



Chacun de ces dialogues, imprimé dans le **FORMAT GRAND IN-32**, est accompagné d'un tableau comparatif des monnaies d'Europe, fort utile aux Voyageurs, et élégamment cartonné.

Dialogues en vente :

| | |
|--|----------|
| FRANÇAIS-ALLEMANDS , par Richard et Wolters | 1 fr. 50 |
| FRANÇAIS-ANGLAIS , par Richard et Quélin. | 1 50 |
| FRANÇAIS-ESPAGNOLS , par Richard et de Corôna | 1 50 |
| FRANÇAIS-ITALIENS , par Richard et Boletti. | 1 50 |
| ANGLAIS-ALLEMANDS , par A. Horwitz | 1 50 |
| ANGLAIS-ITALIENS , par Wahl et Brunetti | 1 50 |
| ANGLAIS-ESPAGNOLS , par de Corôna et Laran | 1 50 |



LES MUSÉES D'EUROPE

PAR LOUIS VIARDOT

5 VOLUMES IN-18 FORMAT ANGLAIS.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT.

A tous ceux, artistes ou amateurs, qui se disposent à visiter les contrées étrangères, les petits livres que nous annonçons peuvent promettre une utilité certaine et des services dont ils seront reconnaissants. Le plus grand nombre des galeries, publiques ou privées, n'ont pas le moindre catalogue, le moindre livret; et, quand ce livret existe, il est bien rarement en langue française. Un pauvre étranger erre dans les salles à l'aventure et sans direction, perd son temps aux petites choses, manque les grandes, et, s'il n'a par avance des connaissances bien sûres, bien positives, il voit quelquefois tout sans rien comprendre et sans rien retenir.

Les *Musées d'Europe* sont destinés à remplir une place vide. Par un rare privilège, M. Louis Viardot a pu les visiter, les étudier tous; et c'est précisément dans l'étude approfondie, dans la comparaison intelligente de toutes les écoles, de tous les maîtres, de toutes les collections, qu'il a trouvé les éléments de ce grand travail, qui est comme une histoire générale de l'art et des artistes. Il aurait fallu, sans cette heureuse circonstance, le diviser entre plusieurs écrivains; M. Louis Viardot a pu l'entreprendre et le compléter seul, donnant ainsi, à tant de variété dans la matière, l'unité de goût et de jugement.

EN VENTE :

| | | | | | | |
|--|---|---|----------|---|-----|----|
| LES MUSÉES DE FRANCE, PARIS. | : | 1 | vol. br. | 4 | fr. | 50 |
| LES MUSÉES D'ITALIE. | : | 1 | — | 3 | | 50 |
| LES MUSÉES D'ESPAGNE. | : | 1 | — | 3 | | 50 |
| LES MUSÉES D'ALLEMAGNE. | : | 1 | — | 3 | | 50 |
| LES MUSÉES D'ANGLETERRE, DE BEL- GIQUE, DE HOLLANDE, DE RUSSIE. . . . | : | 1 | — | 3 | | 50 |

La reliure de chaque volume, en percaline gaufrée et dorée: 1 fr.

N. B. Tout souscripteur à la collection complète ne la payera que 17 fr. 50 au lieu de 18 fr. 50.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducez, 55, quai des Grands-Augustins.

8 30

8 70

01

GUIDES-RICHARD ET AD. JOANNE

Itinéraires européens à l'usage des Voyageurs

PAR

RICHARD, AD. JOANNE, A. J. DU PAYS, BLANCHARD, ETC.

Chacun de ces itinéraires, imprimé dans un format portatif,
est accompagné de cartes routières, panoramas, plans de villes, vues, etc.

-
- EUROPE, 1 fort vol. in-12.
BAINS D'EUROPE, 1 vol. in-18.
FRANCE ET BELGIQUE, 1 fort vol. in-12.
FRANCE, 1 vol. in-18.
FRANCE, 1 vol. in-32.
FRANCE MONUMENTALE, 1 fort vol. in-12.
PYRÉNÉES, 1 vol. in-18.
ENVIRONS DE PARIS, 1 vol. in-18.
BELGIQUE ET HOLLANDE, 1 fort vol. in-18.
BELGIQUE *seule*, 1 vol. in-18.
HOLLANDE *seule*, 1 vol. in-18.
SPA ET SES ENVIRONS, par *Ad. Joanne*, 1 vol. in-18.
BORDS DU RHIN, DU NECKAR ET DE LA MOSELLE, par *Ad. Joanne*.
TRAINS DE PLAISIR DES BORDS DU RHIN, par *Ad. Joanne*, 1 v. in-18.
BADÉ ET LA FORÊT-NOIRE, par *le même*, 1 vol. in-18.
ALLEMAGNE DU NORD, par *le même*, 1 vol. in-12.
ALLEMAGNE DU SUD, par *le même*, 1 vol. in-12.
SUISSE ET JURA FRANÇAIS, par *Ad. Joanne*, 1 fort vol. in-12.
NOUVEL EBEL, SUISSE, par *Ad. Joanne*, 1 vol. in-18.
ITALIE ET SICILE, par *A. J. Du Pays*, 1 fort vol. in-12.
VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE ET EN ITALIE, 1 vol. in-18.
SICILE, 1 vol. in-18.
ROME VUE EN HUIT JOURS, 1 vol. in-18.
ROME ET SES ENVIRONS, par *G. Robello*, 1 fort vol. in-12.
ESPAGNE ET PORTUGAL, 1 fort vol. in-18.
ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE, par *Richard et Ad. Joanne*.
ÉCOSSE, par *Ad. Joanne*, 1 vol. in-18.
LONDRES ET SES ENVIRONS, 1 fort vol. in-18.
LONDRES TEL QU'IL EST, 1 vol. in-18.
ORIENT, 1 fort vol. in-12.
CONSTANTINOPLÉ ET SES ENVIRONS, par *Ph. Blanchard*, 1 v. in-12.
LA TERRE SAINTE, par *L. Énault*, 1 fort vol. in-12.
ALGÉRIE, 1 vol. in-18.
ALGÉRIE en 1854, par *J. Bard*, 1 vol. in-8.
CALIFORNIE (Route de la), 1 vol. in-12.
CALIFORNIE (Voyage en) et dans l'Océgon, par *Saint-Amant*,
1 vol. in-8.